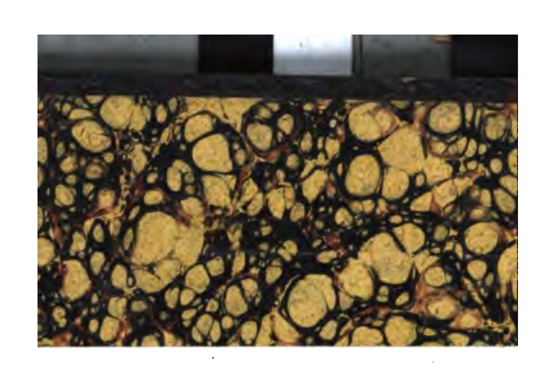





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA





SANSCRAVATE

OU LES COMMISSIONNAIRES.

IMP. DE HAUMAN ET Ce — DELTOMBE, GÉRANT,
Rue du Nord, 8.

SANSCRAVATE

OU

LES COMMISSIONNAIRES

PAR

Ch. Paul De Kock.

TOME I.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET C[e].

1844

I

LES FLANEURS. — LE BOULEVARD DES ITALIENS.

Trois jeunes gens se donnaient le bras et se promenaient ou plutôt flânaient sur le boulevard des Italiens; regardant à droite, à gauche; examinant les femmes de très-près, surtout lorsqu'elles étaient jolies ; faisant tout haut leurs réflexions sur la figure de l'une et la tournure de l'autre, entremêlant cela de bons mots, de calembours, de grosses bêtises, d'éclats de rire, et enfin fumant des cigares, ce qui maintenant est indispensable aux jeunes gens à la mode qui se promènent sur le boulevard de la Chaussée-d'Antin.

C'est un monde à part que celui qui fréquente le boulevard des Italiens, boulevard fashionable, excentrique, aristocratique, où cependant beaucoup de promeneurs affectent des manières, un laisser aller, une tenue et des propos qui sentent leur *Diogène* d'une lieue. Chaque partie d'une grande ville a ses quartiers avec ses habitués, et ses habitants dont la mise, le langage et même les mœurs ont leur caractère à part.

Ainsi, il y a de la différence entre la tenue d'un rentier du Marais et celle d'un ci-devant jeune homme de la Chaussée-d'Antin; entre la mise d'une dame du faubourg Saint-Germain et celle d'une bourgeoise de la Cité; entre la grisette de la rue Saint-Jacques et celle de la place Bréda, qui a pris maintenant le nom de lorette; sans doute, les habitants d'un quartier ne restent pas exclusivement sur leur terrain, et on peut les rencontrer parfois dans un quartier voisin. Mais alors un œil exercé ne saurait s'y tromper, il reconnaît sur-le-champ les étrangers et ne les confond point avec les indigènes; c'est en vain que les premiers veulent prendre la tournure et les manières des seconds, le naturel revient au galop, et il serait aussi difficile à un employé de la rue Saint-Antoine de ressembler à un commis de banque de la rue Laffitte, qu'à une demoiselle de la place

Maubert d'avoir la tournure d'une jeune personne du faubourg Saint-Honoré.

Le boulevard des Italiens n'est point une promenade vulgaire ; il mérite l'attention de l'observateur ; il devrait même avoir son chapitre dans l'histoire de Paris, car il a changé de nom suivant les événements politiques.

A l'époque de la révolution de 89, cette partie du boulevard fut appelée *Coblentz*, elle avait même conservé ce nom sous l'empire ; ce ne fut qu'en 1815, lors de la deuxième restauration, que ce boulevard perdit le nom de *Coblentz* pour celui de *Gand*. Le premier nom rappelait le lieu de rendez-vous des émigrés de la première révolution ; l'autre rappelait le second retour de Louis XVIII. Les Français ont toujours aimé à mettre de la politique dans les choses les plus futiles ; ils en ont mis dans des fleurs, dans des chansons ; ils pouvaient bien en mettre dans le nom d'une promenade. Mais la plupart des dames qui vont chercher des conquêtes au boulevard des Italiens n'en mettent aucune dans leurs sourires ; elles sont cosmopolites, car on les a vues lancer également des œillades aux républicains et aux légitimistes, aux anciens militaires de l'empire et aux favoris de la restauration ; cependant on a pu remarquer qu'elles affectionnaient

plus particulièrement les partisans du *juste milieu*.

N'allez pas croire pourtant que toutes les dames qui, le soir, viennent s'asseoir sur les chaises de ce boulevard, ne s'y rendent que pour faire des conquêtes! Il y a eu souvent fort bonne compagnie au boulevard *Coblentz*, puis au boulevard de *Gand*, et on en voit encore quelquefois, mais plus rarement, au boulevard des Italiens.

On vient y causer du nouveau ballet de l'Opéra, de la dernière représentation des Bouffes, de la soirée de madame la comtesse***, et du bal qui a eu lieu chez le plus riche banquier du quartier. On s'y donne rendez-vous, on s'y fait des visites; vous voyez des jeunes gens approcher d'un groupe de dames, s'arrêter debout devant les chaises, saluer, adresser leurs compliments tout comme ils le feraient dans un salon, puis au bout de quelques minutes de conversation prendre congé et continuer leur promenade, ou s'arrêter un peu plus loin devant d'autres personnes de connaissance.

Il y a quelques années on faisait encore toilette pour aller se faire voir au boulevard de *Gand*; les dames y montraient une coiffure nouvelle, les hommes étaient mis avec élégance; quand l'un d'eux y paraissait avec un habit d'une coupe moderne, soudain cette mode était adoptée par les *dandys* de la capitale.

Autre temps, autres manières! On ne fait plus toilette pour aller au boulevard des Italiens. Maintenant que le cigare a envahi ce quartier, que la plupart des hommes se promènent en fumant, les jeunes gens les plus distingués semblent affecter une mise simple, sévère même, qui les rapproche des *puritains,* comme leur barbe les fait ressembler aux jeunes gentilshommes du temps de François Ier.

Revenons à nos trois flâneurs :

Celui du milieu, qui pouvait avoir vingt-deux ans tout au plus, avait une taille au-dessus de la moyenne ; il était bien fait, mince, dégagé, gracieux dans sa tournure, et portait avec beaucoup d'aisance un habit du matin, mais dont la coupe annonçait un tailleur de la haute fashion ; le reste de son costume répondait naturellement à la bonne façon de son habit ; il avait des bottes vernies, et tenait dans sa main une jolie petite badine dont la pomme était en argent ciselé et travaillé avec une rare perfection. La figure de ce jeune homme ne démentait pas les agréments de sa tournure. Il était brun, et ses yeux noirs, grands et bien fendus, jetaient un feu continuel où brillaient tour à tour de l'esprit, de la moquerie, de la malice et quelquefois même de la sensibilité et du sentiment. Un nez irréprochable, une bouche gracieuse, ornée de dents d'une blancheur dont il

était permis de tirer vanité ; enfin un visage ovale, entouré d'un léger cercle de favoris bien noirs, puis des petites moustaches qui encadraient la bouche en rejoignant les favoris, voilà quel était au physique le jeune Albert Vermoncey ; on eût été injuste en ne lui accordant pas le titre de joli garçon.

A son bras gauche s'appuyait un jeune homme qui devait avoir quelques années de plus que le séduisant Albert, mais qui était aussi un *lion*, ou, si vous aimez mieux, un beau du jour. Cependant il n'y avait pas dans sa tournure la grâce qui charmait dans son voisin. Celui-ci était plus grand, plus robuste, mais il y avait de la roideur dans sa démarche, de l'affectation dans la manière dont il portait sa tête penchée sur le côté, et même dont il plaçait son chapeau, un peu en tapageur ; enfin la différence était encore plus grande dans la figure. Pris en particulier, ce monsieur n'avait aucun trait mal, mais l'ensemble était peu agréable. La couleur de ses yeux était douteuse, puis ils étaient couverts et se fixaient fort rarement sur la personne à laquelle il parlait. Enfin il y avait dans sa physionomie une expression railleuse qui était parfois insultante, on aurait dit que ce personnage était toujours disposé à chercher querelle à quelqu'un.

On nommait ce jeune homme Célestin de Valnoir.

Le personnage qui marchait à la droite d'Albert, mais sans lui donner le bras, était de son âge, mais beaucoup plus petit, et jouissait déjà d'un embonpoint très-prononcé. Ses cheveux, d'un blond roux, bouclaient naturellement et retombaient avec profusion de chaque côté de sa figure qui était ronde, rose, fraîche, mais un peu trop bouffie. Ce jeune homme avait les traits agréables, des yeux un peu ronds, mais d'un bleu très-pur, un petit nez aquilin, qui sentait d'une lieue son peuple d'Israël, une bouche avec des lèvres toujours vermeilles, de fort belles dents, et un menton avec une fossette au milieu. Tout cela faisait une fort jolie tête d'ange bouffi, il n'y manquait que de la physionomie, et celui qui en était porteur avait continuellement dans les traits la même expression; c'était celle d'une personne qui est enchantée d'être au monde. Il fallait une cause bien grave pour déranger le sourire continuellement fixé sur ses lèvres; cela arrivait cependant lorsque ce jeune homme croyait avoir perdu son mouchoir, ou quelques pièces de monnaie de sa poche. Il se faisait alors une révolution extraordinaire dans ses traits : son nez s'élargissait, sa bouche se pinçait, ses yeux semblaient vouloir sortir de leur orbite; enfin il devenait laid au point de n'être plus reconnaissable.

Ce troisième flâneur était mis avec plus de prétention que de goût; il avait en évidence une grosse épingle avec un camée; une grande chaîne en cheveux passée autour de son cou tombait pardessus son gilet, et retenait un petit lorgnon carré que de temps à autre il portait à son œil droit. Ajoutez à cela un fort beau jonc avec une grosse pomme d'or ou dorée, qu'il balançait souvent en la tenant par le milieu: tel était Tobie Pigeonnier. D'après son prénom on avait souvent pensé qu'il était né dans la religion juive; mais toutes les fois qu'on lui avait fait quelques questions à ce sujet, il avait eu l'air de se formaliser qu'on le crût descendant de Jacob.

Écoutons la conversation de ces messieurs : c'est le meilleur moyen de faire connaissance avec les gens.

C'est Albert Vermoncey qui est en train de conter à ses deux amis une anecdote qui semble les amuser beaucoup :

« — Oui, messieurs, c'était à la dernière soirée « de Mme Baldimer... Vous savez ? cette Américaine « qui a fait sensation en arrivant à Paris, parce « qu'elle est fort belle, fort spirituelle, fort origi- « nale !

« — Et qu'on la croyait riche, » dit Célestin.

« — Est-ce qu'elle ne l'est pas ? » demande

Tobie Pigeonnier en se caressant le nez avec la grosse pomme d'or de sa canne.

« — Mais on commence à en douter... elle ne « donne presque plus de grands dîners...

« — Si elle en donne souvent des petits, ça re- « vient au même.

« — Qu'il est bête ce Tobie !... Laissez-moi donc « finir mon histoire. Il y avait Mme Plays avec « son mari... Dieu ! quel mari !... en voilà un qui « devrait servir de modèle à tous...

« — Est-ce parce que sa femme le coiffe d'un « bois qui ne passerait pas sous la porte Saint- « Denis ?

« — Bah !... » dit Tobie en riant beaucoup. « Comment, ce pauvre M. Plays est un cerf ?

« — Ah ! dis donc, Célestin, Tobie qui ne sa- « vait pas cela !... D'où venez-vous donc, cher « ami ?... Des îles Marquises ?... du royaume de « Lahore ?...

« — Est-ce que Tobie sait quelque chose ? Quand « on a passé sa jeunesse rue Beaubourg, on doit « être fort arriéré...

« — Oh ! voilà déjà plus de trois ans que je de- « meure rue de la Ferme-des-Mathurins...

« — Tenez, messieurs, regardez bien ce qui vient « devant nous avec ce petit chapeau lilas et cette

« robe rose... Ça m'a l'air fort gentil ; Tobie, voilà
« le cas de braquer votre lorgnon, d'autant plus que le
« zéphyr colle la robe sur les fémurs de cette dame...
« et nous sommes sous le vent...

« — Elle n'est pas jolie ! » dit Célestin au moment où la dame au chapeau lilas passait tout près d'eux.

« — Ah ! Célestin, tu cries cela à ses oreilles,
« je gage qu'elle t'a entendu.

« — Eh bien, qu'est-ce que cela me fait? est-ce
« que les opinions ne sont pas libres?... Dites donc,
« Tobie, à propos de la rue Beaubourg, je croyais
« qu'elle n'était habitée que par des juifs?

« — Vous voyez bien que c'est un conte, puis-
« que j'y demeurais.

« — Ce ne serait pas une raison. Vous pourriez
« être de cette religion.

« — Je vous ai déjà dit que j'étais luthérien,
« d'origine polonaise. Je ne sais pas pourquoi vous
« voulez toujours que je sois juif.

« — Eh! quand vous le seriez, » dit Albert,
« quel mal cela vous ferait-il?... Est-ce qu'il n'y a
« pas des gens de mérite, de génie, dans toutes les
« religions? et du côté des arts, de la fortune, des
« talents, la nation juive est en ce moment une des
« mieux partagée!... Nous ne sommes plus à ces

« temps de barbarie où le peuple aimé de Dieu était
« si mal traité sur la terre, où les fils d'Israël étaient
« obligés de porter sur leurs vêtements et leur coif-
« fure une marque qui servait à les faire reconnaître.

« — C'était une marque jaune, » dit Célestin d'un air railleur.

« — Oui, et maintenant cette couleur est deve-
« nue tellement à la mode qu'une marque jaune ne
« servirait plus à faire remarquer quelqu'un... Ah!
« voilà une jeune actrice des Variétés. Avec qui
« est-elle donc aujourd'hui?

« — Avec un Anglais qui est en train de se ruiner
« pour elle. Ce ne sera pas long, elle mène son
« monde très-vite!...

« — Elle a raison: elle a la vogue... elle en
« jouit... Cela ne dure pas longtemps à Paris.

« — Il me semble pourtant que nous pourrions,
« dans ce genre-là, citer plusieurs de ces dames qui
« ont la vogue depuis quinze ans au moins... En
« ont-elles fricassé de l'argent, celles-là!...

« — J'aime beaucoup le mot *fricassé;* le fait est
« qu'elles le dépensent à toutes sauces.

« — Si du moins elles avaient l'esprit d'en mettre
« de côté... elles ne seraient pas forcées, après avoir
« brillé sur le théâtre, de finir par être ouvreuses
« de loges.

« — Mettre de côté! voilà bien une réflexion
« digne de Tobie!... Ce que je ne comprends pas,
« moi, c'est qu'il se soit décidé à s'acheter une si
« grosse épingle avec un camée... Combien coûte-t-il
« votre camée, Tobie? Et votre canne a dû vous
« coûter fort cher... fichtre!... quelle tenue!... il
« ne se refuse rien!...

« — Oui, » dit Célestin, « mais il s'agirait de
« savoir si tout cela est du fin et de l'or... »

M. Tobie Pigeonnier devient rouge jusqu'au bout du nez, mais il affecte de rire longtemps, en s'écriant :

« — Ah! M. de Valnoir! que vous êtes mé-
« chant!... Quand vous me verrez porter quelque
« chose qui ne sera pas du premier choix, vous
« serez bien malin. Je n'aime en tout que ce
« qui est vraiment beau!... C'est comme pour le
« linge, il me faut les toiles les plus fines... Voilà
« une chemise qui me revient à soixante et quinze
« francs...

« — En avez-vous beaucoup de douzaines comme
« cela?

« — Mais oui... j'aime à avoir beaucoup de linge...
« j'ai été élevé dans cette habitude. Ma mère avait
« cinq à six grandes armoires pleines de draps...
« tout en toile de Hollande. Quand je serai associé

« avec ma tante, je ne me refuserai rien, je n'aurai
« sur ma table que du damassé...

« — Vous avez une tante dans le commerce ?

« — Oui. Elle tient une maison de commission
« en tous genres ! Grand style : douze commis et
« huit voyageurs !... Il y a longtemps qu'elle m'a
« promis de me mettre à la tête de ses affaires... Ah !
« si je n'avais pas fait quelques folies, ce serait
« déjà terminé. »

Célestin se met à siffloter entre ses dents, et Albert, qui depuis quelques instants n'écoutait plus Tobie, s'écrie tout à coup :

« — N'est-ce pas Mme Baldimer qui passe là dans
« une petite citadine ? »

Les deux compagnons d'Albert portent alors leurs regards sur la chaussée, et Célestin, après avoir jeté les yeux à travers les glaces d'une voiture qui passait, répond :

« — Oui, c'est elle.

« — Elle était seule ?

« — Je ne crois pas... Il m'a semblé voir des
« moustaches à côté de sa figure. »

Les traits d'Albert se rembrunissent, il porte de nouveau ses regards sur la citadine qui est déjà éloignée, il s'arrête et semble indécis sur ce qu'il veut faire.

« — Eh bien! qu'est-ce qui te prend? » dit Célestin en jetant sur son ami un coup d'œil qui semble vouloir sonder l'intérieur de son âme; « est-ce « que tu as envie de suivre cette voiture? »

Albert tâche de sourire en répondant :

« — C'est que j'aurais été curieux de savoir... « Cette Mme Baldimer est fort coquette, mais on ne « lui connaît pas encore d'amant; elle se laisse faire « la cour et semble vouloir se moquer de ses ado- « rateurs.

« — Pourquoi est-on si sot que de lui faire la « cour?

« — Mais parce qu'elle est belle!...

« — Il ne manque pas de belles femmes dans « Paris...

« — Et même aux environs, dit Tobie. Moi j'en « ai connu une à Nanterre!... Quel amour de « femme!

« — Est-ce qu'elle vend des gâteaux?

« — Ah! farceur!... des gâteaux!... c'était une « femme très-haut placée.

« — Elle habitait sur une butte?

« — Elle avait une *villa*, monsieur, une villa « magnifique!...

« — A Nanterre?... c'est singulier, je n'ai ja- « mais vu de belles habitations par là.

« — Ce n'était pas justement à Nanterre, mais « aux environs. »

Albert Vermoncey est demeuré rêveur ; il marche à pas lents, et de temps à autre il tourne la tête pour tâcher d'apercevoir encore la citadine.

Célestin qui, sans en avoir l'air, ne perd pas un des mouvements du joli garçon, reprend au bout d'un moment en donnant à ses paroles une intention bien marquée :

« — C'est une chose fort commode qu'une voi-« ture !... surtout à Paris, où l'on est toujours cer-« tain d'en trouver avec des stores. A-t-on quelque « course mystérieuse à faire... ne sait-on où se « donner rendez-vous pour causer avec son amant ? « on monte dans une petite citadine... on rejoint « la personne à l'endroit désigné ; elle monte avec « vous... on ferme les glaces, les stores... et puis allez « où vous voudrez, cocher, vous êtes à l'heure !... « Traversez Paris, les rues les plus populeuses, « les plus habitées ; passez à côté d'un mari, d'un « rival... qu'importe !... il n'y verra rien !... Et « quelquefois même il sera le premier à sourire en « apercevant une voiture hermétiquement fermée, « et il dira : Ceci doit cacher une bonne for-« tune !... Oh ! je le répète, c'est une chose fort « commode !

« — C'est commode... et ce n'est pas commode... » dit le jeune Tobie en affectant un air malicieux ; « parce que... Encore si tout Paris était pavé en « bois à la bonne heure !...

« — Mme Baldimer ne se cachait pas, » dit Albert, « car les stores de sa voiture n'étaient point « baissés.

« — Ils le sont peut-être maintenant, » murmure Célestin.

Albert ferme ses mains comme s'il éprouvait une crispation.

« — Ah çà ! mon cher Albert, » dit Tobie, après avoir essayé, mais en vain, de faire tenir son petit lorgnon carré dessus son œil droit, « est-ce que « vous êtes amoureux de cette Mme Baldimer... « que vous sembliez avoir envie de suivre la voi- « ture qui l'emporte ?

« — Moi, amoureux d'elle !... par exemple !... « Est-ce que je suis assez niais pour être encore « amoureux d'une femme ?... Je les aime quand elles « sont jolies... mais cela dure... le temps d'être « heureux, c'est bien assez... Eh ! mon Dieu, c'est « le meilleur moyen de réussir près des femmes... « Mais si vous les aimez réellement, vous devenez « triste, jaloux, ennuyeux... et on ne vous écoute « plus, ou on vous trompe, ce qui est encore pis.

« Mme Baldimer est fort belle... Je lui ai fait la
« cour comme à une autre...

« —Oui, » répond Tobie en léchant sa pomme d'or,
« c'est notre état, à nous autres jeunes lions, de faire
« la cour aux femmes. Ah ! si j'avais écrit mes
« aventures... J'en avais l'idée d'abord... mais cela
« eût été trop long et je n'avais pas le temps... le
« courant m'entraînait.

« — Enfin, Mme Baldimer t'a-t-elle favorable-
« ment écouté ? » dit Célestin en regardant ironi-
quement son ami.

« — Mais... pas plus mal qu'un autre... Je t'ai
« déjà dit qu'elle faisait la coquette avec tout le
« monde et n'écoutait personne.

« — Il me semble que le monsieur qui était avec
« elle tout à l'heure dans une petite citadine, ne
« doit pas penser de même. »

Albert fronce les sourcils et frappe de sa badine
sur ses bottes en répondant :

« — Tu prétends qu'il y avait un homme avec
« elle... moi je n'en ai pas vu.

« —C'est que tu as la vue mauvaise apparemment...

« — Eh ! voilà Désilly... le célèbre Désilly. »

Deux jeunes gens qui passaient près de nos trois
flâneurs s'arrêtent devant eux. L'un d'eux, qui a un
chapeau presque pointu et à larges bords, et une

barbe qui ferait envie à un sapeur, serre la main d'Albert, puis celle de Célestin, en leur disant :

« — Bonjour, mes enfants... nous flânotons un « peu... Bravo! voilà ce qui s'appelle vivre... Qui « est-ce qui me donne un cigare? le mien vient de « finir. »

Albert tire de sa poche un charmant porte-cigare en paille d'Italie, il en offre aux deux jeunes gens qui viennent de les accoster, ceux-ci en prennent chacun un et l'allument au feu d'Albert et de Célestin; pendant ce temps, Tobie murmure bas à l'oreille de son voisin :

« — Est-ce que c'est là Désilly, le dessinateur « qui fait des charges si burlesques, si spirituelles « dans les petits journaux?

« — Lui-même.

« — Désilly, » reprend Célestin, « vous m'avez « promis de me faire avoir la collection de vos der- « nières caricatures que je dois envoyer à Bordeaux. « Quand voulez-vous que j'aille chez vous?

« — Mes enfants, dans ce moment-ci ne me « demandez rien; je suis en train d'aimer... il m'est « impossible de m'occuper d'autre chose... Cela « peut durer huit jours, peut-être quinze, mais par « exemple ça ne passera pas un mois; alors je serai « tout à vous. Adieu. »

Et l'artiste s'éloigne avec son ami.

« — Il est en train d'aimer ! » dit M. Tobie, « il paraît qu'alors ça l'occupe exclusivement.

« — Oui, mais il sait la mesure de ses sentiments, « et il ne s'y trompe jamais. Celui-là est plus sage « que tous ceux qui, en éprouvant un nouvel amour, « s'imaginent qu'il durera éternellement !...

« — Est-ce qu'on croit cela maintenant ? » dit M. Tobie en jouant négligemment avec sa chaîne en cheveux. « Mais avec tout cela Albert ne nous a « pas achevé son histoire de Mme Plays, dont le « mari ferait le pendant d'*Actéon*. Je demande la fin « de l'histoire ou mon argent.

« — Oui, oui, la fin de l'histoire ! » s'écrie Célestin.

Albert se remet à conter, mais beaucoup moins gaiement cette fois, et comme s'il ne le faisait plus que par complaisance.

« — Eh bien, messieurs, Mme Plays était à la « soirée dansante de Mme Baldimer... La société « était... un peu mêlée... ce qui se comprend. Une « étrangère qui n'habite Paris que depuis un an tout « au plus ne peut pas y connaître beaucoup de « monde, et quand elle veut recevoir, donner des « bals, elle doit accepter de confiance la société « qu'on lui présente, et sa confiance est souvent mal « placée !... »

« — Sapristi ! Albert, tu es bavard comme un « avocat aujourd'hui !...

« — Mme Plays était superbe ; vous savez que « cette dame est un peu massive, mais c'est une « fort belle femme. Le grand Saint-Clair, qui était « là, ne la perdait pas de vue et lui faisait des « yeux... à pouffer de rire. Mme Plays y répondait « faute de mieux... C'est une femme qui a toujours « besoin de s'occuper. Ma foi, il me passa tout à « coup par la tête l'idée de souffler cette conquête « à cet imbécile de Saint-Clair !... Jamais jusqu'alors « je n'avais songé à Mme Plays, avec qui pour- « tant je m'étais trouvé souvent dans le monde. Je « n'eus pas plutôt conçu ce projet que je me mis « à l'œuvre. On allait servir le souper, je me plaçai « près de la sensible Herminie, c'est le nom de cette « dame ; je l'accablai de petits soins que j'entremê- « lai de mots fort tendres. Ah ! si vous saviez quel « succès j'obtins ! Cela allait si vite, que j'en étais « presque effrayé... On alla jusqu'à me dire que « j'avais eu bien tort de ne point me déclarer plus « tôt...

« — Peste ! la dame regrettait le temps perdu... « Et Saint-Clair ?

« — Oh ! il était dans un état extraordinaire ; « n'ayant pas pu se placer près de sa passion, il

« était d'abord resté derrière elle; voyant qu'elle « ne lui répondait pas et ne s'occupait plus de lui, « il alla d'un air furibond s'asseoir à un autre bout « de la table ; il se mit à manger, à boire avec une « espèce de fureur, je crois même qu'il finit par se « griser un peu, car lorsqu'on retourna danser au « salon, il s'en fut s'asseoir dans un coin auprès de « M. Plays, et on assure qu'il se mit à pleurer en « lui parlant. Je ne serais pas surpris qu'il lui eût « fait confidence du chagrin qu'il éprouvait de ne « pas pouvoir réussir à le faire cocu.

« — Ah ! ce serait charmant. Mais le mari lui « aura répondu : Consolez-vous, mon ami, je le « serai par un autre.

« — Quant à moi, je fis danser ma conquête. « Quelle luronne que Mme Plays ! D'abord au souper « elle ne s'était pas épargné le madère et le cham- « pagne, mais elle n'est pas comme Saint-Clair, ça « ne lui donne pas envie de pleurer, au contraire, « elle dansait avec une vigueur... un entrain ! Il n'y « avait plus moyen de l'arrêter. Comme nous étions « tous fort gais, on proposa de danser le véritable « cancan. La superbe Herminie le danse aussi bien « qu'une grisette de la Chaumière, et beaucoup « plus gaillardement que les lorettes du bal Saint- « George. Ah ! il fallait nous voir tous les deux !

« Nous étions vraiment admirables ; les autres « dames du quadrille avaient depuis longtemps « quitté la place, mais Mme Plays continua de dan- « ser avec moi et six messieurs dont trois rempla- « çaient les dames !... On faisait cercle autour de « nous... C'était vraiment curieux à voir. Je crois « bien avoir entendu quelques personnes dire que « ma danseuse avait abusé du champagne et du « madère, mais moi je la crois bien capable de « faire toutes les folies possibles sans avoir pour « cela cessé d'être dans son état naturel.

« — Et Mme Baldimer ?

« — Elle ne dansait plus, mais elle riait beaucoup.

« — Inutile de te demander si tu as mené à bien « cette bonne fortune ?

« — Oh ! cela était si aisé... des conquêtes comme « cela, je vous assure que cela n'a rien de piquant « et que c'est trop facile pour flatter même notre « vanité. Il y a quinze jours de cette aventure, et « maintenant tout mon désir est de me débarrasser « de la sensible Herminie. Ah ! mon Dieu, cela me « fait penser que j'ai un rendez-vous avec elle pour « ce soir... Messieurs, quel est celui de vous qui « désire y aller à ma place ? Je lui cède de bon cœur « ma bonne fortune.

« —Merci ! » dit Célestin en envoyant une bouffée

de fumée au nez d'une vieille dame qui passait alors près de lui, « Mme Plays ne me tente pas... Elle est « trop lourde pour moi !

« — Il me semble pourtant que vous êtes de force « à l'enlever, » répond Pigeonnier, « vous êtes taillé « en athlète... en jouteur... Je suis sûr que vous « porteriez facilement un sac de farine qui pèse « trois cent vingt-cinq.

« — Et parce que vous supposez que je puis por- « ter un sac de farine, vous voulez que je sois « l'amant de Mme Plays ! Le rapprochement est « flatteur pour cette dame !... Ce diable de Tobie « a des idées heureuses ! »

II

LA MARCHANDE DES QUATRE SAISONS.

En ce moment une jeune fille coiffée d'un fichu, sous lequel s'échappent de grandes mèches de cheveux châtains qui tombent en tire-bouchons le long de ses joues, s'approche des jeunes gens et leur met presque sous le nez des paquets de violettes, en leur disant d'un air effronté :

« — Messieurs, achetez-moi des bouquets, étren-
« nez-moi... vous me porterez bonheur.

« — Ah! c'est Bastringuette, » dit Albert en souriant à la jeune marchande, dont le visage pâle et amaigri, les yeux entourés d'un cercle noir et la

voix éraillée annonçaient une profession très-fatigante.

« — Voyons, achetez-moi, vous avez toujours « quelques dames à fleurir, vous!... vous êtes une « bonne pratique!...

« — Tu tombes mal, ma pauvre fille, les amours « sont trop heureux dans ce moment-ci, ils n'ont « pas besoin d'être galants!...

« — Dis donc, Bastringuette, quel commerce « fais-tu pour avoir les yeux cerclés et l'air aussi « fatigué...? » dit M. Célestin en prenant le menton de la bouquetière, qui avait de grands yeux bruns surmontés d'une énorme paire de sourcils, une bouche grande, mais assez gracieuse, et à laquelle, pour être encore séduisante, il ne manquait que de la fraîcheur et une expression un peu moins cavalière dans le regard.

« — Je fais ce que ça veut! Quèque ça vous fiche « à vous, qui ne m'achetez jamais rien?...

« — C'est que je n'ai pas besoin de donner des « bouquets pour séduire, apparemment!...

« — Allons, voyons, à bas les pattes! Je n'porte « pas de contrebande, je n'ai pas besoin d'être son- « dée!... Et vous, mon petit bel amour, est-ce que « vous ne m'achetez rien?... Avec un physique *chiqué* « comme ça, on doit avoir des maîtresses dans

« toutes les rues, et même sur les boulevards ! »

Ce compliment s'adressait à Tobie Pigeonnier ; il en paraît extrêmement flatté, et pour en témoigner sa satisfaction à la marchande de bouquets, il appuie son nez sur tous les petits paquets de violette qui sont sur son éventaire, en murmurant :

« — Elle est fort drôle !..... elle est spirituelle « cette bouquetière... elle a une paire d'yeux !... « quels pistolets !... comme ça vous tire à bout por- « tant !

« — Eh bien, cher ami, est-ce que vous allez « vous borner à poser votre nez sur tous les bou- « quets ?... Merci !... Vous ferez de la rosée dessus « peut-être, mais c'est une fraîcheur qui ne les « conserve guère !... Voyons, prenez-moi donc ce « paquet-là.

« — Non... aujourd'hui je n'ai pas de victime « à faire... à moins que tu ne veuilles être la « mienne, eh ! eh ! friponne !...

« — Finissez donc ! Vous êtes trop soufflé pour « moi !... Je n'aime pas les figures de cire... J'au- « rais peur de vous voir fondre dans mes bras ! »

Albert et Célestin rient aux éclats de la mine que fait le petit Tobie en recevant ce compliment de la marchande de violettes. Après avoir de nouveau essayé de fixer son lorgnon sur son œil droit, il

regarde Mlle Bastringuette d'un air dédaigneux, en s'écriant :

« — Vous êtes comme vos fleurs, ma chère, il « ne faut pas les regarder de trop près ! on s'aper- « çoit qu'on serait volé !

« — Eh ben ! c'est donc pas comme vot' per- « sonne ! pour le peu qu'on la *fisque*, on est satis- « fait, on en a pour son argent. »

Les deux amis de Tobie rient de plus belle, et celui-ci se décide à essayer de rire aussi, tout en disant :

« — Diable !... mais on a affaire à forte partie !... Je crois que je n'aurai pas le dernier avec elle.

« — Pas plus le dernier qu'autre chose, mon « petit gros. Ah ! dame ! notre seul agrément, à nous « autres, c'est notre langue !... Il faut ben nous en « servir, c'est un plaisir qui ne coûte rien.

« — Prenez garde !... La langue est ce qu'il y a « de meilleur et de plus mauvais ! C'est Ésope qui « a dit cela.

« — Je ne connais pas ce monsieur-là, mais il « paraît que la mienne est bonne, car elle ne s'use « pas du tout. C'est pas comme votre gilet, tenez, « monsieur, il s'effiloque par les entournures. »

Mlle Bastringuette, dont les yeux découvrent les mystères les plus cachés de la toilette d'un homme,

montre alors aux amis de Tobie un endroit du gilet de soie de celui-ci qui, quoique presque caché par le haut de l'habit, avait été aperçu par elle. Il y avait là une assez longue déchirure qui permettait d'apercevoir la manche de la chemise, dont la toile jaune et grosse offrait une énorme différence avec le devant.

Le gros jeune homme s'empresse de boutonner son habit en s'écriant :

« — J'aurai déchiré mon gilet en le mettant. « Mon tailleur me fait toujours les entournures trop « étroites !... et puis crac ! un accident.

« — Oh ! non, monsieur, ce n'est pas un accident « ça ! c'est qu'il est joliment usé de ce côté-là, votre « gilet... Tenez ! c'est comme ma robe. En voilà « des jours de souffrance ! »

En disant ces mots, Mlle Bastringuette lève ses deux bras en l'air, et fait voir de grands trous à sa robe sous chacune de ses aisselles.

« — Je vous prie de croire cependant que j'en ai « d'autres à mettre, » reprend la bouquetière en souriant. » Mais bah ! tant pis ! c'est pas ça qui « m'empêchera de vendre mes violettes !... Et « quand on verrait ma chair... Tiens, après tout, « gn'a pas d'affront !... J'ai pas une peau de dinde « comme ben d'autres qui ont de belles robes et de « vilaine doublure !

« — Elle est fort originale!... elle est même...
« originale, cette jeune fille, » dit Tobie, qui est bien aise que l'on ne s'occupe plus de son gilet,
« elle m'amuse beaucoup.

« — Comment? dit Albert, vous ne la connaissiez
« donc pas?

« — C'est la première fois que je la vois.

« — Pour un homme qui habite la Chaussée-
« d'Antin depuis trois ans, c'est bien étonnant!
« Tout le monde par ici connaît Bastringuette, la
« marchande de violettes du boulevard des Italiens.

« — J'achète rarement des fleurs, leur odeur me
« fait mal.

« — Oui, je vends de la violette quand il y en a,
« répond Bastringuette, mais quand il n'y en a plus,
« je vends autre chose... des oranges, des noix, des
« petits pois, de la salade... Il y a toujours quelque
« chose à vendre dans chaque saison, et voilà pour-
« quoi on nous appelle, nous autres : marchandes
« des quatre saisons.

« — Dans tout cela, » reprend Célestin en regardant la jeune fille d'un air moqueur, « il me
« paraît que ton amant ne t'entretient pas fort
« bien.

« — Mon amant!... ah ben! je ne sais pas com-
« ment il fait, mais il n'a jamais le sou!... et il n'est

« guère mieux nippé que moi. Heureusement que « l'amour n'a pas besoin d'un habit neuf pour être « chaud.

« — Es-tu toujours avec Sanscravate ?» demande Albert, en prenant le plus gros bouquet de violette qui soit sur l'éventaire de la marchande.

« — Certainement. Oh ! nous ne sommes pas « comme les grandes dames, nous autres, nous ne « changeons pas d'ordinaire tous les jours.

« — Comment ! c'est ce mauvais sujet de Sans- « cravate qui est ton amoureux ?» dit Célestin. « Ah ! « ma pauvre Bastringuette, je ne t'en fais pas mon « compliment ! il doit te rosser souvent, ce gail- « lard-là ?

« — Me rosser ! » s'écrie la jeune fille en fronçant ses épais sourcils. « Quand un homme me rossera, « c'est que je n'aurai plus de dents pour lui manger « les yeux, et d'ongles pour lui déchirer le mufle ! « Vous croyez, parce qu'un homme est commis- « sionnaire, qu'il doit battre sa maîtresse ? Merci ! « en voilà de l'agrément ! mais ça n'est pas notre « genre. Parce qu'on est du peuple, on n'est pas « des brutes pour ça !... C'est peut-être ben plutôt « vous, qui vous amusez à donner de mauvais coups « aux femmes !... Les gens les plus méchants ne « sont pas toujours ceux qui portent des vestes...

« Il y a aussi de mauvais cœurs sous les beaux « habits. »

M. Célestin de Valnoir semble fort mécontent de cette apostrophe; il pince ses lèvres, et dans le coup d'œil qu'il jette alors sur la jeune fille, il y a presque de la menace ; mais celle-ci soutient son regard sans que cela lui cause la moindre émotion.

Tobie, enchanté de voir qu'on ne s'occupe plus de lui, et qu'un autre est maintenant le but des sarcasmes de la bouquetière, fait tourner sa canne comme un tambour-major, et rit très-haut en se dandinant le corps comme s'il était sur une balançoire.

« — Et puis, » reprend Bastringuette tout en arrangeant ses bouquets, « pourquoi dire que Sans-« cravate est un mauvais sujet?... Qu'est-ce qu'il a « donc fait pour être appelé comme ça?... Parce « qu'il est un brin tapageur, emporté, noceur?... « parce qu'il se donne par-ci par-là son petit coup « de soleil?... Tiens! le grand mal... C'est donc des « défauts ça?... on travaille, puis on s'amuse... est-ce « que c'est pas juste?... et toutes les belles actions « qu'il a faites... on n'en parle pas!... parce qu'il « ne les fait pas mousser, lui!...

« — Ah! M. Sanscravate fait de belles ac-« tions!.. » s'écrie Célestin en ricanant. « Je n'ai « jamais lu cela dans les journaux!...

« — Les journaux!... v'là encore une belle autorité!... Des gens qui mentent depuis le premier jour de l'année jusqu'à la Saint-Sylvestre !... qui vous inventent des histoires qui n'ont ni queue ni tête, qu'on deviendrait imbécile si on croyait tout ça... C'est pourtant ce qui est arrivé à ma pauvre mère!... Elle voulait se fourrer un tas de ces feuilles de papier dans la tête... Elle en lisait chez la portière, chez la voisine... chez l'épicier!... elle nous disait tous les jours : Mes enfants, ça va mal !... on est très-mécontent... il y aura bientôt un bouleversement, on ne pourra plus éternuer sans payer un impôt au gouvernement ! ce qui deviendra bien coûteux aux gens enrhumés du cerveau. Le pain viendra à trente sous la livre... on ne pourra plus sortir cet hiver sans être assassiné, et peut-être pis ! Eh ben ! que je lui disais, ma mère, on restera chez soi, et à défaut de pain on mangera des pommes de terre!... Mais bah! tout ça lui a tourné les sens, elle en est crevée au bout de six mois, et le médecin m'a bien dit aussi : Vot' mère est morte d'une indigestion de canards. Et les canards ce sont les bêtises dont on farcit les journaux. Mais je bavarde comme une pie, moi, et mes bouquets restent là.

« — Tiens, » dit Albert en donnant une pièce de cent sous à la marchande, « voilà pour ce bouquet « que je garde; car enfin ce serait fort mal de « t'avoir fait causer pour rien.

« — Ah! merci, mon petit chéri! vous êtes « gentil, vous!... c'est pour dédommager de ceux « qui ne le sont pas. »

Et Bastringuette continue de suivre le boulevard en criant :

« — Fleurissez-vous, messieurs, mesdames! « achetez-moi de la belle violette! V'là le prin- « temps, fleurissez vos dames!

« — Elle n'est pas sotte! » dit Albert en regardant la marchande s'éloigner; « elle a des mots, des ré- « parties fort drôles.

« — C'est-à-dire, » répond Célestin, « qu'elle est « du nombre de ces personnes qui disent tout ce qui « leur passe par la tête... et comme alors au milieu « d'une foule de sottises il se trouve quelques mots « plaisants, on est convenu de dire que ces per- « sonnes-là ont de l'esprit. Cette fille est très- « effrontée; voilà, je crois, à quoi se borne son « esprit.

« — Messieurs, reprend Albert, la rencontre de « Bastringuette a interrompu notre conversation « qui était pourtant fort intéressante. Nous parlions

« de Mme Plays, et je proposais à l'un de vous de « lui céder mon rendez-vous pour ce soir... il « n'y a donc pas d'amateur?

« — Est-ce que c'est sérieusement que vous pro« posez cela? » dit le jeune Tobie Pigeonnier en caressant sa pomme d'or avec sa main.

« — Très-sérieusement, je vous jure. Je n'ai ja« mais été amoureux de Mme Plays, je lui ai fait la « cour... par pure plaisanterie... pour faire une « niche à Saint-Clair; mais maintenant mon seul « désir est de rompre avec ma belle conquête...

« — Le fait est qu'elle est très-bien, Mme Plays, » reprend M. Tobie en jetant le bout de son cigare, « c'est une fort belle femme... sa figure est extrê« mement agréable... et puis, moi, j'ai un pen« chant pour les femmes grasses...

« — Alors vous seriez servi à votre goût! » dit Célestin.

« —Mais prendre votre place à un rendez-vous... « comment diable pourrait-on arranger cela?

« — Rien de si facile, dit Albert. Je dois me « trouver ce soir à huit heures et demie sur le mar« ché aux fleurs du boulevard de la Madeleine... « contre l'église... vous savez?...

« — Très-bien, je m'y promène souvent les « jours de marché; il vient là des femmes fort dis-

« tinguées, des dames à équipage ; j'ai remarqué « que les fleurs n'étaient qu'un prétexte, et qu'on « venait y chercher autre chose que des orangers et « des camélias.

« — Eh bien ! Mme Plays s'y rendra. Je vous « donne un petit billet pour elle, dans lequel je lui « marque qu'une affaire imprévue me retiendra « peut-être un peu longtemps, mais que je lui en- « voie un de mes amis dont la discrétion est à toute « épreuve et qui la conduira dans un endroit où « j'irai la rejoindre le plus tôt qu'il me sera possible. « Avec ce billet vous allez à ma place au rendez- « vous, vous remettez ma lettre à Mme Plays, puis « vous la conduisez où vous voudrez... en ayant « l'air de dire que c'est dans un endroit que je vous « ai désigné. Vous restez avec elle pour lui tenir « compagnie en attendant mon arrivée... Je ne « viens pas, la dame est furieuse contre moi, vous « la consolez ; et ma foi, il me semble que cela va « tout seul.

« — C'est une intrigue toute mâchée ! » dit Célestin.

Tobie secoue la tête, l'affaire paraît lui sourire beaucoup ; cependant il semble réfléchir et murmure :

« — Mais pensez-vous que Mme Plays acceptera

« mon bras... qu'elle ne se fâchera pas en voyant « que vous m'avez mis dans la confidence de vos « amours avec elle ?

« — N'ayez aucune crainte, mon cher Tobie, « je sais à qui je vous adresse ; vous pensez bien « que je n'agirais pas ainsi avec toutes les femmes ; « mais je connais Mme Plays, c'est une gaillarde « qui se moque du qu'en dira-t-on ? et qui tire « vanité de ses conquêtes. La belle Herminie est « presque un homme en jupons.

« — Diable !... j'espère que ce n'est qu'au moral ?

« — Soyez tranquille, le physique est d'un su- « perbe féminin. Son mari ne s'occupe aucunement « de sa conduite... D'ailleurs, elle le mène par le « bout du nez. Elle lui dirait que l'obélisque de « Louqsor lui a fait un enfant qu'il le croirait ou « aurait l'air de le croire ; que vous lui plaisiez, et « l'affaire marchera toute seule.

« — Oh ! alors j'ai quelques chances de succès... « Allons, j'accepte ! ma foi, oui, j'accepte ! je « tente l'aventure ! arrive qui plante ! Ah ! sapristi ! « il faut avouer que nous sommes de bien grands « roués... j'ai déjà plusieurs maîtresses, mais la « belle Plays me tente !...

« — Je vous certifie que c'est une femme fort « agréable... jolie figure, bien faite... ferme comme

« un roc ! enfin tout ce qui peut flatter un amateur.
« Si je n'avais pas d'autres idées en tête mainte-
« nant, je ne l'aurais pas quittée si vite. Ainsi, c'est
« une affaire conclue... Il faut à présent que je
« vous donne le billet que vous aurez à lui remettre.
« C'est absolument comme une lettre de recom-
« mandation. »

Le petit Tobie est enchanté, il pousse de gros éclats de rire, il balance son corps, fait tourner sa canne; dans l'excès de sa joie, il semble qu'il veuille sauter et faire des tours sur le boulevard ; c'est au point que Célestin lui dit :

« — Ah çà ! jeune Pigeonnier, calmez-vous donc
« un peu ! on croirait, à voir l'allégresse qui vous
« transporte, que vous n'avez jamais eu de bonnes
« fortunes !

« — Oh !... je n'en chôme pas pourtant... je
« n'ai qu'à choisir tous les jours... mais cette
« aventure sera si drôle... ah ! ah ! ah !... prendre
« la place d'un autre ! ah ! ah ! ah ! c'est déli-
« cieux !...

« — Il n'y a rien de plus commun que cela ! c'est
« un vieux moyen d'opéra comique. Messieurs,
« maintenant je propose une chose : c'est de dîner
« ensemble. Nous avons bien commencé la journée,
« il faut la finir de même, nous dînerons à *la Mai-*

« *son Dorée*. Mouillot et Balivan dîneront avec
« nous... vous savez que ce sont deux bons enfants,
« nous les trouverons au passage des Panoramas à
« cinq heures et demie : j'avais rendez-vous avec
« eux. Tobie ne va trouver sa belle qu'à huit heures;
« par conséquent il aura bien le temps de dîner ;
« ensuite nous ferons une petite bouillotte entre
« nous chez le traiteur, et Tobie viendra nous re-
« trouver et nous apprendre le résultat de son
« aventure.

« — Ah ! bravo !... j'accepte ! s'écrie Albert.
« D'autant plus que j'ai été battu encore dernière-
« ment à la bouillotte. Ce diable de Mouillot a un
« bonheur !... il gagne toujours... j'ai une terrible
« revanche à prendre... Eh bien ! Tobie... est-ce
« que cela ne vous va pas?... Vous nous dites sou-
« vent : Il faudra dîner ensemble ! faire une petite
« ribote ! nous en donner ! et quand on veut pren-
« dre jour vous ne pouvez jamais... il me semble
« que voilà une occasion... Mon cher ami, si vous
« voulez réussir avec Mme Plays, je vous préviens
« qu'il faut agir un peu militairement !... »

Tobie paraît un moment indécis, enfin il frappe le sol de sa canne en s'écriant :

« — Eh bien, j'accepte !... ma foi, oui ! dînons
« ensemble, une journée complète !... le festin ! le

« jeu ! les belles !... voilà comme j'entends l'exis-
« tence... Ah ! sommes-nous mauvais sujets !

« — En ce cas, messieurs, dit Albert, nous allons
« entrer au café du passage de l'Opéra, je ferai tout
« de suite le billet pour Mme Plays, et puis j'ai aussi
« une autre lettre à écrire et à envoyer avant de
« dîner.

« — Et moi aussi, dit Célestin.

« — Et moi aussi, dit Tobie, j'ai une commis-
« sion... pressée à faire faire.

« — En avant, alors. »

Les trois jeunes gens entrent au café qui fait le coin du boulevard et du passage de l'Opéra, et se font donner, avec trois verres de *stoughton-madère*, tout ce qu'il faut pour écrire. Chacun d'eux paraît fort actionné en écrivant. Albert laisse courir sa plume sur le papier, et elle semble ne pas aller encore assez vite pour rendre les pensées qui arrivent en foule à celui qui la conduit. M. Célestin de Valnoir écrit plus lentement, mais à l'expression de son visage on doit présumer qu'il médite avec soin ce que sa plume trace. Quant à Tobie Pigeonnier, c'est lui qui met le plus de temps à écrire, soit que les idées ne lui arrivent pas facilement ou que le sujet soit difficile à traiter ; il se gratte le front, regarde au plafond, écrit deux mots, s'arrête, passe sa main dans ses

cheveux, recommence un mot, puis s'arrête encore; son épître lui cause beaucoup de travail, mais il ne se borne pas à une seule lettre : après avoir cacheté celle qu'il vient de finir, il en recommence une autre. Albert et Célestin, qui ont fini depuis longtemps, lui disent :

« — Eh bien, Pigeonnier! combien de lettres « écrivez-vous donc? est-ce que cela sera encore « long?

« — Un moment, messieurs! encore celle-ci, de « grâce; elle est indispensable... écoutez donc, « pour dîner avec vous je manque deux rendez- « vous fort séduisants... ces pauvres petites fem- « mes!... elles seront désolées... mais au moins « cllles ne m'attendront pas en plein air... plus que « deux mots de tendresse et j'ai fini.

« — Parbleu! ce n'est pas bien difficile à trouver. « On met : A toi pour la vie! et on ne sort pas de « là.

« — C'est trop commun! moi je mets autre chose. »

Enfin M. Tobie a terminé sa correspondance. Albert paye le garçon, les trois jeunes gens se lèvent et sortent du café.

« — Il s'agit de faire porter ma lettre, » dit Tobie.

« — Oh! j'ai mon commissionnaire habituel! « s'écrie Albert... c'est Sanscravate... il est tou-

« jours au coin de la rue du Helder, c'est tout près
« d'ici, allons-y.

« — Moi, dit Célestin, je me sers de son cama-
« rade... Jean Ficelle, il est très-intelligent ; il y
« en a encore un qui se met aussi près d'eux...
« c'est un garçon qu'on nomme, je crois, Paul ;
« il fera la commission de Tobie.

« — Soit, messieurs, dit Pigeonnier. En ce cas
« allons trouver nos commissionnaires... Ah ! à pro-
« pos... et ma lettre pour la belle Herminie ?

« — Ah ! ma foi, j'ai oublié de l'écrire... nous
« avons le temps... je la ferai chez le traiteur...
« mais hâtons-nous... il est déjà cinq heures. »

III

LES COMMISSIONNAIRES.

A l'entrée de la rue du Helder, près du boulevard, trois commissionnaires stationnaient devant une maison de belle apparence.

L'un était couché tout de son long sur ses crochets, qui, étendus à terre horizontalement, et retournés, lui servaient de lit de sangle; c'était un lit un peu étroit, mais par l'habitude qu'il avait de s'étendre dessus, celui qui l'occupait s'y tenait avec aisance et ne tombait jamais dans la ruelle.

L'autre était assis sur un banc de pierre attenant à la maison. Il fumait une pipe et tenait dans

ses mains un vieux jeu de cartes horriblement gras et crasseux, avec lequel il semblait s'exercer à faire sauter lestement la coupe et à escamoter quelques cartes en les faisant passer adroitement d'une place à une autre.

Le troisième se tenait debout, appuyé contre la muraille, et regardait très-attentivement à l'étage le plus élevé d'une grande maison qui était presque en face de lui.

L'homme couché sur les crochets paraissait dans la force de l'âge ; il était d'une taille moyenne, mais la largeur de ses épaules, la force de ses bras, la grosseur des muscles qui se dessinaient sur ses membres nerveux, annonçaient quelqu'un contre lequel il devait être dangereux d'avoir une lutte à soutenir. Sa figure était franche et riante; ses petits yeux bleu clair exprimaient l'insouciance ou la gaieté; son nez un peu fort était quelquefois très-rouge du bout ; les grosses lèvres de sa bouche avaient de la bonhomie, de la bonté ; et ses cheveux blonds, qui flottaient par grandes mèches au gré du vent, laissaient voir un front vaste, dans lequel les facultés du cerveau devaient être fort à l'aise.

Cet homme, habillé, comme presque tous les commissionnaires, d'une grande veste et d'un large pantalon, ne portait rien autour de son cou ; sa che-

mise, attachée par un bouton, laissait voir un cou beaucoup plus blanc qu'on n'aurait pu le croire, à juger sa peau par celle de ses mains et même de son visage. L'habitude constante de ne jamais porter de cravate en aucune saison, et lors même que le froid était fort rigoureux, avait fait donner à ce commissionnaire le surnom de *Sanscravate*, si bien que ce sobriquet était devenu le seul nom sous lequel il fût connu par les personnes qui l'employaient, et même par la plupart de ses amis.

L'individu assis sur le banc de pierre, et qui semble très-occupé avec ses cartes, est petit et grêle : ses cheveux sont bruns, très-fournis, et descendent fort bas sur un front étroit ; la figure de cet homme annonce cependant de l'esprit, de la ruse même, et l'expression maligne de ses yeux gris semble démentir le jugement que l'on porte habituellement sur les personnes qui ont le front bas. Un petit nez beaucoup trop retroussé, une bouche serrée et un menton qui avance, font de M. Jean Ficelle un garçon assez laid, et qui n'inspirerait pas la confiance qu'on aime à ressentir pour un commissionnaire, si une grande mobilité de physionomie ne déroutait ceux qui veulent chercher à lire dans la pensée de Jean Ficelle.

Le troisième commissionnaire qui se tient debout

et regarde constamment aux mansardes d'une maison en face, est un jeune homme grand, mince et bien fait ; quoiqu'il ne porte aussi qu'un pantalon et une large veste, il y a cependant dans sa tenue un je ne sais quoi, qui, sans être de l'élégance, le distingue du laisser aller vulgaire de ses camarades ; et comme en général la figure d'une personne a presque toujours quelque chose de ce que la tournure nous annonce, ce jeune homme, dont les traits sont doux et réguliers, n'a pas non plus l'air commun des gens de son état. Un front haut et bien dessiné, des cheveux d'un beau noir qui sont rejetés de côté avec un abandon qui n'est pas sans grâce ; des yeux bruns, mais dont l'expression est tendre et mélancolique ; une bouche simple et richement garnie ; un visage ovale, presque toujours pâle, annonçant plutôt un tempérament délicat qu'une mauvaise santé, tel est celui de ces trois hommes que l'on appelle Paul, et qui ne semble pas fait pour être commissionnaire.

« — Si Bastringuette n'a pas placé sa violette, « je pourrai bien souper par cœur aujourd'hui... « Le commerce ne donne pas... mais en revanche « l'appétit donne joliment... Crédié !... comme il « y a des chambres à louer dans mon ventre !... et « un hôtel non garni dans mon estomac !... Com- « ment diable meubler tout ça ?

Trempe ton pain ! Marie ! trempe ton pain !
Trempe ton pain dans l'eau claire !...

« Nous chanterons cet air-là pour notre souper, « et nous n'aurons pas d'indigestion... Mais c'est « que Bastringuette ne l'aime guère cette romance- « là, et moi pas davantage. »

C'est Sanscravate qui vient de faire tout haut ces réflexions, en se retournant sur ses crochets. Après un moment de silence, il reprend :

« — Si on n'avait pas sa *bouffarde* pour charmer « son temps quand la poche est vide, comme on « s'embêterait contre sa destinée... Ah ! bah !... « tant pis !... Est-ce que je vas m'attrister à pré- « sent ?... est-ce que je vas tomber dans les pleu- « rards ?... Jamais !... ça ne donne pas un sou de « plus d'être triste ; et d'ailleurs, comme dit une « chanson que j'aime mieux :

Du courage ! du courage !
Les amis sont toujours là !

« N'est-ce pas, les autres ?... Eh ben !... ne ré- « pondez pas tous à la fois... on ne s'y reconnaî- « trait plus. »

En disant cela, Sanscravate se retourne pour examiner ses camarades. Il hausse les épaules en

voyant Jean Ficelle jouer avec ses cartes, et murmure :

« — Ah ! bon !... voilà Jean Ficelle qui s'exerce
« à faire des tours !... Oh ! les cartes !... c'est sa
« vocation... Mais le plus souvent que je jouerai
« encore avec toi au piquet... Sacré Ficelle, va !...
« Tu es trop bien nommé. »

Celui auquel ces paroles s'adressent n'y fait pas attention, tant il est préoccupé avec ses cartes. Sanscravate se tourne alors vers Paul, et sourit en disant :

« — Ah ! par ici c'est un autre genre !... *C'est*
« *l'amour, l'amour, l'amour, qui fait le monde à*
« *la ronde !...* Et je dis que voilà un gaillard qui en
« en a sa provision ! Eh ben, Paul ! quand tu te
« donneras un torticolis à rester comme ça, la tête
« en l'air, ça ne fera pas ouvrir les fenêtres du
« quatrième, si Mlle Dumanchon la couturière veut
« qu'elles restent fermées. Elle ne laisse pas flâner
« ses élèves, Mlle Dumanchon... avec ça qu'elle ne
« manque pas de besogne... parce qu'il paraît
« qu'elle habille un peu bien. Elle fait des robes
« qui donnent de la gorge aux femmes qui n'en ont
« pas, et qui dissimulent les hanches de celles qui
« en ont trop. C'est ça du talent !... Je suis étonné
« qu'elle loge encore au quatrième cette couturière-

« là... Mais il est vrai que dans ce quartier-ci les
« logements y sont encore chers !... Voyons, Paul,
« réponds donc... est-ce que tu n'as pas vu ta petite
« aujourd'hui ? »

Le jeune commissionnaire qui regardait en l'air se retourne alors vers Sanscravate en disant :

« — Ma petite?... Que veux-tu dire?... Je ne te
« comprends pas !...

« — Ah ben ! alors, si nous faisons la bête... si
« nous sommes caché avec les amis... c'est autre
« chose !... faut le dire... Est-ce que tu crois qu'on
« ne sait pas que tu es amoureux de l'une des ap-
« prenties de la couturière, d'une jolie petite fille
« qui s'appelle Élina... qui trotte menu quand elle
« passe devant nous, ce qui ne l'empêche pas de
« jeter un petit regard en dessous de ton côté ?

« — Vraiment, Sanscravate !... Tu crois qu'elle
« me regarde quand elle passe ?...

« — Tu ne le voyais pas, peut-être, toi? hum !...
« finaud !...

« — Ah ! je t'assure, Sanscravate... que je n'ai
« jamais dit un mot à cette demoiselle, qui puisse
« lui faire deviner que j'ose... penser à elle... Je la
« trouve bien jolie, c'est vrai... et c'est qu'elle est
« si honnête, si polie quand elle me charge d'une
« commission... Et il y a tant de gens qui nous trai-

« tent, nous autres commissionnaires, comme si
« nous étions des brutes ou des nègres.

« — Ceux qui ont ce genre-là avec moi, je leur
« rends la monnaie de leur pièce... On est gentil,
« je suis gracieux; on est fier, je suis brutal! et
« allez donc!

« — Quand on est obligé de travailler pour vivre,
« il faut pourtant bien servir tout le monde!...

« — Du tout! moi je choisis... A la vérité, je
« me croise souvent les bras.

« — Plusieurs fois Mlle Élina m'a pris pour porter
« avec elle des cartons, alors elle me parlait avec
« tant de bonté... Ah! cela fait oublier qu'on n'est
« qu'un pauvre commissionnaire.

« — Enfin, tu es amoureux de cette jeune fille,
« voilà la chose.

« — Oh! non, Sanscravate, tu te trompes... Et
« d'ailleurs, à quoi cela me servirait-il d'aimer cette
« charmante personne?... Est-ce qu'un homme de
« ma classe... un homme du peuple, peut se per-
« mettre d'élever ses vues sur quelqu'un qui ne
« descendra pas jusqu'à lui?...

« — Tiens! on se permet toujours!... on rai-
« sonne après... Et puis, il me semble qu'une appren-
« tie couturière, c'est déjà pas une si grande dame!
« et pour être commissionnaire, est-ce qu'on n'en

« vaut pas un autre?... Si une duchesse voulait de « moi, je l'adorerais tout de même!... Oh! Dieu! « Si Bastringuette m'entendait, elle me ferait passer « le goût du tabac!

« — Oui, dit Paul en soupirant, un commission- « naire, par son état même, doit être un honnête « homme... Ah! je ne rougis pas de ma profes- « sion... Et cependant, il y a eu un moment où je « pouvais espérer de vivre dans une position plus « élevée!... Un brave homme, m'ayant vu à dix « ans, dans la maison de charité où j'étais élevé, « me prit en amitié, et ayant besoin chez lui de « quelqu'un pour faire les courses, les commissions, « offrit de se charger de moi. M. Desroches était un « négociant estimable. On s'empressa d'accepter sa « proposition. Je quittai cet asile du malheur, où « j'avais passé mon enfance, et j'allai habiter dans « le Marais, chez mon nouveau protecteur. Satis- « fait de mon zèle, de la promptitude avec laquelle « je remplissais les messages dont il me chargeait, « M. Desroches me fit apprendre à lire, à écrire, à « calculer, m'employa dans ses bureaux... et « chaque jour mon bienfaiteur me disait, en me « frappant avec amitié sur l'épaule : Cela va bien, « Paul, continue, tu feras ton chemin.

« — A la bonne heure! J'appelle ça un bon vieux

« lapin, moi... Ah ! c'est ça que tu es un savant et « que tu as une tournure autrement *astiquée* que « les nôtres. Eh bien, pourquoi n'es-tu pas resté « avec ce brave homme?... Tu auras fait quelque « farce... dame! on est jeune!...

« — Oh ! non ! ce n'est pas cela !... Je n'aurais « jamais quitté ce bon M. Desroches !... mais il y « avait huit années que j'habitais chez lui, où lui « et sa femme me traitaient comme leur enfant, « lorsqu'une banqueroute affreuse ruina complétement mon bienfaiteur... Et ce pauvre homme « mourut de douleur d'être obligé lui-même de demander du temps pour le payement de ses billets.

« — Sapristi !... on aurait dû garder de la graine « de cet homme-là ! Ils ne sont pas communs au « marché, ceux-là !

« — J'avais alors dix-huit ans. J'essayai d'obtenir « une place, d'entrer dans quelque maison de commerce... mais je ne trouvai aucun emploi... Cependant il fallait gagner de l'argent !... il fallait « vivre... J'eus bientôt pris un parti ! J'achetai des « crochets, je me mis commissionnaire.

« — Et tu fis bien ! Il n'y a pas de sot métier ! « comme a dit un troubadour de l'antiquité ! Mais par « quel hasard vins-tu te placer dans ce quartier, au « lieu de rester dans ton Marais, où tu étais connu ?

« — Ah !... c'est justement pour cela. On m'a-
« vait vu par là, mis... presque avec élégance... et
« je ne voulais pas y être revu... avec cette veste...
« car, vois-tu, Sanscravate, on a beau prendre son
« parti, il y a pourtant des moments où l'on ne peut
« pas s'empêcher de se rappeler le passé !

« — Je saisis ton sentiment ! d'autant plus que
« moi-même aussi... C'est un autre genre, mais ça
« se ressemble... Je veux dire que je pense quel-
« quefois à mon père... à ma pauvre mère... à ma
« sœur Adeline ou Liline, comme je l'appelle, moi,
« et qui est si gentille... Ah ! dame ! j'aurais pu
« rester près d'eux, en Auvergne, dans notre petit
« village... Mon père me disait souvent : Reste
« avec nous, Étienne... (car on ne m'appelle pas
« Sanscravate, par là) reste avec nous, tu culti-
« veras mon champ... Nous avons assez de quoi
« vivre... Qu'est-ce que tu irais faire à Paris ?...
« Mais bah ! les pieds me brûlaient, à moi !... je ne
« pouvais pas rester en place. J'ai dit à mon père :
« Laissez-moi aller ! je veux faire fortune et rap-
« porter une grosse dot à ma sœur Liline. Mon
« père m'a laissé partir... et c'est étonnant comme
« j'amasse !... je n'ai jamais le sou... Ah ! tiens,
« Paul, quand je pense à cela... j'ai honte de moi,
« je me battrais si je pouvais m'attraper !...

« — Calme-toi, mon pauvre Sanscravate, puis-
« que ton père a de quoi vivre, il ne compte pas
« sur toi, sans doute !...

« — J'ai été les voir il y a deux ans et demi ; je
« savais que ça ferait plaisir à mon père, et puis
« moi-même j'étais content d'aller les embrasser.
« J'étais parvenu à amasser trente francs, et je
« m'étais dit : Avec trente francs et un bâton, j'irai
« chez nous en me promenant fort à mon aise. Je
« suis parti... mais Jean Ficelle m'avait fait la con-
« duite, et le second jour je n'avais plus d'argent !
« C'est égal, je suis arrivé tout de même au pays.
« J'ai vu ma sœur qui avait quinze ans alors... car
« j'ai juste six ans de plus qu'elle, elle est fièrement
« gentille... et puis des manières, un langage léché...
« Il y a une dame de Clermont qui l'a prise en ami-
« tié et la fait souvent venir chez elle... Mon pauvre
« père reste alors tout seul au village ; mais il dit :
« Je ne veux pas empêcher le bien que cette dame
« veut faire à ma fille. Il espérait que j'allais rester
« avec lui, mon père... mais pas moyen !... Quand
« on a goûté de ce gueux de Paris, est-ce qu'on peut
« rester au village ?... J'ai dit à mon auteur : Je suis
« en train de m'enrichir... il faut que je retourne à
« Paris, sans quoi mon affaire serait manquée... Je
« reviendrai quand je serai assez riche... Et je suis

« reparti... Et en arrivant, mon pantalon était tel-
« lement déchiré qu'on voyait mon derrière ; si bien
« qu'à la barrière, ils l'ont pris pour de la contre-
« bande, et ils ont couru après moi en disant :
« Qu'est-ce que vous cachez là ? Et je leur ai ré-
« pondu : Je ne cache rien, au contraire... j'en fais
« trop voir... douanez-le si vous voulez... Et... Ah
« ben, merci ! tu ne m'écoutes plus... Causez donc
« avec un amoureux ! c'est comme si vous parliez
« tout seul. »

Pendant que Sanscravate parlait, Paul venait de reporter ses regards sur les fenêtres de la couturière, et il semblait, en effet, ne plus entendre son camarade. Mais alors le commissionnaire qui jusque-là n'avait rien dit, pousse une exclamation de joie et saute sur le banc de pierre, en disant :

« — Je le tiens... je le sais... oh ! je le tiens
« joliment !

« — Qu'est-ce que tu tiens donc, Jean Ficelle ? »

Celui auquel Sanscravate vient d'adresser cette question, relève la tête et jette sur ses camarades un regard moqueur, en répondant :

« — Ah ! quelque chose qui pourra me servir...
« pour mettre les jobards dedans...

« — Encore un nouveau jeu, je gage, car tu es
« bigrement joueur !

« — Eh bien, pourquoi pas? On a défendu à
« Paris les jeux de hasard ; mais les malins, les
« floueurs du grand monde, trouvent moyen de
« jouer tout de même. Ils ont des réunions se-
« crètes... des sociétés où, sous le prétexte d'aller
« pincer son rigodon, on peut se ruiner bien
« gentiment...

« — Comment sais-tu cela, toi?

« — Oh! je sais tout!... Eh bien, dans la petite
« classe, parmi le petit monde, pourquoi donc
« qu'on ne jouerait pas aussi? Seulement, on agit
« plus franchement. Les gens qui tiennent des jeux
« de hasard les établissent en plein vent, sauf à
« déguerpir à l'arrivée d'un sergent de ville ou d'un
« agent de police... Vous ne connaissez pas tout
« ça, vous autres, vous êtes des serins. Écoutez-
« moi donc un peu pour votre instruction.

« — Jolie instruction que tu veux nous donner,
« je crois!

« — Mais ça sert toujours, quand ce ne serait
« que pour ne pas être dupe des filous. Voyons,
« Sanscravate, viens t'asseoir à côté de moi. »

Sanscravate se décide à aller se placer sur le banc de pierre à côté de Jean Ficelle, et celui-ci reprend, avec ce ton d'importance de quelqu'un qui se croit beaucoup plus d'esprit que ceux auxquels il parle :

« — C'est aux barrières, sous les arches des
« ponts, sur les boulevards extérieurs, et près de la
« halle aux vins, que vont ordinairement se placer
« des particuliers en blouse et en simple casquette,
« qu'on appelle des croupiers... ça veut dire : des
« gens qui tiennent un jeu. Si, en été, vous alliez
« à six heures du matin près du pont d'Austerlitz,
« sous les arches du pont du canal, vous verriez
« alors les jeux en pleine activité. Vous apercevez
« des groupes d'hommes... d'abord les croupiers et
« leurs compères, car partout où il y a des jeux de
« hasard il y a des compères ; ensuite des paysans,
« des gens de la campagne... des ouvriers qui tien-
« nent leur pain sous le bras... ceux-là sont les
« pigeons... qui se laissent plumer par l'appât du
« gain.

« — En sait-il long ce Jean Ficelle !... Il paraît
« que tu as bien étudié tout ça...

« — Dans mon intérêt, pour ne pas être le
« pigeon ! On joue là le *biribi*, la *table-basse*, le
« jeux des *jarretières*, des *trois noix*, et quelque-
« fois le *loto ;* mais ce sont les trois premiers qu'on
« joue le plus. Le jeu des *jarretières*, voyez-vous,
« ça consiste à piquer une épingle dans le centre
« de la lisière d'un morceau de drap. Celui qui tient
« le jeu se sert toujours du bas de sa redingote...

« Si j'en avais une, je vous le montrerais tout de « suite... On prend un coin par en bas, on le plie « devant vous très-serré, et on vous le présente de « façon que piquer une épingle dans la lisière vous « semble la chose du monde la plus facile.

« — Eh ben ?...

« — Eh ben, pas du tout, parce que les crou- « piers, en roulant le bas de leur redingote, ont le « talent d'en faire disparaître le coin, de manière « qu'en croyant piquer une lisière, vous piquez tou- « jours en plein drap !...

« — Comme je *leur z'y* piquerais le museau, « moi !... Et la *table-basse ?*

« — Ah ! là, vous voyez sur une petite table une « grande quantité de petites cases numérotées. On « vous présente un cornet avec des billes, vous « jetez au hasard sur la table, les billes tombent « dans les cases, alors on additionne et on vous « donne le lot dont le numéro correspond au « nombre que vous avez amené... et c'est jamais « les gros qui sortent !... C'est pas la montre d'ar- « gent, le couvert, la timbale qu'on vous montre « pour vous amorcer... C'est un briquet phospho- « rique ou un brûle-tout que vous gagnez pour « vos vingt sous !...

« — C'est du coquet ! jolie société !... Mais

« qu'est-ce que tu faisais donc tout à l'heure en
« criant : Je le tiens !... Je le sais ?

« — Ah ! c'est le jeu le plus en vogue... c'est le
« *biribi*.

« — Biribi ?

« — Je vas te le faire, ça se joue rien qu'avec trois
« cartes... comme ça... l'une d'elles sera biribi...
« Tiens !... c'est l'as de cœur. Il s'agit seulement,
« pour gagner, de deviner où est le biribi. Mais la
« malice du croupier consiste à vous faire voir à
« chaque instant le dessous des cartes, et biribi est
« toujours dessous ; ensuite il place et déplace ses
« cartes de manière à ce que vous croyiez l'avoir
« suivi des yeux... Tiens, comme ça... suis bien
« l'as de cœur... suis-le toujours... sais-tu laquelle
« des trois est biribi, à présent ? »

Sanscravate, qui n'a pas perdu les cartes de vue, pose la main sur l'une d'elles en disant :

« — L'as de cœur est là.

« — Combien paries-tu ?

« — Un canon.

« — C'est dit. »

Jean Ficelle retourne la carte et montre, aux regards étonnés de son camarade, que celle qu'il a désignée n'est pas biribi.

Sanscravate est stupéfait. Jean Ficelle recom-

mence deux fois le coup ; Sanscravate perd encore deux canons. Il s'écrie :

« — Tu es donc sorcier?

« — Eh non ! Mais tu ne vois pas, quand je fais « passer les cartes d'une place à une autre, que je « jette toujours celle de dessus en ayant l'air de « lancer celle de dessous... Voilà comme on refait « le paysan, qui croit n'avoir pas perdu de vue « biribi. Mais si par hasard le pigeon a deviné juste, « au moment où il va mettre son argent sur la carte « qui est vraiment biribi, un compère est là qui lui « dit tout bas : Pas celle-là, mon homme, l'autre à « gauche : j'en suis sûr, et la preuve, c'est que je « pose cent sous dessus. Le paysan se laisse per- « suader par l'assurance du compère, il pose où « celui-ci a mis cinq francs, et il est *fumé*. Voyons... « et toi, l'homme aux soupirs, viens donc un peu « jouer au biribi avec nous... »

Paul jette un regard sur les cartes et fait un signe de tête négatif, en murmurant :

« — Je n'aime pas le jeu, moi.

« — Il faut bien passer le temps, surtout quand « on n'a rien à faire!.. Viens jouer un canon... ça « ne te ruinera pas...

« — Je ne veux pas jouer.

« — Hum!... Quel cancre que ce gamin-là ! » dit

Jean Ficelle en se retournant du côté de Sanscravate.
« Il ne dépenserait jamais un sou avec les amis !...
« J'appelle pas ça un homme, moi !..

« — Paul est plus raisonnable, plus sage que
« nous ; il amasse, il fait bien.

« — Il amasse... hum !... Je ne sais pas trop ce
« qu'il fait de son argent... ça ne lui profite guère...
« Il est pâle comme un œuf, et sa veste a bien des
« pièces au coude... Ah ! dame !... il fait peut-être
« des frais pour séduire sa belle... Les femmes, ça
« ne se prend pas rien qu'avec des soupirs !... Ça
« aime qu'on finance... les couturières surtout ! On
« dit qu'il leur faut des dîners... des spectacles...
« des bijoux... La petite Élina doit en manger de
« tout ça... Elle a l'air d'une petite coquette finie,
« et... »

Paul, en entendant prononcer le nom d'Élina, court sur Jean Ficelle et lui saisit le bras gauche qu'il secoue rudement, en s'écriant :

« — Qu'est-ce que tu dis, toi ?... Tu oses parler
« de Mlle Élina... Tu te permets, je crois, de tenir
« des propos sur le compte de cette jeune fille !...
« Prends garde !... Jean... je ne suis pas méchant !
« mais si tu avais le malheur d'insulter cette demoi-
« selle... tiens !... je te foulerais aux pieds... comme
« ces cartes !...

« — Allons, lâche-moi donc... veux-tu me « lâcher!... Est-il bête... de marcher sur mes « cartes!...

« — Le grand malheur!... N'est-ce pas là une « belle occupation pour un commissionnaire, que « d'apprendre des tours de filous, de voleurs... « que de s'étudier à faire des dupes!.. Au lieu de « manier les cartes avec tant d'adresse, tu ferais « bien mieux de raccommoder tes crochets et ta « scie!... Mais tu préfères jouer aux cartes!...

« — Ah çà! est-ce qu'il n'aura pas bientôt fini « celui-là?... fait-il son embarras! et pourquoi? je « vous le demande. Un méchant enfant trouvé... « ça n'a ni père ni mère, et ça veut faire de la « morale aux autres. Cherche donc tes parents, « ça vaudra mieux!... »

En s'entendant appeler *enfant trouvé*, Paul a baissé les yeux vers la terre, et l'expression d'une profonde tristesse se peint sur sa figure; il a lâché le bras de Jean, et, faisant quelques pas en arrière, va s'appuyer contre la muraille où il reste sans dire un seul mot.

Mais Sanscravate, qui sait que le plus grand chagrin que l'on puisse faire à Paul est de lui rappeler qu'il a été abandonné par ses parents, et qui voit la douleur qu'expriment tous ses traits, se lève brus-

quement et met son poing fermé sous le nez de Jean Ficelle, en lui disant :

« — Tu n'es qu'un mauvais canard!... et si tu « n'avais pas le nez tellement retroussé qu'on te « voit la cervelle, je te l'aurais encore un peu re- « levé... Tu sais que le camarade est vexé de ne « pas se connaître de famille... ce n'est pas un « crime pourtant, et il vaut mieux n'en pas avoir « que d'être né d'une vilaine souche ! mais enfin « ça l'affecte quand on lui dit ça... et tu fais ex- « près de le lui rappeler ! C'est un vilain trait... « j'ai envie de te rosser... Allons, viens un peu « t'allonger avec moi... Je te vas faire prendre un « bain de poussière pour te rafraîchir. »

Sanscravate a déjà saisi Jean par le milieu du corps, mais Paul court alors se placer entre eux, et il oblige Sanscravate à lâcher prise, en lui disant :

« — Je ne veux pas que tu te battes pour moi... « Quand je voudrai corriger Jean, je saurai le faire « moi-même... On est toujours assez fort quand « on est courageux... mais en m'appelant enfant « trouvé, il n'a dit que la vérité... et je n'ai pas « le droit de le battre pour cela... seulement qu'il « prenne garde d'insulter Mlle Élina, de tenir, « comme tout à l'heure, des propos sur les coutu-

« rières... car alors... il verrait ce que pèse mon
« bras ! »

Jean Ficelle hausse les épaules en toisant Paul, et murmure :

« — Oui, il est fort comme une puce, il ne peut
« pas monter une commode ! » Mais un regard de Sanscravate fait sur-le-champ changer la physionomie de M. Jean Ficelle qui reprend d'un air de bonhomie :

« — Mais aussi pourquoi qu'il me jette mes cartes
« à terre?... si ça m'amuse, moi, de jouer au
« biribi... est-ce qu'on n'est pas libre?... Vive la
« charte !... Avec tout ça, Sanscravate, tu me dois
« trois canons... les payes-tu ?

« — Ah! avec quoi? Je ne demanderais pas
« mieux que de me rincer le cornet... car j'ai une
« soif qui me dessèche... mais je n'ai pas un mo-
« naco ! »

Jean Ficelle se rapproche de Sanscravate, et lui dit à l'oreille en lui désignant Paul du coin de l'œil.

« — Emprunte-lui queuques noyaux... tu es son
« ami... entre amis on se prête... moi, si j'en avais,
« ce serait à ton service, mais je suis aussi dégommé
« que toi !

« — Paul n'en a pas plus que nous ! » répond Sanscravate à voix basse : « je l'ai vu ce matin dé-

« jeuner avec un vieux croûton bien sec et un verre
« de coco... Quand un homme fait un pareil repas,
« c'est qu'il n'est pas calé !

« — Mais alors, qu'est-ce qu'il en fait donc de
« son argent? car enfin il en gagne plus que nous...
« il a un bonheur indécent... Comme les femmes
« du quartier le trouvent joli garçon, c'est toujours
« lui de préférence qu'elles prennent pour faire
« leurs commissions... les bonnes aubaines sont pour
« lui et nous passent devant le nez... Il doit donc
« en avoir de l'argent... car il n'en dépense jamais...
« il refuse de jouer, de boire, d'aller au cabaret...
« Tiens, je te le répète, c'est un cancre qui amasse,
« comme un avare qu'il est !

« — Vas-tu recommencer?... Jean Ficelle, tu
« as envie de te faire cogner... Paul est mon ami...
« je l'aime... qu'il fasse ce qu'il voudra de son
« argent, ça ne nous regarde pas... Ce dont je suis
« sûr, moi, c'est que c'est un brave garçon... car
« je lui ai vu une fois courir rendre à un monsieur
« une pièce de vingt francs qu'on lui avait donnée
« le soir pour vingt sous... Je ne suis pas certain
« que t'en aurais fait autant, toi, Biribi.

« — Hum !... laisse donc !... tu es coiffé de ce
« blanc-bec... et pourtant... si j'étais méchant, je
« te dirais des choses qui te feraient ouvrir les

« yeux sur son compte : mais tu ne veux pas voir
« clair...

« — De quoi?... encore des bêtises, je gage ! »

Jean Ficelle avait l'air d'hésiter et de se consulter pour savoir s'il en dirait plus ; mais en ce moment trois jeunes gens qui arrivent par le boulevard se dirigent vers les commissionnaires, et Sanscravate s'écrie :

« — Ah ! voilà des pratiques !... je souperai ce
« soir! »

IV

DIFFÉRENTES COMMISSIONS.

Albert, Célestin et Tobie marchent droit aux commissionnaires. Sanscravate court au-devant d'Albert qui se sert habituellement de lui et le paye toujours généreusement; aussi l'enfant de l'Auvergne ressent-il une vive sympathie pour le jeune homme dont le ton leste, dégagé, et l'air séducteur lui plaisent beaucoup, et il s'écrie :

« — Voilà un jeune homme qui s'en donne!...
« qui s'amuse!... qui jouit de la vie! Ah! crédié!
« si j'avais son physique et sa fortune, voilà comme
« je voudrais couler ma petite existence!... Trois

« ou quatre maîtresses à la fois ! c'est gentil, c'est « amusant !... on n'a pas le temps de s'ennuyer. »

Aussi est-ce avec le sourire sur les lèvres, et l'air aussi empressé que dévoué, que Sanscravate écoute Albert qui l'entraîne à l'écart, et lui dit :

« — Tiens, prends cette lettre, tu vas la porter « chez Mme Baldimer, rue Neuve-Vivienne... l'a-« dresse est dessus... Je ne pense pas que cette « dame soit chez elle... Cependant, si par hasard « elle y était, tu demanderais une réponse... dans « le cas contraire tu retournerais dans la soirée, « vers huit heures, pour chercher la réponse que je « demande, et tu la rapporterais au restaurant de « la Maison Dorée, où je serai.

« — Il suffit, monsieur... Ah !... peut-on monter « chez cette dame ?

« — Oui, oui... Aucune précaution à prendre : « il n'y a ni père, ni mari, ni tante ! Ah ! Sanscra-« vate, tu passeras aussi chez moi, rue Caumartin. « Tu demanderas au concierge s'il y a des lettres « pour moi... s'il y en a, il te connaît, il te les « donnera ; et tu me les apporterais en même temps « où je t'ai dit.

« — Soyez tranquille, monsieur, c'est compris. »

Albert a mis une pièce de cent sous dans la main de Sanscravate, et il le quitte.

Pendant ce temps, Célestin de Valnoir a pris à part Jean Ficelle, qui est son commissionnaire favori; il lui remet une lettre en lui disant bien bas, et en regardant si personne ne peut l'entendre :

« — Tu vas porter ce billet chez Mme Baldimer... « cette dame chez laquelle je t'ai déjà envoyé plu- « sieurs fois...

« — Oui, monsieur, oh! je sais. Je monterai et « je demanderai comme à l'ordinaire mamzelle « Rosa, la femme de chambre, en disant que je « viens de votre part.

« — C'est cela même. Et si Mme Baldimer n'est « pas chez elle, Rosa te dira où tu pourras la trou- « ver ; tu y courras, et tu m'apporteras la réponse « de cette dame au restaurant de la Maison Dorée, « où je dîne. Je préviendrai le garçon, il m'avertira « quand tu seras là.

« — Il suffit, monsieur.

« — Ah! il serait possible que le monsieur qui « vient de donner une commission à ton camarade « Sanscravate l'envoyât aussi chez Mme Baldimer... « Comme il ne faut pas qu'il sache que je t'y en- « voie, moi, sois prudent... fais attention... laisse « aller Sanscravate devant, et attends qu'il soit « sorti pour entrer.

« — Soyez tranquille ; on ne m'a pas surnommé

« Ficelle pour rien !... Il ne saura pas où je vais.

« — C'est bien. »

Célestin s'éloigne du commissionnaire et va rejoindre Albert qui est sur le boulevard.

De son côté, Tobie Pigeonnier a emmené Paul dans l'encoignure d'une porte cochère, et là, après s'être assuré qu'il est assez loin de ses deux amis pour qu'ils ne puissent pas l'entendre, il dit au jeune commissionnaire :

« — Mon garçon, êtes-vous adroit, fidèle et « intelligent? »

Paul regarde d'un air surpris le petit monsieur qui lui adresse ces questions d'un air mystérieux, comme s'il allait lui confier une conspiration. Il lui répond :

« — Pour fidèle, monsieur, c'est mon devoir de « l'être; je serais doublement coupable, dans la « profession que j'exerce, si j'abusais de la con- « fiance des personnes qui veulent bien m'em- « ployer. D'ailleurs, monsieur, je suis connu dans « ce quartier, vous pouvez vous informer de moi. « Quant à l'adresse et l'intelligence, je me suis « ordinairement assez bien tiré des commissions « dont on m'a chargé...

« — C'est bien... c'est très-bien... Je vois que « vous n'êtes pas trop bête... vous êtes mon

« homme, car je déteste les gens bêtes. Écoutez-
« moi avec la plus sévère attention... attendez,
« allons un peu plus loin... c'est que j'ai des motifs
« pour ne pas vouloir que ces messieurs entendent
« ce que je vais vous dire... Là... restons dans
« ce coin. Vous allez vous rendre... Ah! comment
« vous appelez-vous ?

« — Paul, monsieur.

« — Paul... très-bien. Paul, vous allez vous
« rendre au Temple... au marché du Temple...
« vous savez, où l'on fait le commerce de vête-
« ments et linge pour les deux sexes... et de
« chaussures même?

« — Je sais, monsieur.

« — Vous irez dans le marché même... pas la
« rotonde... l'endroit où sont les places... on ap-
« pelle cela des *ayons;* vous vous dirigerez vers le
« côté des marchandes de modes.

« — Monsieur veut dire des marchandes de vieux
« chapeaux?

« — Vieux... elles en vendent aussi des neufs.
« et des guirlandes de fleurs très-fraîches, et des bon
« nets de dames... enfin tous ces jolis brimborions
« dont les femmes raffolent toujours. Vous demande-
« rez Mme Abraham... elle est parfaitement connue...
« c'est une des grosses marchandes de l'endroit.

« — Mme Abraham, très-bien, monsieur.

« — Vous lui remettrez cette lettre... que voici...
« Est-ce que vous savez lire ? »

Paul ne peut retenir un léger sourire en répondant :

« — Oh ! oui, monsieur, et très-couramment.

« — Tant mieux, j'en suis bien aise, parce
« qu'alors vous ne ferez pas de bévue. »

Et comme s'il n'était pas bien persuadé que le jeune commissionnaire lui eût dit la vérité, M. Tobie lui met sous les yeux la lettre qu'il allait lui donner, en disant :

« — Qu'est-ce qu'il y a là-dessus ?

« — A madame, madame *Agar Abraham*, mar-
« chande de modes en gros dans le marché du Tem-
« ple.

« — C'est cela, c'est bien cela... vous lisez
« parfaitement ; vous donnerez donc cette lettre à
« cette négociante, et elle vous remettra des fonds
« pour moi... j'ai des fonds placés chez elle. Vous
« les recevrez et me les... et me les... »

Ici Tobie, apercevant un monsieur et une dame qui vont passer près de lui, élève la voix et se met à crier en se balançant le corps en arrière :

« — Vous me les apporterez à la Maison Dorée
« où je dîne... Je dîne au restaurant de la Maison

« Dorée... C'est mon traiteur habituel. Vous de-
« manderez au garçon M. Tobie Pigeonnier... j'y
« suis très-connu, à la Maison Dorée.

« — C'est entendu, monsieur. »

Les passants étant éloignés, le gros jeune homme se remet à parler bas.

« — Un instant, Paul, ce n'est pas tout. Si par
« hasard... car il faut tout prévoir, si Mme Abraham
« ne vous remettait pas d'argent pour moi... les
« négociants sont parfois gênés... si donc Mme Abra-
« ham ne vous remettait rien, alors... mais alors
« seulement, vous vous rendriez à mon domicile,
« rue de la Ferme-des-Mathurins... l'adresse est
« sur cette autre lettre... et vous savez lire. Vous
« irez donc chez moi et vous donnerez ce billet à
« ma concierge, Mme Pluchonneau... le nom est
« sur l'adresse... vous lui direz que vous attendez
« une réponse. Par exemple, vous serez peut-être
« obligé d'attendre un peu longtemps; j'enjoins
« à ma concierge de faire une course pour moi.
« Mais vous attendrez dans sa loge, elle a une fort
« belle loge. Enfin ma concierge vous remettra en
« revenant de l'argent que vous m'apporterez éga-
« lement à la Maison Dorée.

« — Cela suffit, monsieur.

« — Vous m'avez bien compris, commission-

« naire? Si vous recevez de l'argent de Mme Abra-
« ham... qui vous remettra sans doute un mot avec
« pour constater la somme, alors il sera inutile
« d'aller à mon domicile, et vous me rapporterez
« le billet pour Mme Pluchonneau. Mais si on ne
« vous remet rien au Temple, vous irez alors rue
« de la Ferme-des-Mathurins.

« — Oui, monsieur, j'ai bien compris.

« — Allez, jeune Paul... Ah! vous me ferez
« demander par le garçon... Vous ne me rendrez
« pas réponse devant ces messieurs... Du secret!
« du mystère avant tout.

« — Il suffit, monsieur.

« — Allez, je vous donnerai un joli pourboire. »

Tobie Pigeonnier va rejoindre ses deux amis qui lui crient de loin :

« — Allons donc!... En a-t-il long à dire pour
« ses belles!...

« — Me voici, messieurs... Ah! écoutez donc,
« il faut des procédés... soyons volages, mais
« soyons galants, je ne connais que ça. »

Pendant que les trois jeunes gens s'éloignent par le boulevard, les commissionnaires se sont rapprochés. Sanscravate fait briller la pièce de cinq francs qu'il a reçue, en s'écriant :

« — Payé d'avance!... une roue de derrière!...

« plus que ça de monnaie !... En voilà un jeune « homme généreux !... je me battrais pour lui !...

« — Mais il t'a peut-être donné des courses un « peu longues? » dit Jean Ficelle d'un air indifférent.

« — Eh non ! des rien du tout... D'abord, rue « Neuve-Vivienne... c'est à deux pas... et puis un « coup de pied chez lui, rue Caumartin, d'où je « reviens à la Maison Dorée... tout ça est dans le « quartier. »

Jean Ficelle a fait un léger clignement de l'œil en apprenant que Sanscravate va rue Neuve-Vivienne, et il s'empresse de dire :

« — Moi, je vais beaucoup plus loin... faubourg « Saint-Honoré... et je ne suis pas payé d'avance.

« — Moi, » dit Paul en serrant ses crochets derrière une porte cochère, « je vais très-loin aussi, « et j'ai peur d'en avoir pour longtemps.

« — Et où donc vas-tu ? » reprend Jean Ficelle.

« — Ce monsieur qui m'emploie m'a recom- « mandé la discrétion : d'après cela, il me semble « que je ne dois pas dire où il m'envoie. »

Jean hausse les épaules en murmurant :

« — Hum !... capon, va ! »

Sanscravate, qui vient de mettre sur sa tête sa casquette de loutre, s'écrie :

« — Voyons, les amis... c'est pas tout ça...
« voilà une journée qui finit bien... je ne sais pas
« si vous serez aussi gaiement payés que moi ; mais
« en tout cas, je régale... soupons ensemble ce
« soir chez mon petit marchand de vin habituel,
« rue Saint-Lazare... ça va-t-il ?

« — Ça me va tout à fait, » répond Jean Ficelle;
« alors, nous nous y retrouverons ce soir, c'est
« convenu.

« — Moi, je ne puis pas, » dit Paul, « j'ai
« affaire... ce soir... Il faut que j'aille voir une
« personne... très-loin d'ici... et...

« — Allons donc, Paul! je n'entends pas ces
« raisons-là ! tu feras tes affaires demain... Je veux
« que tu viennes souper avec nous... Voilà déjà
« plusieurs fois que je t'invite, et tu refuses tou-
« jours... Crédié!... si tu ne viens pas ce soir, je
« croirai que tu es fier et que tu as peur de t'abais-
« ser en t'asseyant à la même table que moi.

« — Fier!.. et de quoi?... » murmure Jean, mais
assez bas pour que Paul ne l'entende pas. Celui-ci
hésite en répondant :

« — Ah ! Sanscravate, tu ne peux pas penser
« que je sois fier !... ne suis-je pas un commission-
« naire comme toi ?

« — Eh bien ! alors, tu viendras, c'est convenu...

« Je cours faire mes commissions... Ah ! les amis,
« si l'un de vous rencontre Bastringuette avant
« moi, il lui dira où nous soupons... Si nous nous
« régalions sans elle, je ne serais pas vivant de-
« main... »

En disant ces mots, Sanscravate prend sa course par les boulevards. Jean Ficelle le laisse aller devant, puis il prend le même chemin, en disant :

« — Avoir peur qu'une femme ne vous gronde...
« ne pas oser se régaler sans elle... en voilà de
« l'agrément!... merci !.. et ça se croit un homme...
« j'appelle ça une poule mouillée, moi !... Les
« vrais hommes, c'est pas ceux qui tapent le plus
« dur... mais c'est les malins qui mettent les autres
« dedans... »

Jean Ficelle est parti. Paul va en faire autant après avoir jeté encore un regard sur la maison où demeure la couturière, lorsqu'une jeune fille aux cheveux blond cendré, aux yeux bleus, à la bouche riante et fraîche, sort de la porte cochère de cette maison, et, traversant lestement le ruisseau, s'avance vers le côté où est Paul. Cette jeune fille porte une robe de toile bien ordinaire, un tablier noir fixé autour de son corps par une ganse de soie ; enfin elle est coiffée d'un bonnet bien modeste, et auquel il n'y a ni fleurs, ni rubans ; mais la simplicité de sa mise

n'empêche pas qu'on ne la remarque, qu'on ne se retourne même souvent pour la voir encore ; parce que sa figure est charmante, sa taille parfaitement prise, sa tournure gracieuse, sa démarche légère, et qu'il y a enfin dans sa personne ce *je ne sais quoi,* qu'on ne peut pas bien décrire, mais qui se voit bien vite et plaît tout d'abord !... heureux don de la nature, qui donne tous les autres à celles qui le possèdent. Je dis *celles,* parce qu'en général, le *je ne sais quoi* en question s'applique plutôt aux femmes qu'aux hommes. C'est lui qui nous soumet à l'empire de deux yeux qui, pour nous séduire, n'ont pas toujours besoin d'être bien grands et bien beaux... il leur suffit d'avoir le *je ne sais quoi.* O vous toutes qui le possédez ! n'enviez pas les beautés régulières, les profils grecs ou romains, les traits corrects et bien proportionnés de vos rivales ! Si vous n'êtes pas de ces femmes que l'on admire, vous êtes de celles que l'on désire, et cela vaut beaucoup mieux.

En apercevant la jeune fille, Paul est resté fixé à sa place, il ne peut plus s'éloigner, et il ôte vivement sa casquette de dessus sa tête tout en baissant les yeux d'un air craintif, comme n'osant pas se permettre de saluer la petite couturière, mais voulant cependant lui donner une preuve de son respect.

Mais Élina s'est arrêtée devant le jeune commissionnaire, elle lui fait un gracieux sourire et lui dit :

« — Bonsoir, M. Paul, ah ! je suis bien aise de vous trouver...

« — Mademoiselle, auriez-vous besoin de moi « pour quelque chose?... Oh ! parlez, je suis à votre « service... le jour, la nuit... quand vous le vou- « drez... je suis si heureux quand vous voulez bien « m'employer !... »

En disant cela, Paul lève les yeux, et son regard se porte sur la jeune fille, à qui cela ne semble pas déplaire ; mais presque aussitôt, comme s'il se fût repenti de sa témérité, il baisse la tête en soupirant.

« — Vous êtes si complaisant pour moi, M. Paul, « que j'ai pensé à vous pour... tenez, voilà ce que « c'est : je demeure chez ma tante Mme Vardaine, « c'est elle qui a eu soin de moi depuis que mes « parents sont morts... elle dit que je lui dois beau- « coup, quoique mon père m'ait laissé une petite « somme... quinze mille francs, je crois... ce n'est « pas une fortune, mais enfin, c'est toujours de « quoi exister et se trouver même heureuse en « ayant avec cela un état, n'est-ce pas ?

« — Oui, mademoiselle, avec de l'ordre et du « travail, c'est de quoi devenir riche...

« — Vraiment, vous croyez?... C'est bien gentil « d'être riche!... Eh bien, voyez, ma tante ne « cesse pas de me dire qu'elle fait tout pour moi... « que je lui coûte beaucoup... que je dépense bien « plus que mon argent ne lui rapporte... car c'est elle « qui est ma tutrice... et pourtant M. Paul, si vous « saviez ce qu'elle me donne pour mon déjeuner et « mon dîner... ah! vous verriez que ce n'est pas « trop!... heureusement, je ne suis pas gour- « mande, quoiqu'elle le dise... dix sous pour dé- « jeuner et dîner... est-ce qu'on peut être gour- « mande avec cela?

« — Oh! non, mademoiselle!... Mais c'est bien « mal à votre tante de vous donner si peu pour « votre nourriture. Certainement votre argent doit « lui rapporter à peu près sept cents francs de « rente... c'est donc environ trente-neuf sous par « jour que vous avez à dépenser... Si elle ne vous « en donne que dix pour vous nourrir, elle en garde « donc vingt-neuf pour vous loger et vous entre- « tenir.

« — Oh! M. Paul, je crois que vous vous trom- « pez; ma tante m'a dit que mon argent lui rappor- « tait à peine vingt sous par jour... Il y a loin de « là à trente-neuf! et qu'elle y mettait du sien pour « m'entretenir.

« — Je ne me trompe pas, mademoiselle... Je
« sais bien calculer, car je n'ai pas toujours été
« commissionnaire... Pendant huit ans j'ai travaillé
« dans les bureaux d'un négociant, et je faisais des
« chiffres et des comptes toute la journée.

« — Vraiment, M. Paul?... Ah!... je trouvais
« aussi... Vous n'avez pas l'air d'un commission-
« naire... comme les autres... Vous parlez bien,
« vous... et vous ne jurez pas... Vous avez donc
« été obligé de prendre cet état?...

« — Oui, mademoiselle, mon bienfaiteur est
« mort!... Je ne possédais rien... Ne trouvant pas
« de place, j'ai pensé qu'il valait mieux me faire
« commissionnaire que de traîner mes jours dans la
« paresse... ou de vivre comme tant de gens aux
« dépens des autres.

« — Vous avez bien raison... Après tout... pour
« être commissionnaire, on n'est pas méprisable...
« on n'est pas un domestique, comme le disent ces
« demoiselles de l'atelier là-haut... Oh! mais c'est
« pour me faire enrager qu'elles disent cela!...
« parce que moi je prends toujours votre défense.

« — Ma défense?... Vous parlez donc quelque-
« fois de moi dans votre atelier?... »

Mademoiselle Élina rougit, en répondant :

« — Ah!.. c'est-à-dire... nous parlons des com-

« missionnaires... et comme on s'est servi de vous
« plusieurs fois... Mais je bavarde là, et je suis des-
« cendue pour acheter quelque chose chez la mer-
« cière... et je ne vous ai pas encore dit ce que
« j'avais à vous demander... Ma tante prétend aussi
« que je suis bavarde... Quant à cela, elle a peut-
« être un peu raison ; c'est si amusant de causer...
« pas avec tout le monde pourtant... mais avec des
« personnes... qui... nous écoutent bien... C'est-
« à-dire... mon Dieu ! il me semble que je
« m'embrouille et que je ne sais plus ce que je
« dis... »

Paul se hasarde à regarder de nouveau la jolie couturière. Celle-ci fait alors une petite mine si drôle, en chiffonnant dans ses mains un coin de son tablier, qu'un sourire échappe au jeune homme et va se prolonger sur les lèvres d'Élina ; car entre deux êtres qui se comprennent, qui se conviennent, un sourire est comme une traînée de poudre : dès que le feu prend d'un côté, il ne tarde pas à se communiquer de l'autre.

« — M. Paul, je voulais vous demander si
« vous pourriez venir m'aider demain matin à démé-
« nager.

« — Oui, mademoiselle, avec grand plaisir !

« — C'est qu'il faudrait venir de très-bonne

« heure pour que tout cela fût fini avant l'heure
« où je viens à l'atelier.

« — J'irai aussitôt que vous voudrez, mademoi-
« selle. Vous déménagez donc?

« — Oh! c'est toujours dans la même maison.
« Vous savez que nous logeons rue Taitbout... car
« vous avez eu quelquefois la complaisance de me
« porter des paquets jusqu'à ma porte, en disant
« que c'était trop lourd pour une jeune fille.

« — C'était un grand plaisir pour moi, made-
« moiselle. Je suis si heureux quand vous voulez
« bien me permettre... quand je puis... quand j'ai
« l'honneur... »

Paul s'arrête; il s'aperçoit qu'il s'embrouille aussi; mais Élina n'en paraît pas étonnée; au contraire, n'était-il pas tout naturel que celui avec qui elle causait éprouvât aussi ce qu'elle venait de ressentir un moment auparavant? Les mêmes effets ne doivent-ils pas se reproduire par les mêmes causes?

« — Voyez-vous, M. Paul, ma tante a trouvé sur
« le même carré, au quatrième étage, un autre
« logement qui est moins cher et où elle assure que
« nous serons aussi bien. Pour elle, certainement
« qu'elle sera aussi bien; elle a une chambre
« tout aussi grande, avec une belle cheminée. Mais
« moi ce n'est pas la même chose! où nous sommes

« j'ai une petite pièce pour moi qui ouvrait sur la « petite salle d'entrée. Dame ! ce n'était pas grand. « Juste de quoi mettre ma couchette, la commode « qui me vient de ma mère, deux chaises et une « petite table couverte en maroquin rouge... et qui « servait de bureau à mon père... C'est tout ce qui « me reste de mes parents, et j'y tiens. Eh bien ! « où nous allons entrer demain, il n'y a pour moi « qu'une soupente prise sur une pièce sombre qui « sert d'entrée... et certainement je ne pourrai « jamais y faire tenir ma commode et ma table ! « mais ma tante assure que je serai mieux, que « j'aurai plus chaud, et que c'est très-sain de cou-« cher dans une soupente.

« — Votre tante est très-blâmable, mademoi-« selle ; vous faire coucher dans une soupente ! « vous !... mais c'est très-malsain au contraire... « Vous auriez le droit d'exiger une chambre pour « vous... Elle est donc bien avare !... Mais, si vous « voulez, je lui parlerai, moi, à votre tante ; je « lui ferai comprendre qu'elle ne doit pas vous « traiter aussi mal... que vous ne lui êtes pas à « charge, et que loin de là vous...

« — Oh ! non, non, M. Paul, si ma tante savait « que j'ai osé me plaindre d'elle... elle se fâche-« rait... elle me gronderait... Oh ! il ne faut rien

« lui dire... Mon Dieu, après tout, qu'importe si je
« n'ai pas de chambre ? je suis si peu chez nous ; je
« pars à huit heures du matin pour me rendre chez
« ma maîtresse d'apprentissage ; le soir, je ne
« quitte l'atelier qu'à neuf heures, quelquefois plus
« tard lorsqu'il y a de l'ouvrage pressé. Ainsi vous
« voyez bien que je ne suis guère dans ma chambre
« que pour dormir ; et à mon âge on dort bien par-
« tout. Et puis, ma tante n'est pas méchante,
« seulement elle pense d'abord à elle... Oh ! il ne
« faut pas qu'il lui manque rien, ni pour son dé-
« jeuner, ni pour son dîner ! mais elle dit qu'une
« jeune fille doit être économe et sobre ; elle a
« raison, et je vous assure qu'avec mes dix sous
« j'ai bien assez pour me nourrir... Il y a même
« des jours où j'économise... Je garde pour le len-
« demain, et alors je puis me régaler... Ah ! mon
« Dieu ! comme je bavarde... ma maîtresse va me
« dire que j'ai été bien longtemps... M. Paul, il
« s'agirait donc de m'aider à déménager ; comme
« nous allons sur le même carré, ma tante m'a dit :
« —Tu prieras le portier de t'aider, vous transpor-
« terez bien tout cela à vous deux. — Mais le por-
« tier est bien vieux, j'ai peur qu'il ne soit pas assez
« fort pour porter des meubles avec moi... et si
« vous pouvez venir...

« — Certainement, mademoiselle, je transporterai tout, soyez tranquille, vous n'aurez pas
« besoin de vous fatiguer!

« — Oh! j'espère bien que je vous aiderai... En
« ce cas, à demain matin, M. Paul, de bonne heure,
« n'est-ce pas?

« — Avant le jour, si vous voulez, mademoi-
« selle.

« — Oh! non... Il fait jour avant cinq heures à
« présent; mais si vous pouvez venir à cinq heures
« et demie... six heures moins un quart, ce sera
« bien assez tôt.

« — Il suffit, mademoiselle, je serai exact.

« — Ah! vous frapperez tout doucement pour
« ne pas éveiller ma tante, car elle se lève tard
« elle! mais nous pourrons transporter tout, excepté
« son lit.

« — Oh! oui, mademoiselle, nous ne ferons pas
« de bruit.

« — Adieu, M. Paul... Ah! mon Dieu! voilà
« que je ne sais plus ce que je devais acheter chez
« la mercière... en causant avec vous je l'ai ou-
« blié...

« — Du fil... du ruban... des aiguilles, peut-
« être?

« —Non, non, Ah! quelle tête j'ai!... Ma foi, tant

« pis, je vais remonter et je dirai : — Madame, il « n'y en a pas !... — Et on me répondra : — Vous « avez été tout ce temps-là pour nous dire cela ?...

« — Mais, mademoiselle, voulez-vous que je « monte chez Mme Dumanchon ? je dirai que vous « avez oublié... la couleur... ou... la longueur de « ce que vous devez acheter.

« — Oh ! non... car on saurait alors que je vous « ai parlé... et ces demoiselles, qui se moquent déjà « de moi parce que...

« — Parce que vous avez la bontéde m'employer « de préférence à un autre ?

« — Oui... et puis que... j'ai dit que vous étiez « au-dessus de votre état... Je ne m'étais pas « trompée, puisque vous avez été longtemps chez « un négociant ; c'est égal... elles sont si méchan- « tes... Allons, tant pis, je vais remonter... J'a- « vouerai que j'ai oublié ce que je devais acheter... « On me grondera, mais c'est un petit malheur. »

La jeune fille avait repris assez tristement le chemin de la maison d'où elle était sortie, et elle allait y rentrer, quand tout à coup elle fait un bond de joie ; puis, revenant sur ses pas et se mettant à courir, elle passe tout à côté de Paul en lui disant :

« — Des baleines... des petites baleines bien « minces pour mettre dans le dos d'une robe... Ah!

« je m'en souviens à présent... Adieu, à demain ! »

Élina s'est éloignée en courant. Paul la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle ait tourné le boulevard ; il ne la voit plus, et il regarde encore comme si cela prolongeait son bonheur. Mais bientôt il se frappe le front en s'écriant :

« — Ah! mon Dieu! et les commissions de ce « monsieur? »

Il va prendre sa course pour réparer le temps perdu, lorsqu'il se sent retenu par sa veste. Il se retourne : c'est la marchande de violettes qui le retient.

« — Lâchez-moi, Bastringuette, lâchez-moi... je « suis bien pressé... j'ai des commissions à faire...

« — Vous êtes pressé... Tiens ! il n'y paraissait « pas tout à l'heure, car vous avez jacassé joliment « longtemps avec la petite couturière... Elle en « joue un peu de son bec la demoiselle !... Il paraît « que vous aviez ben des choses à vous communi- « quer !... enjôleur !

« — C'est justement parce que j'ai causé que je « suis en retard... Ah ! Bastringuette, Sanscravate « vous attend ce soir pour souper chez son mar- « chand de vin, rue Saint-Lazare... Il veut régaler « tout le monde...

« — En serez-vous de la ribote ?...

« — Mais... peut-être...

« — Je veux que vous en soyez ; sans ça, j'y vais « pas... Monstre!.. qui sait que je l'aime... que je « suis timbrée de son physique !... et qui ne m'ho- « nore pas seulement d'un regard... et cause des « heures d'une aune avec des chipies de couturières.

« — Bastringuette ! je n'ai pas l'habitude de faire « les yeux doux aux maîtresses de mes amis... et « Sanscravate est le mien.

« — Je m'en bats l'œil... je n'ai pas juré que je « n'aimerais toute ma vie que le même homme, « peut-être... Ce serait trop monotone ; c'est bon « pour les grandes dames de faire de tels serments « et de s'en moquer... Moi, j'aime mieux agir « franchement, et, devant Sanscravate, je ne me « gênerais pas pour dire que j'ai une passion pour « vous...

« — Vous êtes folle... Lâchez-moi... Je le veux... »

Paul est parvenu à dégager sa veste que tenait la grande bouquetière, et il s'éloigne en courant.

Bastringuette écrase un de ses bouquets dans ses mains, en murmurant :

« — Aimez donc ces animaux-là.... Eh ben! « c'est égal, plus on me rebute, et plus je suis « amoureuse... C'est mon tempérament... On ne se « refait pas. »

V

CONNAISSANCE PLUS INTIME.

Avant de rejoindre les trois jeunes gens qui viennent d'entrer dans le passage des Panoramas, quelques mots sur eux : il faut toujours tâcher de savoir avec qui l'on se trouve.

Albert Vermoncey, dont l'extérieur est si séduisant, n'a pas encore atteint sa vingt-deuxième année, et il mène la vie la plus dissipée, la plus folle que l'on puisse tenir à Paris. Gâté de trop bonne heure par ses succès près des femmes, il croit de son devoir de les tromper toutes, d'avoir plusieurs maîtresses en même temps, d'entretenir des danseuses,

d'afficher de simples bourgeoises, de se moquer des grandes dames, et de s'amuser avec des grisettes.

Pour mener une telle existence il faut avoir de la fortune, ou une belle place, ou beaucoup de crédit. Albert n'a pas de place, mais il a fait son droit, donc il se dit avocat. Il n'y a rien de plus avantageux à Paris que d'avoir fait son droit; avec cela on ne fait rien et on a une profession. C'est pourquoi, en général, les jeunes gens de bonne famille tiennent beaucoup à faire leur droit.

Mais pour faire figure dans cette position, il est assez nécessaire d'y joindre de la fortune, car on n'a pas l'habitude de rétribuer un avocat qui ne plaide pas, à moins qu'il ne se fasse homme d'affaires; dans ce cas il prend le titre pompeux de *jurisconsulte* et il a un *cabinet;* on fait encore son droit pour avoir un cabinet bien achalandé; car alors on est en état de faire toutes les affaires. Quand on connaît le *Code,* le *Digeste* et les *Authentiques,* on se charge de poursuivre une séparation de corps, une succession, une adoption, une accusation!... et tout cela n'empêche pas de faire encore des vaudevilles et des drames dans ses moments de loisirs... Je serais bien embarrassé pour trouver ce qu'on ne peut pas faire quand on a fait son droit.

Mais Albert n'a point de cabinet, il ne plaide pas,

il ne va jamais au palais et il ne songe qu'à s'amuser; donc il a de la fortune, ou ses parents en ont pour lui ; ce qui n'est pas tout à fait la même chose ; mais les jeunes gens confondent quelquefois.

Le père d'Albert est un homme de quarante et quelques années qui a été fort bien et qui a dû avoir aussi des succès près des dames. Cependant, avant l'âge où les hommes ont l'habitude de se ranger (quand ils se rangent toutefois), M. Vermoncey a paru renoncer au plaisir. Cette conduite a dû être la suite des malheurs qui sont venus le frapper au sein de ses plus chères affections.

Marié de fort bonne heure à une demoiselle qui avait de la richesse, M. Vermoncey, qui ne possédait alors pour tout bien que sa jolie figure, vit son sort changer et la fortune lui sourire. Il se lança dans les spéculations, fut heureux, et se trouva bientôt possesseur d'une vingtaine de mille francs de revenu.

Dans son ménage comme dans ses affaires, le sort semblait lui être favorable. Sa femme était douce et bonne ; il ne l'avait épousée que pour sa fortune, mais il s'aperçut bientôt qu'elle méritait d'être aimée pour elle-même, et bien différent de ces maris qui sont d'abord tout de feu et deviennent ensuite de glace, il avait passé de la froideur à l'amour.

Quatre enfants étaient nés de cette union et à fort peu de distance l'un de l'autre. Albert était l'aîné : il avait deux frères et une sœur. M. Vermoncey était heureux et fier de sa nombreuse famille, il se montrait aussi bon père que bon époux.

Mais cette situation était trop heureuse pour durer ; un bonheur parfait semble ne pas être dans l'ordre de la nature, car elle envoie bien vite quelque chose pour le troubler.

C'est peut-être pour dédommager les malheureux et leur faire voir que les souffrances atteignent les plus grands comme les plus petits, les plus riches comme les plus pauvres. C'est afin qu'ils n'envient pas trop le sort de ceux qui sont placés bien haut, et pour leur faire sentir que parfois, sous le toit le plus modeste, il y a de ces biens du cœur, de ces jouissances de l'âme que tout l'or du Pérou ne saurait procurer.

L'aîné de ses enfants n'avait que dix ans lorsque M. Vermoncey perdit sa femme ; à ce malheur succéda la mort du plus jeune de ses fils ; deux ans plus tard sa fille lui était également enlevée ; puis enfin le dernier frère d'Albert suivit aussi sa mère au tombeau. De cette nombreuse famille, il ne restait donc plus à M. Vermoncey qu'un fils pour lui tenir lieu de tout ce qu'il avait perdu.

Ces événements avaient dû faire naître le profond chagrin qui se peignait presque sans cesse sur le front de M. Vermoncey. La mort de sa femme lui avait causé une peine bien amère, mais à chaque enfant qu'il avait perdu cette douleur était devenue plus sombre, plus profonde. Souvent M. Vermoncey restait des heures entières accablé par ses pensées, puis lorsqu'il portait ses regards vers le ciel, il y avait dans ses yeux une expression de tristesse et de résignation dont il eût été difficile de n'être point touché.

Toute la tendresse de M. Vermoncey était concentrée sur Albert, ce fils qui seul lui restait. Il ne faut donc pas s'étonner si ce jeune homme avait trouvé dans son père une bonté bien grande sur laquelle il se fiait pour excuser ses folies.

Cependant M. Vermoncey ne portait point la faiblesse jusqu'à ne pas voir les défauts de son fils ; plusieurs fois il l'avait engagé à se conduire plus sagement ; quelquefois même ses conseils avaient voulu prendre un accent de sévérité ; mais la tendre affection qu'il ressentait pour son fils ne tardait pas à l'emporter ; d'ailleurs Albert promettait de faire moins de folies, et son père ne demandait pas mieux que de le croire.

Malheureusement pour Albert, il s'était lié avec un de ces hommes qui spéculent sur les sottises

des autres, et qui, n'ayant point assez de bien pour mener une joyeuse vie, ni assez de talent pour en acquérir, s'attachent à ceux qui ont de la fortune, trouvent moyen de se rendre indispensables, de partager toutes leurs folies, d'être de toutes leurs parties de plaisir, de façon que sans posséder un sou, ou avec un fort modique revenu, ils mènent l'existence la plus agréable. Paris fourmille de ces messieurs-là. Ce ne sont pas positivement des escrocs, car ils ne vous volent pas ; ce ne sont pas des intrigants, car ils ont un nom et une espèce de position dans la société; mais ce sont des hommes adroits qui ne risquent rien et profitent de tout.

M. Célestin Valnoir, qui se faisait appeler *de* Valnoir pour s'attirer plus de considération, était un de ces messieurs-là. Il s'était fait l'ami intime d'Albert, comme il y a des gens qui se font l'ami d'une maison, d'une terre, d'un château, enfin de toutes choses bonnes à exploiter. Il ne possédait pas un sou, et on lui donnait quinze mille francs de rente au moins; il était fils d'un boucher de la banlieue, et on le croyait noble; il ne savait ni la musique, ni le dessin, et tranchait en maître sur toutes ces matières; enfin il n'avait reçu que fort peu d'instruction, et on le croyait un savant. Mais en revanche il possédait ce qui dans le monde tient

souvent lieu de tout : une imperturbable assurance et l'adresse de tirer parti des plus petites circonstances pour les tourner à son avantage.

Quant à M. Tobie Pigeonnier, né d'une famille pauvre et très-nombreuse, il avait juré de faire fortune. Et pour cela, dès l'âge de huit ans, il se promenait dans les rues pour chercher des épingles qu'il ramassait, amassait et vendait lorsqu'il en avait une certaine quantité. Touché de ses dispositions pour le commerce, un de ses oncles l'avait pris avec lui et en avait fait son petit commis, lui donnant la nourriture pour tout appointement, ce qui n'empêcha pas le jeune homme d'amasser une petite somme ; cela paraîtra difficile en songeant qu'il ne gagnait rien ; mais Tobie vendait les vieux habits de son oncle : c'étaient les seuls émoluments de sa place. Afin de les rendre plus lucratifs, et pour que les vêtements de son protecteur lui fussent plus vite adjugés, il passait souvent une partie des nuits à frotter avec de la pierre ponce la redingote ou le pantalon de son oncle, l'étoffe devenait bientôt mince comme du papier, et ne tardait pas à craquer de toutes parts. Mais un matin que l'oncle s'était levé plus tôt que de coutume, il avait surpris son neveu en train de lui raffiner le dos de son habit et l'avait aussitôt mis à la porte.

Tobie avait alors risqué sa petite somme dans une spéculation. Un de ses amis voulait ouvrir un fonds de pâtisserie; la galette devenait à la mode à Paris; des fortunes brillantes devaient leur origine à l'amour du Parisien pour la pâte ferme. Pigeonnier avait avancé ses fonds, et en un an il les avait décuplés. Alors, se trouvant en état de faire figure, le jeune Tobie s'était fait courtier marron; mais malgré son intelligence dans les affaires, il gagnait beaucoup moins dans cette partie que lorsqu'il était l'associé d'un marchand de galette; de plus, la vanité s'était emparée de M. Pigeonnier; il s'était dit comme bien d'autres : « Pour devenir riche, il « faut d'abord le paraître : l'eau va à la rivière, « par conséquent pour gagner de l'argent il faut « que j'aie l'air d'en avoir beaucoup. » C'est pourquoi le jeune Tobie avait toujours une mise soignée et affectait les manières et les habitudes d'un riche petit-maître. A la vérité le devant seul de ses chemises était en fine toile de Hollande, le reste était d'une qualité très-grosse et très-commune ; la tête de sa canne n'était qu'en plaqué, son lorgnon en maillechor, son épingle en strass, mais tout cela faisait autant d'effet que du fin. De plus, Pigeonnier ne manquait pas de dire sans cesse : « J'ai dîné « chez Véry. Je déjeune chez Véfour. Je soupe à la

« Maison Dorée. J'ai été hier à l'Opéra. Je vais « demain aux Bouffes. J'irai ce soir aux Fran- « çais. »

Au lieu de cela, Tobie Pigeonnier se glissait ordinairement dans les restaurants les plus modestes ; à moins qu'il ne lui arrivât de dîner chez lui avec un petit pain et un échantillon de fromage d'Italie ; ce qui ne l'empêchait pas d'aller se promener ensuite dans le jardin du Palais-Royal, avec un cure-dent dans sa bouche, lâchant plusieurs boutons de son gilet et disant à toutes ses connaissances :

« — Ah ! ma foi, je crois que j'ai trop dîné... « J'étouffe ! On est bien chez *Douix*... Mais c'est « stupide de tant manger que ça !... Je suis un indi- « gne gourmand ! »

Enfin s'il allait au spectacle, c'était seulement pour se planter sous le péristyle, au moment de la sortie, afin d'écouter ce que l'on disait de la pièce ; et lorsque parfois il se permettait d'acheter une contre-marque, c'est qu'elle était tombée à un prix extrêmement minime, parce qu'il n'y avait plus que quelques scènes à jouer.

D'après cela, on doit penser que le petit jeune homme était loin d'avoir toutes les maîtresses qu'il se donnait. Quoiqu'il fût assez joli garçon, surtout aux yeux des personnes qui aimaient les nez en bec

de perroquet, il se risquait rarement dans une aventure galante, parce qu'en général ces aventures-là demandent avant tout que l'on ait de l'argent dans ses poches. Un jeune homme qui n'a pas le sou peut inspirer une passion, former une tendre liaison, avoir une maîtresse qui l'aime réellement, et, s'il n'a pas le sou, il a même le droit de se flatter d'être aimé pour lui-même; mais il ne pourra changer souvent d'amour; il ne lui sera pas permis enfin d'être un homme à bonnes fortunes. C'est un métier qui exige une dépense continuelle d'argent et de santé. Tobie ne demandait pas mieux que de dépenser l'une, mais voulait au contraire amasser l'autre.

Lorsque ses brillants amis lui proposaient d'être d'une partie, d'un dîner, Tobie trouvait toujours quelque prétexte pour refuser; mais cette fois, l'espoir de faire la conquête de madame Plays l'avait emporté sur sa réserve habituelle; ensuite, dans la connaissance de cette dame il entrevoyait dans l'avenir des chances avantageuses pour sa fortune. M. Plays tenait une maison de commission et pouvait lui procurer souvent des affaires. Tous ces motifs réunis avaient déterminé Tobie à accepter la proposition d'Albert; et, quoiqu'il se trouvât alors fort à court d'argent, il s'était décidé à être aussi du dîner à la Maison Dorée.

Maintenant rejoignons les trois jeunes gens qui se promènent dans le passage des Panoramas, en attendant les personnes auxquelles Célestin a donné rendez-vous.

« — Il y a toujours foule dans ce passage, » dit Albert. « En été, on y entre en se promenant; en « hiver, pour s'y promener à défaut du boulevard « qui est crotté. S'il pleut, on vient s'y mettre à « l'abri; s'il fait un soleil brûlant, on vient y cher- « cher l'ombre, et de cette façon il y a toujours du « monde.

« — Voyons donc les statuettes... Tobie, vous « nous aviez dit qu'on faisait votre charge...

« — Pas ma charge, mon buste exact.

« — Alors ce ne sera pas drôle !...

« — Est-ce que Mouillot et Balivan vont se faire attendre?... D'abord Mouillot n'est jamais exact !

« — Ah ! messieurs, il n'est pas encore la demie...

« — Voyons donc les romances nouvelles.

« — C'est-à-dire les lithographies nouvelles, car « vous savez que la romance ne se vend plus si elle « n'a pour couverture quelque gracieux dessin.

« — Ce n'est pas très-flatteur pour la musique.

« — Mais c'est avantageux pour les dessinateurs. « La boutique de *Brûlé*, successeur de Frère, est

« toujours remplie de choses charmantes dans ce « genre. Tenez, voilà des *albums* ravissants... Je « parle de la reliure. »

Tobie semble en extase devant un mannequin placé devant la boutique d'un marchand de nouveautés.

« — Est-ce que c'est votre statuette que vous « regardez là? » dit Célestin en riant.

« — Messieurs, vous avez l'air de vous moquer, « mais je voudrais ressembler à ce mannequin... « J'entends pour la tournure. Voyez donc comme « cette petite redingote lui colle bien au dos! C'est « ravissant d'être habillé comme cela! Moi, je paye- « rais une redingote soixante francs de façon pour « être pincé ainsi.

« — On peut être pincé pour moins que cela. « Du reste, soyez satisfait, jeune Pigeonnier, je « vous assure que vous avez beaucoup de la tour- « nure d'un mannequin. »

Tobie regarde Célestin d'un air qui signifie : « Vous voudriez bien l'avoir, ma tournure! »

En ce moment, Albert s'arrête devant une boutique de bonnets, de rubans et autres parures de femme, dans laquelle deux jeunes personnes assez jolies occupent le comptoir. Il échange avec l'une d'elles des regards expressifs, tandis que la maîtresse

du magasin essaye des bonnets à une dame assez laide qui vient d'entrer, et qui n'en trouve pas un à son goût parce qu'avec aucun de tous ceux qu'elle a essayés elle n'a pu parvenir à se trouver jolie.

Mais comme la foule augmente autour d'eux, Tobie tire ses compagnons par le bras en leur disant :

« — Messieurs, si vous vous arrêtez comme cela « ici, prenez bien garde à vos poches. Le passage « des Panoramas est fort joli, fort brillant, très- « fréquenté, mais je dois vous avertir aussi que « c'est un des endroits de Paris où il se commet « journellement le plus de vols. Quand un bon « bourgeois s'arrête devant la boutique de *Susse*, « ou devant les superbes *postiches* de *Marquis*, s'il « n'a pas eu constamment sa main sur ses goussets « et ses poches, il ne se trouve plus ni montre, ni « bourse, ni mouchoir, ni tabatière ; c'est surtout « de six à neuf heures du soir que les promeneurs « étant plus nombreux les vols sont plus fréquents. « Vous voyez alors dans ces galeries des hommes « en blouse, en casquette, qui certainement n'au- « raient point affaire dans ce quartier, et ne passe- « raient point leur soirée à se promener dans ce « passage, s'ils n'y exerçaient pas une coupable « industrie.

« — Vous avez raison, Tobie ; et je vois des

« particuliers porteurs de figures dans lesquelles
« j'aurais fort peu de confiance. Allons, Albert,
« viens donc, est-ce que tu es encore amoureux de
« cette demoiselle de boutique? Eh! d'ailleurs,
« j'aperçois ces messieurs... Ah! Dupétrain est
« avec eux... Bon! nous allons rire!... Il a tou-
« jours des choses extraordinaires à raconter ce-
« lui-là!...

« — Qu'est-ce que c'est que M. Dupétrain? » demande Tobie.

« — Vous ne connaissez pas Dupétrain? Ah!
« par exemple! tout Paris le connaît!... Un fort
« bon garçon... auquel il arrive toujours des aven-
« tures singulières... Un amateur forcené du ma-
« gnétisme... Il vous endormira et il vous rendra
« somnambule si vous voulez... Allons! messieurs,
« arrivez donc! »

Trois jeunes gens qui se donnaient le bras s'arrêtent alors devant Albert et ses compagnons. On s'aborde en riant, on échange des poignées de main et des bouffées de tabac.

Ces nouveaux venus sont Mouillot, premier commis d'une maison de commerce, grand jeune homme blond, frais, à la figure aimable et joyeuse, et dont l'abord annonce sur-le-champ un bon vivant.

Puis, Balivan, peintre de portraits; figure d'ar-

tiste, des traits bizarres, que sans malveillance on pourrait trouver laids, et une tournure qui répond à ses traits; se tenant de travers, la tête affaissée sur une épaule ; marchant par saccades, ayant toujours une jambe en retard et lançant ses bras dans l'espace de manière à les faire ressembler de loin aux ailes d'un moulin à vent. Mais avec tout cela de la physionomie, de l'expression dans les traits, un front sur lequel on devine des pensées ; des yeux qui ont de l'esprit enfin, ce qui chez les hommes fait pardonner la laideur et l'emporte souvent sur la beauté.

Balivan avait comme peintre un véritable talent, ce qui ne gâte jamais rien, mais il était extrêmement paresseux, ce qui n'est pas rare chez les artistes; de plus, fort étourdi, brouillon et extraordinairement distrait.

Le troisième personnage est celui que Célestin a nommé Dupétrain. C'est un monsieur entre trente et quarante ans, dont la figure carrée, osseuse et jaune, est fort vilaine au premier abord, et paraît encore plus laide lorsqu'on l'examine en détail. Son nez large est épaté sur ses joues à la manière des hommes de couleur ; sa bouche immense devient un four quand il parle, parce que, pour donner plus d'importance à ses moindres paroles, il articule et prononce jusqu'à la dernière syllabe avec un soin

très-fatigant pour ses auditeurs ; sa tête est ornée d'une forêt de cheveux qu'il laisse toujours fort longs, ce qui lui donne quelque ressemblance avec un lion ; enfin ses yeux petits, creux et vitrés, semblent vouloir constamment vous fasciner, ou tout au moins vous magnétiser. Tel est le personnage que l'on nomme Dupétrain.

« — Tiens ! voilà Pigeonnier ! » s'écrie Mouillot en frappant sur l'épaule du gros jeune homme. « Est-ce qu'il dîne avec nous ?...

« — Oui, vraiment, messieurs, j'ai ce plaisir.

« — Ah ! fameux... Lui qu'on ne peut jamais « avoir... qui est toujours engagé...

« — Aujourd'hui, j'ai tout abandonné pour être « des vôtres...

« — Et puis, il ne dit pas tout... C'est qu'il y a « une autre affaire... Mais chut ! nous parlerons de « cela à table... sans nommer la dame toutefois ; « car enfin il faut de la discrétion... n'est-ce pas, « Tobie ?...

« — Où dînons-nous ?

« — A la Maison Dorée.

« — Soit ! Va pour la Maison Dorée. »

VI

UN DÎNER D'HOMMES.

Les jeunes gens sont installés dans un joli salon du restaurant.

Mouillot demande une plume et de l'encre pour faire la carte, et Tobie dit à l'oreille d'Albert :

« — Et ma lettre pour Mme Plays, n'oublions pas « cela.

« — C'est juste, » répond Albert. « Garçon, du « papier à lettre... pour moi...

« — Voudrais-tu aussi faire la carte du dîner? » dit Mouillot. « Est-ce qu'on ne s'en rapporte pas à « moi pour ordonner cela dans le bon style?

« — Si fait !... mais c'est autre chose que je vais
« écrire.

« — Un billet doux ?... Eh ! laisse donc un peu
« les femmes tranquilles ! Nous sommes ici pour
« manger et rire.

« — Messieurs, voilà de quoi il s'agit... C'est... »

Tobie court à Albert en s'écriant :

« — Ah ! mon cher ami ! ne compromettons
« personne !... nous avons dit que nous serions dis-
« crets.

« — Pourvu qu'il ne nomme pas la dame, » dit
Célestin, « il me semble qu'il peut très-bien raconter
« l'affaire.

« — Certainement, messieurs, c'est une de mes
« maîtresses que je cède à Tobie... dans la suppo-
« sition toutefois qu'elle voudra bien admettre mon
« remplaçant.

« — Ce n'est pas sûr, » dit Mouillot en riant,
« car il n'a pas la taille.

« — Est-ce que vous êtes de la conscription? »
demande Balivan qui n'a pas entendu le commence-
ment de la conversation.

« — Non... non... je me suis acheté un homme...
« Voyons, Albert, ma lettre, car après dîner je crains
« que nous ne soyons guère en train d'écrire.

« — J'envoie tout bonnement Tobie à ma place à

« un rendez-vous, dit Albert, et je lui donne une « lettre d'introduction.

« — Eh bien! tu vas faire ta lettre pendant « que je ferai la carte de notre dîner... Cela t'inspi- « rera... Justement voilà tout ce qu'il nous faut pour « écrire. »

Albert s'assied en face de Mouillot, chacun d'eux prend une plume, et, pendant que l'un cherche des phrases pour sa maîtresse, l'autre consulte des yeux la carte du restaurateur.

Albert commence, faisant tout haut sa lettre :

« — Femme charmante!... »

Mouillot écrit, en annonçant à haute voix ce qu'il commande :

« — Potage aux bistres...

« — Vous savez combien je vous aime...

« — Pour trois... c'est assez.

« — Votre image m'est sans cesse présente...

« — Une tête de veau en tortue...

« — Quand je vous aperçois je deviens aussitôt...

« — Andouillette de Troyes...

« — Ivre de bonheur...

« — Avec un saumon...

« — Mais une affaire urgente me retient en ce « moment, chère amie...

« — Dinde truffée.

« — Pour que vous ne m'attendiez pas au rendez-
« vous...

« — Avec un homard...

« — Je vous envoie un ami intime...

« — De la plus grande fraîcheur...

« — Vous pouvez vous fier à lui...

« — S'il sent trop fort, on le reprendra....

« — Il vous conduira dans un endroit convenu.

« — Avec des asperges.

« — Et vous tiendra compagnie.

« — A la sauce blanche.

« — J'irai vous retrouver le plus tôt possible...

« — Entremets sucrés, dessert... champagne.

« — Je le charge de vous offrir...

« — Le coup du milieu...

« — Mille assurances de mon amour...

« — Et servez chaud ! »

« — J'espère que voilà une lettre de recomman-
« dation avec laquelle on doit être bien accueilli, »
dit Albert en signant sa lettre.

« — Il me semble, messieurs, que voilà un petit
« dîner qui sera un peu varié ! » dit Mouillot en don-
nant la carte au garçon.

Quant à Tobie, il remercie Albert, serre précieu-
sement dans sa poche le billet qui doit lui procurer
une aventure galante, et crie au garçon :

« — Surtout qu'on nous serve promptement... et
« sans interruption !

« — Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce qui nous presse
« donc ? » dit l'artiste qui s'est déjà mis à table et se mouche avec sa serviette, parce qu'il croit tenir son mouchoir à sa main. « Pour moi, j'aime à rester
« à table longtemps.

« — Oui, mais moi, j'ai un rendez-vous pour ce
« soir.

« — Ah ! bon... voilà Balivan qui se mouche dans
« sa serviette... Voilà le commencement des distrac-
« tions... Nous allons en voir de drôles si cela con-
« tinue...

« — Dans ma serviette... C'est, ma foi, vrai !...
« Je n'en fais jamais d'autres ! et ce qu'il y a de pis,
« c'est que dernièrement cela m'est arrivé à un
« grand dîner... chez un banquier, où il y avait des
« marquis !... des députés !... Je vois tout d'un
« coup que l'on me regarde d'une façon singulière...
« Jugez de ma confusion, quand une fort jolie dame,
« assise à côté de moi, me dit d'un air tout aimable.

« — Monsieur, c'est sans doute une gageure que
« vous aviez faite ?...

« — De quoi, madame ?...

« — De vous servir de votre serviette comme
« d'un mouchoir.

« — Oh! alors je m'aperçois de ma méprise !...
« et, dans mon embarras, savez-vous ce que je
« fais? Je mets la serviette dans ma poche ! Heu-
« reusement qu'alors tout le monde se mit à rire, et
« l'on vit à quel point j'étais distrait.

« — En attendant, dit Mouillot, je demande à ne
« pas être placé à côté de Balivan, parce qu'à table
« les gens distraits sont fort désagréables... On lui
« demande des olives, il vous verse de l'eau dans
« votre vin... On veut du pain, il vous passe du
« poivre... C'est une continuelle série de décep-
« tions.

« — Vous êtes-vous fait magnétiser? » demande M. Dupétrain en faisant ses yeux fixes sur le peintre.

« — Ah! laissez-moi donc tranquille avec votre
« magnétisme, vous!... Est-ce que je donne là-
« dedans !...

« — Comment là-dedans? Mais, mon cher ami,
« est-ce que la puissance du magnétisme n'est pas
« prouvée, aujourd'hui?... Est-ce que les person-
« nages les plus distingués ne sont pas les adeptes
« les plus fervents de *Mesmer?*... Est-ce que les
« femmes du grand monde ne vont pas maintenant
« se faire endormir, comme jadis elles se faisaient
« électriser?...

« — Oh! parbleu!... voilà une belle autorité que

« vous me donnez là! Les dames qui adorent tout « ce qui leur promet une sensation nouvelle!... et « qui recherchent le plaisir au lieu de la vérité...

« — Mais vous, Balivan, vous, incrédule, je parie « vous endormir...

« — M'endormir! Quant à cela, c'est très-possi- « ble... mais me réveiller, ce sera plus difficile.

« — Messieurs, est-ce que vous n'avez pas bientôt « fini, avec votre magnétisme? s'écrie Mouillot, il « me semblait que nous dînions ensemble pour nous « amuser. Dupétrain, par grâce, ne nous endor- « mez pas encore... Plus tard, je ne dis pas... A « table! »

On se place. Tobie est un des plus empressés. Il examine le couvert, les hors-d'œuvre, ces verres de diverses dimensions placés devant chaque convive, et une expression de ravissement illumine toute sa figure. On voit, à la manière dont il mange, dont il boit, dont il savoure tout ce qu'il prend, un homme qui est heureux et qui se dit :

« Puisque m'y voilà, il faut que je m'en donne! Si « je dépense de l'argent, au moins cela me profi- « tera.

« — Est-ce que nous ne prenons pas de ma- « dère? » demande Célestin après avoir achevé son potage.

« — Par exemple ! Pour qui nous prenez-vous ? » dit Mouillot.

« — Oui ! oui ! du madère ! s'écrie Pigeonnier.
« Oh! moi, quand j'y suis... je ne me refuse rien !...

« — Garçon ! du madère !...

« — En voilà, messieurs ; et quel vin ensuite ?

« — Beaune première pour commencer. Nous
« verrons après.

« — C'est ça ! » reprend Tobie en avalant le madère qu'on vient de lui verser. « Beaune première...
« Ce qu'il y a de meilleur ! Est-ce qu'il y a rien de
« trop bon pour nous ?... Passez-moi les olives...
« Passez-moi les anchois... Passez-moi du thon...

« — Ah çà ! mais autant dire : Passez-moi tout !
« Comme il y va ce petit Tobie... Mon cher ami,
« prenez garde ! pour aller ensuite à un rendez-vous
« amoureux, il n'est pas prudent d'avoir le ventre
« trop plein.

« — Oh ! j'ai de la place... Je demande du ma-
« dère !

« — Certainement, » dit Dupétrain en regardant Tobie, « monsieur a une figure ronde et pleine qui
« n'annonce pas un homme très-nerveux ; eh bien !
« je gage que je l'endormirais...

« — Dupétrain ! s'écrie le grand Mouillot, si
« tu reparles magnétisme pendant le dîner, tu

« seras à l'amende de cinq francs chaque fois !...
« — Est-ce qu'on ne peut pas parler à présent?...
« — Conte-nous quelque chose d'amusant, à la
« bonne heure... Et toi, Albert, tu ne dis rien !...
« Est-cè que tu as une passion malheureuse dans
« le cœur?
« — Moi, une passion !... Ah! fichtre! non...
« mais je... Ah! garçon, j'attends un commission-
« naire. Vous m'avertirez quand on me demandera.
« — Moi aussi, » dit Célestin.
« — Moi aussi, » crie Tobie tout en fourrant une poignée d'olives dans sa poche, « vous m'aver-
« tirez, garçon... car c'est très-important... C'est
« moi qui suis M. Tobie Pigeonnier... On me de-
« mandera.
« — Tobie! est-ce que tu vas mettre toutes le
« olives dans ta poche?
« — Messieurs, je les aime pochées moi... C'est
« bien meillèur.
« — Oui, » dit Célestin en riant, « et puis on
« retrouve ça le lendemain.
« — Ah! c'est meilleur poché? s'écrie l'artiste.
« Il faudra que j'en essaye alors. »

Et un moment après on passe les radis à Balivan, qui en prend une poignée et la met dans sa poche.

Les premiers plats sont vivement fêtés par les jeunes gens; lorsque arrive la dinde truffée, les convives sont déjà plus calmes; Tobie, seul, est toujours aussi affamé et il couvre son assiette de truffes, en s'écriant :

« — Ma foi, on dîne fort bien ici !

« — Pigeonnier ! il paraît que tu n'es pas sûr de « toi ? » dit Albert en souriant.

« — Peste ! dit Mouillot, comme vous chauffez « le four !

« — Eh bien ! malgré cela, dit Dupétrain, je « parie encore que j'endormirais monsieur...

« — A l'amende, Dupétrain.

« — Balivan, verse-moi donc du beaune. Allons, « bon ! j'en étais sûr... Il me met du madère avec !... « Messieurs, voulez-vous que je vous donne une « idée de la distraction de cet être-là? Dernièrement, « je vais chez lui dans la journée, sa bonne me dit : « — Monsieur prend un bain ; il en a fait venir un ; « il est dedans. — Eh bien ! lui dis-je, ce n'est pas « cela qui m'empêchera de lui parler !... Entre « hommes !... on ne craint pas de se voir dans l'eau. « Là-dessus, j'entre dans la chambre où monsieur « se baignait. Qu'est-ce que je vois?... Balivan, « tout habillé, tout botté, dans son bain et lisant « tranquillement un journal... sans s'apercevoir de

« ce qu'il y avait d'extraordinaire dans sa manière
« de se baigner.

« — Ah! ah! ah!.. c'est trop fort... nous allons
« te dire comme ta voisine à table. C'était une ga-
« geure, n'est-ce pas, Balivan?

« — Non, messieurs, » répond tranquillement
l'artiste; « je vous jure que je ne m'étais pas aperçu
« de ce que je faisais. Si on m'avait apporté mon
« bain de bonne heure, cela ne serait pas arrivé.
« Mais voyant qu'il ne venait pas, j'étais sorti; en
« rentrant je trouve le bain tout prêt, j'étais pressé,
« je me suis mis dedans bien vite en regardant
« l'heure à ma pendule et en prenant la *Gazette*
« *des Tribunaux*... C'est ce maudit journal qui est
« cause de cela, je lisais une cause fort intéressante,
« et je me rappelle seulement que je trouvais l'eau
« lourde sur moi.

« — Vous êtes peut-être somnambule, » dit
Dupétrain, « et vous dormiez probablement quand
« vous êtes entré dans votre bain.

« — Dormir! par exemple! je vous dis que je
« revenais de faire une course; j'étais pressé, je
« n'avais pas encore déjeuné, et je me suis vivement
« mis au bain sans penser à me déshabiller. »

Pendant cette conversation, le jeune Tobie, qui
ne perd pas son temps, a glissé dans sa serviette une

grande partie des truffes qui étaient sur son assiette ; et, après les avoir bien essuyées, il les fourre dans sa poche. Ensuite il s'écrie :

« — Passez-moi donc la dinde, messieurs, je « prendrais bien encore quelques truffes avec un « peu de volaille.

« — Ah ! Pigeonnier, c'est trop fort, » dit Célestin, « vous voulez faire des prouesses, mon cher « ami... Vous voulez éclipser Albert !

« — Tudieu ! quel appétit ! » s'écrie Mouillot. « Il doit payer pour deux, ce luron-là... il nous « enfonce tous.

« — Écoutez donc, messieurs, j'aime les truffes, « moi !...

« — On s'en aperçoit. »

Albert consulte sa montre, et fait un mouvement d'impatience, en disant :

« — Ce commissionnaire ne revient pas.

« — Aucun d'eux ne revient.

« — Est-ce que vous avez envoyé des bouquets « à vos belles, messieurs? » dit Mouillot, « cela « me rappelle un imbécile de commissionnaire. « Figurez-vous que j'avais alors pour maîtresse une « petite femme bien gentille, toute mignonne, « toute gracieuse, de vingt-deux ans à peu près, « et qui en paraissait dix-huit. Elle était mariée, et

« il y avait avec elle une vieille tante du mari, qui « était chargée de la surveiller, parce qu'on la con- « naissait un peu légère. Il fallait donc agir avec « précaution. Ma belle m'avait prié de lui envoyer « un bouquet, parce qu'elle allait le soir au bal où « j'allais aussi. Je vais dans la journée acheter un bou- « quet charmant chez Mlle Prévot, je prends un ca- « briolet et je me fais conduire dans le quartier de ma « dame; elle demeurait dans un faubourg. Je me « fais descendre au coin d'une rue, à trois cents pas « de sa demeure. Je cherche des yeux un commis- « sionnaire, enfin j'en aperçois un : un homme d'une « cinquantaine d'années, bien sale, l'air bien ivro- « gne, mais, enfin, il devait savoir son métier. Je « lui fais signe de venir à moi, et l'emmène à l'é- « cart. Il tâche de se donner un air malin en voyant « qu'il s'agit d'un bouquet à porter. Je lui indique « bien la maison, le numéro, et je lui dis : — Vous « entrerez... Il n'y a pas de portier, vous irez au « fond de la cour, il n'y a là qu'une petite porte, « et vous sonnerez. Si c'est un monsieur qui vient « vous ouvrir, ou bien une vieille femme, vous direz, « tout bonnement : — Voilà le bouquet que madame « a commandé à une bouquetière, et qu'elle lui « envoie, et vous vous en irez tout de suite sans « dire autre chose; si, au contraire, c'est une jeune

« dame qui vous ouvre, alors vous lui direz : — Ma-
« dame, voilà un bouquet, le monsieur qui vous
« l'envoie est là-bas au coin de la rue ; et vous écou-
« terez bien ce qu'elle vous répondra pour venir me
« le redire. Je vous attends ici... Vous comprenez
« bien ? n'allez pas faire de gaucherie... Mon
« commissionnaire fait encore son air futé, en me
« répondant : — Soyez tranquille, monsieur... ce
« n'est pas la première fois que je porte un bou-
« quet, et il s'en va avec le mien. Je le suis des
« yeux. Je n'étais pas fort tranquille, ce drôle-là
« avait l'air si bête que je redoutais quelque bévue.
« Pour commencer, je le vois qui passe la maison
« que je lui avais cependant bien indiquée ; pour-
« tant, après avoir été trop loin, il revient sur ses
« pas, et trouve l'endroit ; il entre, et j'attends.
« Quelques minutes s'écoulent qui me semblent
« bien longues ; enfin, mon homme revient d'un air
« content de lui. — Eh bien, lui dis-je, à qui avez-
« vous remis le bouquet ? — Monsieur, ce sont deux
« jeunes enfants de neuf à dix ans qui m'ont ouvert,
« une petite fille et un petit garçon; je leur ai dit :
« — Mes petits amis, c'est un bouquet que je suis
« chargé d'offrir à madame votre mère, voulez-vous
« bien la prévenir ?

« — Eh ! mon Dieu ! » m'écriai-je ! « est-ce

« que je vous ai dit que cette dame avait des enfants?
« Enfin?

« — Alors, monsieur, il est arrivé une dame...

« — Jeune, gentille?

« — Mais, pas mal... ma foi, monsieur, dans
« mon genre.

« — C'est donc la vieille, alors, et que lui avez-
« vous dit?

« — Je lui ai dit : — Madame, voilà un bouquet
« que la bouquetière vous prie d'accepter, ça lui
« fera bien plaisir, et cette dame m'a répondu :
« — Quelle bouquetière? Je n'ai pas demandé de
« bouquet... Où se met-elle cette bouquetière? Ma
« foi, madame, ce jeune homme ne me l'a pas dit;
« mais c'est payé, j'ai ordre de ne rien recevoir. »

« — Que le diable vous emporte, dis-je à mon
« commissionnaire en le congédiant, je vous recon-
« naîtrai, vous! Je ne vous enverrai plus porter de
« bouquets. Et en effet, cet animal fut cause d'une
« scène affreuse entre ma petite dame et son mari,
« ce qui amena une rupture entre nous. Conclusion :
« à Paris, les bons commissionnaires sont rares...
« Ils veulent montrer tant d'intelligence que, quand
« vous leur remettez un petit billet sans adresse,
« en leur disant : Vous allez porter cela; ils com-
« mencent par prendre le billet et se sauvent avec,

« en vous criant : Oui, monsieur. Et vous êtes « obligé de les rappeler pour leur dire où ils doivent « aller.

« — Ah ! messieurs, je vous dénonce un autre « fait, » s'écrie Célestin. « M. Tobie Pigeonnier « fourre des truffes dans sa poche. Je ne m'étonne « pas si elles disparaissent si vite de dessus son « assiette.

« — Ah ! mon Dieu ! pour deux ou trois que j'y « ai mises... Allons, garçon ! Ce homard... Ces « asperges... Chaud ! chaud !

« — A quelle heure allez-vous à votre rendez- « vous ? » dit Balivan.

« — A huit heures et demie.

« — Vous avez le temps.

« — Mais, pas trop, écoutez donc, je suis bien « aise de manger du dessert aussi.

« — Oh ! je vois bien que vous ne cédez votre « part d'aucune chose.

« — Quand on a un bon estomac, c'est pour « s'en servir. Ce soir, si vous faites une bouillotte, « je viendrai vous rejoindre.

« — Si nous en ferons une ! » s'écrie Mouillot, « je l'espère bien !... n'est-ce pas, Albert ?

« — Oh ! oui... J'ai des revanches à prendre !

« — Une bouillotte à mort ! » dit Balivan, en

mangeant par distraction les asperges par la queue.

« — Après cela, messieurs, » dit Dupétrain, « je vous magnétiserai tous !

« — Ah ! il nous embête celui-là !... Dupétrain, « magnétises-tu tes maîtresses, quand tu en as ?

« — Certainement, je me mets sur-le-champ en « rapport avec elles.

« — Il leur communique son fluide !

« — Et comme, en état de somnambulisme, elles « lui avouent tout de suite qu'elles lui font des « queues, ça le vexe, et il va en endormir d'autres.

« — Messieurs, riez tant que vous voudrez ! » répond Dupétrain en prenant un air solennel et appuyant ses coudes sur la table, « mais si je vous « racontais toutes les choses extraordinaires qui « m'ont été révélées par la puissance du magné- « tisme... vous frémiriez de la tête aux pieds...

« — Fichtre ! » dit Tobie en retournant au homard. « Ma foi, on dîne bien ici... Et votre his- « toire... C'est donc très-curieux ?

« — Bon, » dit Albert, « voilà Tobie qui brûle « d'envie de frémir de la tête aux pieds !

« — Je vais vous conter un seul fait, » reprend Dupétrain, enchanté de ce que Tobie lui prête attention. « Une jeune femme dont le mari était en « voyage... »

En ce moment le garçon entr'ouvre la porte du salon et dit :

« — Un commissionnaire est là, qui demande « M. Célestin de Valnoir.

« — Très-bien, » dit Célestin en se levant, « je vais lui parler. »

Le jeune homme quitte la table et va trouver Jean Ficelle, qui l'attend sur l'escalier; il lui fait signe d'approcher, et Jean Ficelle lui dit, en parlant à voix basse :

« — D'abord, mon camarade Sanscravate allait « chez la même personne que moi... Je l'ai laissé « partir devant, comme vous me l'aviez recom- « mandé, ensuite j'ai attendu pour le voir sortir « avant d'entrer.

« — Fort bien... Il n'a pu te voir?

« — Oh! impossible! Cette dame n'y était pas, « mais j'ai trouvé la suivante, mamzelle Rosa, qui « m'a dit où était sa maîtresse. C'était chez une de « ses amies, rue d'Angoulême, boulevard du Temple. « J'y ai couru. J'ai trouvé cette dame, j'ai remis « votre lettre. Elle l'a lue et m'a donné ensuite « cette réponse pour monsieur. »

Jean Ficelle remet une lettre à Célestin. Celui-ci s'empresse de l'ouvrir, va la lire en s'approchant d'un bec de gaz, et paraît satisfait du contenu; il

serre la lettre, prend une pièce de quarante sous et la présente au commissionnaire, en lui disant :

« — Tiens, voilà pour toi. »

Jean Ficelle fait la grimace en prenant les quarante sous et murmure :

« — Que ça pour courir rue Neuve-Vivienne,
« puis d'Angoulême, puis revenir ici? c'est pas
« gras !

« — Mais, drôle ! je parie que la dame à qui tu
« as remis mon billet t'a déjà payé et grassement !
« par conséquent je devrais, moi, ne rien te don-
« ner. »

M. Jean Ficelle fait un demi-sourire, en répondant :

« — Monsieur est trop malin ! gn'a pas moyen
« de finasser avec lui !

« — Allons, va ; sois discret, et je t'emploierai
« encore : payé de deux côtés, il me semble que
« tu dois être content.

« — C'est égal, c'est un pleutre ! » se dit Jean Ficelle en s'éloignant.

Célestin retourne trouver ses amis.

« — La réponse est agréable ! » dit Mouillot en regardant Célestin. « Ses yeux ont déjà l'air fier d'un
« conquérant... Est-elle bien jolie ta Dulcinée?

« — Oh ! messieurs, il ne s'agit pas de ce

« que vous pensez... C'est une affaire sérieuse.

« — Tu vas te marier ?

« — Non... C'est une affaire de bourse... Quel-« ques capitaux à faire valoir...

« — Oh ! si tu veux devenir millionnaire, alors « tu peux perdre à la bouillotte... Garçon, ce « champagne frappé... Voilà le moment !...

« — Messieurs, » dit Dupétrain, en reposant son coude sur la table, « j'étais en train de vous racon-« ter un fait très-curieux : Une jeune femme dont « le mari voyageait désirait savoir si loin d'elle...

« — Silence !... A bas l'histoire ! voilà le cham-« pagne... Allons, Albert, bois donc !... tu n'es pas « en train...

« — Ah ! c'est que mon commissionnaire ne « revient pas ! » répond le joli garçon en poussant un soupir qu'il éteint dans un verre de champagne.

« — Ni le mien non plus, » dit Tobie, mais je « m'en moque !... il viendra... En attendant bu-« vons, chantons, rions !... Du champagne à « mort !... On est très-bien ici !

« — Mais en effet, il paraît que vous ne vous y « trouvez pas mal, » dit l'artiste en souriant.

« — Pigeonnier, mon ami, ménagez-vous ! sans « quoi vous ferez *fiasco* malgré votre lettre de « recommandation.

« — Moi! je boirais du champagne toute la « journée sans me griser... J'en ai tellement l'ha- « bitude! »

Le garçon paraît de nouveau et dit :

« — Un commissionnaire demande M. Albert « Vermoncey.

« —Ah ! c'est pour moi ! » s'écrie le jeune homme en se levant précipitamment. « J'y vais! j'y vais !... »

En un instant Albert a quitté ses amis et rejoint Sanscravate, qui s'empresse de venir à lui, tenant trois lettres dans une main et une seule dans une autre, et lui dit, presque tout d'une haleine :

« — J'ai fait ce que monsieur m'a dit : d'abord « chez la dame, rue Neuve-Vivienne. Personne ; « j'ai laissé ma lettre. Rue Caumartin, chez mon- « sieur. Le concierge m'a lâché les trois petits « billets que v'là... Ça sent bon... qu'on croirait « avoir le nez sur l'éventaire de Bastringuette !... « Enfin tout à l'heure je suis retourné chez la dame « rue Neuve-Vivienne, et on m'y a remis cette lettre « pour monsieur, elle embaume aussi...

« — Une lettre d'elle... Ah! donne... donne...

« — Les v'là toutes... d'abord les trois qui « étaient chez votre concierge... »

Et Sanscravate présente à Albert les trois billets qu'il tient dans sa main gauche. Mais le jeune homme

les froisse, les roule dans sa main, n'en fait qu'un paquet qu'il fourre dans sa poche, puis, s'empressant de décacheter l'autre lettre que le commissionnaire tenait seule dans son autre main, il se retire à l'écart pour la lire à son aise ; tandis que Sanscravate sifflotte entre ses dents une cachucha de la Courtille.

A peine Albert a-t-il pris connaissance du contenu de la lettre que lui a répondue Mme Baldimer, que l'ivresse la plus vive se peint sur ses traits ; il pousse une exclamation de joie, et fouillant à son gousset y prend deux pièces de cent sous qu'il va mettre dans la main de Sanscravate, en lui disant :

« — Tiens, Sanscravate, je suis heureux, je « veux aussi que tu sois content.

« — Ah ! merci, bourgeois... Ah ! crédié ! c'est un « plaisir de vous servir : vous jouez facilement du « pouce... Aussi je suis toujours là, à vos ordres, « le jour, la nuit !... n'importe quelle heure, dès « que vous aurez besoin de moi, je marcherai !... « Et vous seriez à sec de *quibus* que je vous servirais tout de même, parce que, voyez-vous ! une « fois que je m'attache aux gens, ce n'est plus seu- « lement l'intérêt qui me fait agir, c'est le cœur... « c'est...

« — Bien, mon garçon, merci... quelque jour

« peut-être je mettrai ton zèle à l'épreuve... Va
« t'amuser, va !... Moi, je rejoins mes amis.

« — Oh ! oui, que nous allons faire une noce un
« peu soignée! » s'écrie Sanscravate, en descendant l'escalier quatre à quatre. « C'est Bastringuette
« qui va s'en donner ! elle qui aime les friandises !...
« Trois roues à manger, un tricycle ! rien que ça !
« et allez donc ! »

Pendant que Sanscravate s'éloigne en chantant, Albert va reprendre sa place à table, en s'écriant :

« — A boire du champagne ! jouons, grisons-
« nous !... Ah ! maintenant je suis disposé à faire
« toutes les folies que vous voudrez !

« — Il paraît que toutes les réponses sont agréa-
« bles, » dit Mouillot.

« — Oh ! très-agréables !... » répond Albert,
« mais je ne le cache pas... c'est une femme qui
« faisait un peu la cruelle avec moi... et dont par
« conséquent j'étais encore plus épris... Mais enfin
« j'ai obtenu un rendez-vous... un tête-à-tête...

« — Oh ! alors, l'affaire est arrangée.

« — Un rendez-vous pour ce soir ? » demande Célestin en regardant Albert d'un air indifférent.

« — Non... ce n'est que pour demain ! Ainsi je
« puis passer la soirée, la nuit même avec vous...
« Oh ! je suis tout à vous.

« — Tant mieux ! la partie sera chaude.

« — Je vous gagnerai, car je suis en bonheur.

« — Ce n'est pas sûr : heureux en amour ne veut « pas dire heureux au jeu ! le proverbe affirme le « contraire.

« — Moi, je crois qu'un bonheur en amène un « autre. Ainsi tenez-vous bien, ce soir !...

« — Messieurs, » dit M. Dupétrain, en posant cette fois ses deux coudes sur la table, et promenant tour à tour ses yeux sur tous les convives pour attirer leur attention ; « je crois que le moment est « venu...

« — De nous endormir ? » s'écrie Balivan.

« — Non ! mais de vous conter ce fait extraordi- « naire que j'allais vous dire tout à l'heure...

« — Tenez, messieurs, » dit Mouillot, laissons- « lui dire son histoire, sans quoi il ne nous laissera « pas tranquilles de la soirée. Allons, va, Dupétrain, « mais si ça dure trop longtemps tu ne la finiras pas.

« — Oh ! messieurs, je suis certain que cette « anecdote ne vous semblera pas longue, elle est « trop intéressante pour cela. Une jeune femme « avait un mari... lequel mari était en voyage...

« — Tu nous as déjà dit cela trois fois.

« — Cette dame était fort curieuse de savoir si « dans ses voyages...

« — Un commissionnaire demande M. Pigeon-
« nier, » dit le garçon en paraissant à la porte.

Tous les jeunes gens se mettent à rire de la figure que fait M. Dupétrain, qui se voit toujours interrompu au moment de conter son histoire. Mais Tobie quitte la table, en disant :

« — Pardon !.. ne la contez pas sans moi... Je
« vas revenir. »

Paul attendait Tobie ; le jeune commissionnaire semblait très-fatigué et la sueur ruisselait encore sur son front. Cependant M. Pigeonnier commence par lui dire :

« — Vous avez été bien longtemps !... vous re-
« venez bien tard... si j'étais commissionnaire, je
« serais plus leste que cela !...

« — Monsieur, il n'y a pas de ma faute, » répond Paul. » Je suis d'abord allé au marché du Temple
« trouver Mme Agar Abraham...

« — Plus bas, commissionnaire !... plus bas !...
« venez au bas de l'escalier... il passe trop de monde
« ici. »

Tobie descend avec Paul, qu'il emmène dans le coin le plus reculé de la cour, là il s'arrête et lui dit :

« — A présent parlez... je vous écoute.

« — J'ai remis à Mme Abraham la lettre de mon-
« sieur.

« — Très-bien... où est l'argent qu'elle vous a « donné?

« — Cette dame ne m'a pas donné d'argent pour « monsieur, mais après avoir lu sa lettre, elle s'est « écriée : — Mon neveu se moque donc de moi! « est-ce qu'il croit que je veux l'entretenir dans ses « folies? je ne lui prêterai plus un sou! plus un « liard!... et s'il ne me rend pas ce qu'il me doit!...

« — Bon! bon! c'est assez!... Mme Agar a « voulu plaisanter... d'abord je ne suis pas son « neveu... mais c'est un terme favori qu'elle em- « ploie avec tout le monde... il y a même des « dames de ses pratiques qu'elle nomme son ne- « veu... J'irai lui laver la tête pour lui apprendre à « se permettre cette familiarité. Alors vous avez été « chez ma concierge... Mme Pluchonneau, qui s'est « empressée de m'obéir.

« — Elle ne s'est pas trop empressée, monsieur. « D'abord votre concierge s'est écriée : — Est-ce « que ce monsieur croit que ça m'amuse des com- « missions comme ça? aller porter son paletot au « mont-de-piété!

« — Chut!... chut!... pas si haut donc!... Ces « concierges sont d'une insolence... il fait très- « chaud chez moi... le soleil y donne toute la « journée; je n'ai pas besoin de garder pendant

« l'été des vêtements d'hiver, pour que les vers me
« les mangent... avec cela que j'ai tant d'habits...
« je ne sais où les fourrer ; enfin!...

« — Enfin, monsieur, votre concierge a d'abord
« continué de dîner et sans se presser du tout...

« — Je la ferai renvoyer par le propriétaire.

« — Quand elle a eu dîné, elle est montée chez
« vous, en s'écriant : — Si ce monsieur envoie si
« souvent au mont-de-piété, je ne sais pas trop ce qui
« lui restera pour couvrir son derrière.

« — Elle a dit son derrière... ce ne sont pas là
« ses propres paroles, j'espère?

« — Pardonnez-moi, monsieur, je vous rapporte
« exactement ce qu'elle a dit.

« — Elle payera cher ce mot-là... elle ne fera
« plus mon ménage... je veux dire elle n'aidera plus
« mon valet de chambre à faire ma cuisine. Mais
« abrégeons ces détails... on mange le dessert
« sans moi...

« — Enfin, monsieur, votre concierge a été faire
« votre commission. Elle a été fort longtemps, voilà
« pourquoi je n'ai pu moi-même revenir plus tôt,
« puisque vous m'aviez dit de l'attendre.

« — C'est juste...

« — Elle est rentrée de très-mauvaise humeur
« et m'a remis ceci pour monsieur. »

Paul présente alors au jeune Tobie deux pièces de cinq francs et une de quarante sous que celui-ci prend en s'écriant :

« — Douze francs !... Qu'est-ce que cela veut « dire? douze francs pour un paletot superbe dou- « blé en soie... collet de velours *idem*... commis- « sionnaire, on a dû vous remettre beaucoup plus. »

Le jeune commissionnaire réprime avec peine un mouvement de colère et il se hâte de donner à Tobie un papier, en lui disant :

« — Non, monsieur, il n'y avait pas plus d'ar- « gent, mais on a joint à cette somme ce papier, « qui vous prouvera que je vous remets exactement « ce qu'on m'a donné. »

Le papier était la reconnaissance du mont-de-piété. Le gros jeune homme la lit et murmure encore :

« — Les Arabes !... douze francs !... il y a bien « douze francs !... pour un vêtement de luxe qui « m'en a coûté cent dix-neuf !... enfin... ils ne le « garderont pas longtemps pour leur apprendre... « c'est bien, mon garçon... c'est bien. »

Et M. Pigeonnier allait s'éloigner sans payer son commissionnaire ; il se ravise enfin, revient vers Paul, et lui met une pièce de dix sous dans la main, en lui disant :

« — Tenez, mon garçon... voilà votre affaire. »

Paul regarde la pièce de dix sous et ne peut empêcher de dire :

« — Quoi, monsieur... pour avoir passé plus de trois heures à votre service, voilà ce que vous me donnez ?...

« — Trois heures !... trois heures !... ce n'est pas ma faute si vous n'en finissez pas !...

« — Mais, monsieur...

« — Je ne donne jamais moins de dix sous pour une commission... mais jamais plus !... c'est bien assez.

« — J'ai fait deux commissions pour monsieur... je suis allé d'abord au Temple, et...

« — Allons, c'est bon... tenez... ah ! mon Dieu, ne pleurez pas... »

Tobie tire avec peine quatre sous de sa poche, il es met dans la main de Paul, puis remonte leste-nent l'escalier du restaurant, tandis que le jeune ommissionnaire, qui est resté comme confus et onteux de la façon dont on le traite, s'éloigne ristement de la Maison Dorée.

Tobie a bien vite repris sa place à table, où pour éparer le temps perdu il se bourre de biscuits, de ruits, de conserves, de confitures; mais quoiqu'il asse honneur au dessert, en revenant trouver ses

amis, sa figure est loin d'exprimer la satisfaction qu'on a lue sur celles de Célestin et d'Albert lorsqu'ils ont quitté leur commissionnaire.

« — Cette fois, » dit Mouillot, « je crois que « la réponse n'a pas été aussi agréable que pour les « deux messages précédents... Le jeune Tobie ne « me semble pas complétement satisfait!... On ne « t'aime plus.

« — Pardonnez-moi! » répond Tobie en se versant du champagne, « on m'aime trop au con- « traire.

« — C'est singulier, on jurerait que tu es vexé. « Ne mens pas, ta belle te donne ton congé.

« — Pas du tout!... mais c'est une femme hor- « riblement jalouse... avec qui je devais dîner au- « jourd'hui... J'ai manqué son rendez-vous pour « être des vôtres, et elle m'écrit qu'elle voit bien « que je ne l'aime plus et qu'elle va prendre du « poison... et ça m'effraye un peu, parce qu'elle « est capable de le faire comme elle le dit...

« — Laisse donc!... tu auras mal lu... c'est du « poisson qu'elle va prendre... Montre-nous sa « lettre...

« — Oh! impossible, messieurs!... c'est une « réputation... à respecter.

« — Dis donc, tu mets des mendiants dans ta

« poche à présent, tu les aimes donc pochés aussi?
« — Ah! c'est par distraction! diable de femme!
« va!... qui est venue troubler ma joie... Ah!
« bast!... je ne veux plus y penser... un autre
« amour m'attend!... A boire! »

M. Dupétrain, qui tousse avec obstination depuis un moment pour attirer l'attention des convives, a replacé ses deux coudes sur la table et dit enfin :

« — Messieurs, puisque les trois commission-
« naires que vous attendiez vous ont enfin rendu
« réponse de leurs messages, et que, par consé-
« quent, vous ne serez plus dérangés, je crois que
« le moment est opportun pour vous raconter mon
« histoire de somnambulisme... »

Les jeunes gens se disposent à écouter; le grand Mouillot tire sa montre en disant :

« — Je veux voir ce que l'histoire durera; d'a-
« bord je ne donne pas plus de dix minutes...
« Tiens, Dupétrain, tu vois, il est huit heures
« vingt-cinq. »

M. Dupétrain n'a pas regardé la montre et il est déjà parti :

« — Une jeune dame, épouse d'un homme qui
« voyageait, voulait donc... »

Mais en ce moment, Albert, comme frappé d'un souvenir subit, s'écrie :

« — Huit heures vingt-cinq !... Eh bien, Tobie,
« et votre rendez-vous pour huit heures et demie...
« vous n'avez pas de temps à perdre, car cette dame
« n'est pas très-patiente. »

Tobie se lève précipitamment, enchanté d'une circonstance qui lui permet de se sauver ; sans perdre une minute, il jette sa serviette et court prendre son chapeau, en s'écriant :

« — Ah ! mon Dieu !... c'est vrai... moi qui l'ou-
« bliais..., oh ! je me sauve... pardon, messieurs...
« mais c'est une aventure que je ne veux pas laisser
« échapper... Albert, vous payerez pour moi... je
« n'ai pas le temps d'attendre la carte...

« — Très-bien !... Reviendrez-vous ce soir nous
« dire le résultat de l'entrevue ?

« — Certainement... et faire une partie de bouil-
« lotte avec vous... Serez-vous ici ?

« — Non, » dit Mouillot. « Si nous voulons rester
« un peu tard dans la nuit, allons plutôt chez Bali-
« van, on y est plus libre.

« — Mon atelier est à votre disposition, messieurs,
« avec des pipes de tous les pays et de toutes les
« grandeurs.

« — Alors c'est entendu, j'irai vous retrouver
« chez M. Balivan.

« — Vous savez mon adresse ?... rue Taitbout...

« — Je la sais... je la sais... Au revoir... Ah!
« M. Dupétrain, je vous en prie, attendez-moi pour
« conter votre histoire. »

Dupétrain ne répond rien : il a mis sa tête entre ses mains et fascine son assiette. Les jeunes gens rient, Tobie se sauve.

VII

MADAME PLAYS. — LES BANQUISTES.

Mme Plays est une femme de vingt-neuf à trente ans et qui paraît bien son âge, parce qu'elle est forte, vigoureusement membrée, et que ses traits sont en proportion avec son corps. Mais si les femmes de cette conformation paraissent de bonne heure dans leur été, elles ont l'agrément de conserver l'apparence de cet âge lorsqu'elles sont avancées dans leur automne ; c'est une compensation qui peut même passer pour un avantage.

Mme Plays est une belle femme, sans être cependant trop grande ; son embonpoint a pris peut-être

un peu trop de développement; malgré cela, sa taille se dessine encore avec avantage, et une croupe large et rebondie annonce que l'artifice n'a pas besoin de passer par là pour imiter la nature; un pied moyen et bien cambré, une jambe vigoureuse mais bien prise, un joli bras, une main grasse, douce, potelée, avec de ces doigts bien effilés qui semblent destinés à ne toucher que des choses agréables, voilà pour le corps. Une figure un peu campagnarde, mais fraîche et gracieuse; un gros nez, une grande bouche avec de jolies dents, des yeux bruns qui promettent beaucoup, des sourcils qui annoncent encore davantage, voilà pour le physique.

Quant à l'esprit, on n'en parlait pas : il était regardé comme absent. Cette dame était toute matérielle et sensuelle; cependant elle avait eu le tact de se choisir un mari fait pour elle : un homme de quarante ans, bien bête, mais bien portant, bien frais; pouvant, lorsque sa femme était au dépourvu, remplir toutes les charges que lui imposait son rôle de mari, et se trouvant très-heureux lorsque madame voulait bien lui permettre d'entrer dans son emploi. Enfin, un homme qu'elle menait à la baguette, qu'elle trompait à la journée, et auquel elle ne permettait pas de dîner en ville sans sa permission.

Un seul fait suffira pour faire apprécier le caractère de M. Plays.

Un jour, un de ses amis intimes le rencontre à quelques pas de sa demeure. Il l'aborde et s'aperçoit que M. Plays, ordinairement si calme et si tranquille, semble un peu ému, et que les prunelles de ses yeux roulent de côté et d'autre avec une expression qui ne leur est pas habituelle.

« — J'allais chez toi, Plays, » dit le monsieur, « mais qu'as-tu donc... tu as l'air un peu agité? »

M. Plays répond en essuyant son front avec son mouchoir :

« — Ma foi, écoute donc... il y a de quoi... Je « viens de rentrer chez moi, sans être attendu, il est « vrai; je veux dire à ma femme que j'ai une loge « pour les Bouffes, j'entre dans sa chambre inopi« nément, et je la trouve... je la trouve... avec un « de mes cousins... dans une position... il n'y avait « pas à en douter... tu comprends?

« — Oh! je comprends parfaitement. Eh bien, « et tu n'as rien fait?

« — Si. Oh! je m'en suis allé en fermant la porte « d'une force!... Ils ont bien dû voir que je n'étais « pas content. »

Et l'aventure n'avait pas eu d'autres suites, si ce n'est qu'en reparaissant devant sa femme, M. Plays

avait eu l'air honteux de la façon dont il s'était permis de fermer la porte.

Tel était l'époux d'Herminie Plays. Ce monsieur faisait la commission en gros et gagnait beaucoup d'argent, ce qui était nécessaire dans son ménage, madame en dépensant énormément pour ses plaisirs et sa toilette.

Il est huit heures et demie du soir. Le temps est beau et chaud, car on est encore en été ; cependant le jour commence à baisser, et déjà il faut s'approcher tout près des personnes pour bien distinguer leurs traits.

Il y a beaucoup de monde sur l'emplacement où se tient le marché aux fleurs de la Chaussée-d'Antin, c'est-à-dire contre l'église de la Madeleine. Les fleurs ne sont plus en aussi grande quantité. Cependant il y a encore de quoi contenter les modestes amateurs qui vont en acheter tard, afin de les payer moins cher.

Depuis dix minutes, une femme fort élégante se promène le long des rosiers, des myrtes et des orangers ; quelquefois elle prend sur le côté pour ne pas rester au milieu de ce monde qui vient examiner les arbustes ; mais ses regards parcourent toute l'étendue du marché, puis les environs ; pas un homme ne passe sans qu'elle ne l'ait regardé

pour s'assurer si ce n'est pas celui qu'elle attend, car vous avez déjà deviné que cette dame est Herminie Plays.

L'impatience se peint dans les yeux de la belle femme : attendre à un rendez-vous est une chose à laquelle elle n'est point habituée, et si M. Albert Vermoncey n'était pas un très-joli garçon, il est probable qu'elle aurait déjà quitté la place.

Tout à coup un jeune homme, gros et petit, s'avance vers cette dame, en faisant d'aussi grands pas que ses petites jambes peuvent le lui permettre. Cette dame l'a vu venir, mais elle va détourner la tête, car ce n'est pas le jeune homme qu'elle attend, lorsque le petit monsieur se place devant elle et la salue, en disant :

« — C'est bien à Mme Plays que j'ai le plaisir de
« souhaiter le bonsoir ?

« — Oui, monsieur... Ah ! c'est M. Tobie Pigeon-
« nier !... je ne vous remettais pas d'abord... il fait
« déjà un peu sombre...

« — Moi, madame, je vous ai reconnue tout de
« suite... Mais vous avez une de ces tournures qu'il
« est impossible de confondre avec les autres... et
« qui vous donne dans l'œil sur-le-champ.

« — Vous êtes trop galant, monsieur ; mais par-
« don, je cherche une personne... et je crains...

« — Ne cherchez pas, c'est inutile... elle ne
« viendra pas... du moins en ce moment.

« — Comment! que voulez-vous dire?

« — Que je viens de la part d'Albert Vermoncey,
« mon ami intime... qu'une affaire imprévue em-
« pêche de se rendre maintenant près de vous...

« — Eh quoi! il vous a dit... mais c'est fort
« indiscret de la part de M. Albert... En vérité, les
« hommes sont cent fois plus bavards que les
« femmes!

« — C'est vrai! ô Dieu que c'est vrai!...

« — J'espère que vous ne croyez pas des choses...

« — Je crois seulement que... Albert est bien
« heureux... quand il est près de vous.

« — Ceci est trop aimable! mais enfin que vous
« a-t-il chargé de me dire?...

« — Mille excuses... puis de vous conduire...
« dans un endroit où il viendra nous rejoindre...
« un peu plus tard.

« — Ah! il viendra... et il vous charge de me
« tenir compagnie...

« — Si vous êtes assez bonne pour accepter...
« cet intérim.

« — Ceci me semble un peu léger de la part de
« M. Albert... je ne sais si je dois vous croire...

« — Voici une lettre qu'il m'a chargé de vous

« remettre, afin que vous ayez toute confiance en « moi... »

Mme Plays prend la lettre que Tobie lui présente, elle l'ouvre, reconnaît la signature d'Albert, essaye de lire quelques mots; mais il fait déjà nuit, et elle replie le billet qu'elle fourre dans son sein en disant :

« — Je lirai cela plus tard... mais je vois qu'en « effet Albert vous a envoyé près de moi... Quelle « étourderie!... je le reconnais bien là!... Enfin, où « devons-nous l'attendre ?

« — Je vais vous conduire... Daignez-vous accep- « ter mon bras?

« — Il le faut bien. Oh! mais c'est trop original... « et je ne puis m'empêcher de rire de cette idée... « ah! ah! quel fou que cet Albert! »

Mme Plays a pris le bras du jeune Tobie, sur lequel elle s'appuie beaucoup, parce qu'elle fatigue en marchant; mais son cavalier ne se plaint pas de cela; il prend pour une tendre pression ce qui n'est que l'effet de l'embonpoint de cette dame, et, de son côté, il se risque déjà à serrer amoureusement le bras qui est sous le sien.

C'est du côté des Champs-Élysées que Pigeonnier conduit madame Plays. Il sait qu'il trouvera par là des cafés-restaurants avec cabinets particuliers. Il

est trop tard pour que sa dame n'ait point dîné, et il aime autant cela, parce qu'il en sera quitte pour des glaces ou du punch, ce qui lui coûtera moins cher : il a déjà fait en lui-même tous ses petits calculs. Il ne voudrait pas dépenser les douze francs qu'il a eus sur son paletot, car il veut garder de l'argent pour jouer à la bouillotte, où il espère gagner de quoi solder sa part du dîner.

« — Est-ce que vous me menez au Cirque? » dit Mme Plays en voyant que son cavalier la conduit aux Champs-Élysées.

« — Non... Oh ! ce n'est pas là qu'Albert doit « nous rejoindre... c'est dans un joli petit restau- « rant... par ici...

« — Un restaurant !... mais j'ai dîné, moi.

« — Vraiment, vous avez dîné?... ah ! c'est fâ- « cheux... enfin, nous prendrons bien toujours « quelque chose...

« — Mais vous n'avez pas l'air d'être certain de « l'endroit où Albert doit nous retrouver.

« — Pardonnez-moi... tenez... c'est là...

« — Comment ! sous cette tente de bateleurs?...

« — Non... mais derrière... ce café... oui, oui, « c'est bien là. »

Tobie conduit sa dame dans une espèce de café qui a des cabinets au premier étage, et il en demande

un au garçon qui vient vers eux. Mme Plays ne semble nullement effarouchée en entendant son cavalier demander un cabinet. C'est une femme qui n'a peur de rien, et qui serait d'ailleurs de force à repousser toute entreprise qui ne lui plairait pas. Elle marche donc d'un pas ferme sur les traces du garçon qui leur fait monter un escalier et enfiler un couloir, puis leur ouvre une petite pièce ayant une fenêtre sur les Champs-Élysées.

« — Que pourrais-je vous offrir ? » dit Tobie à la belle femme... « des glaces, du punch ?

« — Je prendrai des glaces...

« — Très-bien... Garçon... des glaces. »

Le garçon s'éloigne. Mme Plays s'écrie :

« — Prévenez donc ce garçon qu'un monsieur « viendra nous demander.

« — Ah ! c'est juste. »

Pigeonnier sort du cabinet, rejoint le garçon dans le couloir et lui dit :

« — N'apportez ni biscuits, ni macarons, ni gau- « fres avec les glaces... cette dame n'aime pas tout « cela... rien que des glaces, vous entendez ? »

Le garçon prend un air d'humeur, en répondant :

« — Nous en servons toujours avec les glaces, « mais on n'est pas forcé d'y toucher.

« — Oui, mais je vous dis que ce n'est pas la « peine de nous en servir.

« — Ça suffit, monsieur. »

Le gros jeune homme regagne en sautillant le cabinet dans lequel il a laissé sa dame. Celle-ci s'est débarrassée de son chapeau et de son châle.

« — Très-bien, » se dit Tobie, « elle se met à son aise; elle n'a fait aucune façon pour venir en cabinet particulier, d'où je conclus que cela marchera tout seul. »

Mme Plays s'est approchée de la fenêtre, en disant :

« — Que voit-on par là ? »

« — Oh! rien de beau! » répond Tobie, qui préfère que la fenêtre ne soit pas ouverte. « On est « au-dessus de ces bateleurs qui ont établi tout « contre cette maison leur baraque, dans laquelle « ils montrent des ours, des panthères, des mons- « tres, je crois. Si j'étais propriétaire de ce restau- « rant, il me semble que je ne souffrirais pas ce « voisinage!

« — Et pourquoi? » dit la belle femme en souriant, « est-ce qu'il ne faut pas que tout le monde vive?

« — Tout le monde, oui, mais pas les mons- « tres!... Oh! ma foi, je déteste les monstres... « mais aussi je suis idolâtre de la beauté. »

Tobie termine sa phrase en prenant la main de

Mme Plays, sur laquelle il dépose un baiser; la belle femme se laisse baiser la main sans difficulté.

Le garçon apporte des glaces; il les sert sur la table en regardant d'un air étonné cette dame, qui n'aime pas les biscuits; il est fort longtemps pour disposer sur la table ses glaces et ses cuillers; quand il a fini il ne s'en va pas; si bien que Pigeonnier est obligé de lui dire :

« — C'est bien! quand je voudrai quelque chose, « je sonnerai. »

Le garçon sort enfin, et Tobie va s'asseoir près de Mme Plays, devant laquelle il met une glace, en lui disant :

« — Je voudrais bien que pour moi vous ne fus- « siez pas comme elle.

« — Comment? à la vanille?

« — Non, je voulais dire... si, pour moi, vous « n'étiez pas... de glace.

« — Ah! vraiment... Est-ce là ce qu'Albert vous « a chargé de me dire?

« — Oh! ma foi, écoutez donc... quand nos amis « ne sont pas là... et que l'on a un cœur brûlant... « et qu'on se trouve près d'une femme aussi « jolie!... »

Le garçon rouvre brusquement la porte du cabinet en disant :

« — Je n'ai apporté ni biscuits, ni macarons...
« puisque madame n'en veut pas.

« — Comment? qui vous a dit que je n'en vou-
« lais pas ? » s'écrie Mme Plays.

« — Mais c'est monsieur qui... »

Tobie devient pourpre, il lance des regards furibonds au garçon et l'interrompt en s'écriant :

« — Qu'est-ce que vous dites?... qu'est-ce que
« vous venez nous conter?... Je vous ai dit : Si vos
« biscuits ne sont pas tendres, je n'en veux pas...
« si vos macarons sont vieux, gardez-les... Je ne
« veux offrir à madame que des choses... dignes
« d'elle.

« — Mais, monsieur... cependant, dans le cou-
« loir... ce n'est pas ça...

« — Si vous entendez de travers, ce n'est pas ma
« faute... Allons, en voilà assez, laissez-nous. »

Le garçon ne répond rien, il baisse le nez d'un air sournois et sort du cabinet.

« — Ce garçon est une huître, » dit Tobie en se remettant à manger sa glace, « il m'a fait perdre le
« fil de mon discours.

« — Albert a donc été retenu par des affaires bien
« importantes... quelque rendez-vous avec une autre
« femme, peut-être?... Vous êtes sans doute au fait
« de tout cela... puisqu'il vous confie... ses plus

« intimes secrets... Les hommes sont tous des scélé-
« rats lorsqu'ils sont entre eux.

« — Et quand ils sont pris séparément?

« — Ah ! ma foi, ils ne valent guère mieux, mais « du moins alors font-ils quelquefois nos volontés... « Pour vous avoir chargé ce soir de me conduire ici, « il faut qu'Albert ait une bien grande confiance en « vous!

« — Il est certain que je me trouve bien heu- « reux... et quant à sa confiance... j'en abuserais « volontiers...

« — Vraiment... voilà qui est joli.

« — Écoutez donc, si j'avais le bonheur d'être « dans les bonnes grâces d'une femme aussi belle « que vous, je n'enverrais pas un ami lui tenir com- « pagnie en mon absence.

« — Le fait est que cela annonce...

« — Beaucoup de fatuité ou une grande indiffé- « rence...

« — Ah ! ah ! comme vous habillez votre ami...

« — Les absents ont tort !... ce proverbe sera vrai « dans tous les temps !

« — Vous croyez ?... Mais je ne suis peut-être « pas de votre avis.

« — Oh ! si ! oh ! si !... soyez de mon avis !... « Quand on a des yeux qui... »

Le garçon rouvre la porte et entre avec deux soucoupes chargées l'une de biscuits, l'autre de macarons, qu'il pose sur la table, en disant :

« — C'est tout frais... Goûtez-en... Ils étaient « tout chauds hier... »

Mme Plays part d'un éclat de rire, car Tobie fait des yeux comme des pistolets; cependant il n'ose rien dire, et le garçon va s'éloigner après avoir placé ses biscuits sur la table, lorsque Mme Plays, qui a fini sa glace à la vanille, l'appelle en lui disant :

« — Garçon, apportez-moi une glace aux fruits... « Quels fruits avez-vous ?

« — Madame, nous avons de la fraise et puis de « la vanille...

« — Je sais bien que vous avez de la vanille, puis- « que je viens d'en prendre une... Mais je vous de- « mande ce que vous avez en fruits ?

« — Madame, nous avons de la fraise... et de la « vanille...

« — Je comprends, vous n'avez pas autre chose.

« — Pardonnez-moi, madame, nous avons encore « des glaces panachées.

« — A quoi ?

« — A la vanille et à la fraise.

« — Apportez-moi une fraise alors... Et vous, « monsieur, vous ne prenez pas une fraise ? »

Cette question s'adressait à Tobie qui fait son possible pour avoir l'air content, en répondant :

« — Non ! moi, je ne mange jamais plus d'une « glace !... Oh ! je m'en garderais bien ! J'ai remar- « qué que plusieurs glaces cela peut faire beaucoup « de mal, ça donne des crampes d'estomac.

« — Oh ! moi, j'en mangerais une douzaine... j'en « prendrais toute la journée que cela ne me ferait « rien du tout.

« — Diable ! » se dit Pigeonnier, c'est heureux « qu'il n'y ait ici que de la vanille et de la fraise. »

Le garçon est allé chercher la fraise qu'il ne tarde pas à rapporter. Il se remet encore à arranger les verres, les cuillers, les carafes, enfin il s'en va. Et Mme Plays se met à manger la glace à la fraise, tout en goûtant aussi aux macarons et aux biscuits.

« — Les frais vont leur train, » se dit en lui-même Tobie. « Cette femme-là consomme beaucoup. « Si je ne la distrais pas en lui parlant d'amour, les « deux soucoupes y passeront... Car j'ai entendu « dire qu'avec les femmes il fallait toujours qu'il y « eût un sens d'occupé... Tâchons donc de l'occu- « per d'autre chose. »

Et le jeune homme se rapproche de Mme Plays, la regarde entre les yeux et pousse un énorme soupir. La belle femme, qui est très-rieuse, s'écrie :

« — Eh mon Dieu ! M. Tobie... que vous prend-
« il donc?... vous me faites des yeux... et vous sou-
« pirez d'une force...

« — Ah! madame... c'est que je m'aperçois
« qu'Albert a eu bien tort de me charger de rester
« près de vous...

« — Comment... vous vous repentez d'avoir ren-
« du service à votre ami?

« — Et si ce service me coûte mon repos!...
« mon bonheur... ma tranquillité...

« — Ah ! ah ! ah !... vous plaisantez... et com-
« ment donc votre repos est-il compromis ?... »

En ce moment le paillasse qui est au-dessous du cabinet dans lequel Tobie a conduit sa dame, se met à annoncer son spectacle tout en frappant avec une baguette sur un grand tableau en toile placé à l'entrée de la baraque. Le bateleur a une voix tellement criarde qu'il est impossible aux personnes qui sont dans les cabinets de ne pas entendre tout ce qu'il dit, même lorsqu'elles voudraient n'y point faire attention, et le dialogue suivant, qui s'établit entre le jeune homme et la belle femme, se trouve nécessairement coupé par les annonces du banquiste.

TOBIE (voulant prendre la main de Mme Plays).

« — Vous me demandez comment mon repos est

« compromis... eh ! ne l'avez-vous pas deviné ?...
« O Dieu !...

LE PAILLASSE.

« — Ça va commencer, messieurs, mesdames,
« ça va commencer !...

MADAME PLAYS.

« — Laissez ma main... vous vous mettez bien
« près de moi...

LE PAILLASSE.

« — C'est l'instant ! c'est le moment !... ça va
« cocococo... ommencer !...

TOBIE.

« — Ah ! je voudrais être encore plus près... je
« voudrais.

LE PAILLASSE.

« — Entrez ! entrez !... prenez vos billets !... il
« n'y en aura pas pour tout le monde !...

MADAME PLAYS.

« — Ce paillasse est insupportable avec ses
« cris !..

TOBIE.

« — Oh ! je ne l'écoute pas !... je ne songe qu'à
« vous... que j'adore... Ah ! si je pouvais obtenir
« un petit coin dans votre cœur.

LE PAILLASSE.

« — Il y a des places à six, à quatre et même à « deux sous pour la commodité du public !

MADAME PLAYS.

« — Mais, M. Tobie, en vérité, j'étais loin de « m'attendre... mon cœur ne se donne pas si « vite !... et pour en triompher...

LE PAILLASSE.

« — Messieurs les militaires ne payeront que « demi-place et ils pourront garder leurs éperons !

TOBIE.

« — Ah ! s'il ne fallait que vous aimer comme « Roland le Furieux... j'en suis capable... mon « amour est monstrueux.

LE PAILLASSE.

« — C'est surprenant, c'est étonnant, c'est mi- « robolant !

MADAME PLAYS.

« — Et depuis quand donc m'aimez-vous?... cela « vient de vous prendre à l'instant !... c'est peu « croyable!... qu'ai-je donc tant pour vous plaire?...

LE PAILLASSE.

« — Des curiosités comme on n'en a jamais vu « dans aucune partie du monde !

TOBIE.

« — Ce que vous avez, madame, ce que vous

« avez !.. vous me le demandez... mais à mes yeux
« vous êtes une divinité...

LE PAILLASSE.

« — Une autruche qui a le cou aussi long qu'une « girafe, et qui montre sa langue quand on ne la « lui demande pas.

MADAME PLAYS.

« — Taisez-vous... vous en dites autant à bien « d'autres, je gage... Voyons, M. Pigeonnier, com- « bien avez-vous de maîtresses ?

LE PAILLASSE.

« — Trois panthères, qui font les culbutes les « plus variées.

TOBIE.

« — Moi, des maîtresses ! je n'en ai pas... et si « j'avais le bonheur de vous intéresser, vous seriez « pour moi...

LE PAILLASSE.

« — Un vrai chameau, infatigable pour tous les « exercices du corps, et qui reste sur le dos des « journées entières.

MADAME PLAYS.

« — Mon Dieu ! que les cris de cet homme sont « ennuyeux... est-ce qu'il n'aura pas bientôt fini ?... « (*Elle mange un biscuit.*)

LE PAILLASSE.

« — Voici le moment où les animaux prennent
« leur nourriture...

TOBIE.

« — Oh ! laissez-moi baiser cette main si douce...
« caresser ce bras si rond...

LE PAILLASSE.

« — C'est l'instant où le chameau mâle fait une
« foule de niches à sa femelle...

MADAME PLAYS.

« — Ce paillasse m'agace les nerfs... Quelle idée
« de m'avoir amenée ici !... cet Albert choisit bien
« mal les endroits où il donne rendez-vous... Ah !
« M. Pigeonnier... finissez... je ne veux pas que
« l'on me touche les genoux comme cela...

LE PAILLASSE.

« — Prrrrrrrrr... nez vos billets !

TOBIE, voulant enlacer la taille de Mme Plays.

« — Quelle taille élégante!... vous me rappelez la
« Vénus aux belles... formes.

LE PAILLASSE.

« — Il y a toujours de la place ! si vous êtes con-
« tents vous en ferez part à vos amis et connaissances.

MADAME PLAYS.

« — Eh bien... que faites-vous... M. Tobie? vous
« êtes d'une témérité...

LE PAILLASSE.

« — On va lever la toile... vous allez voir ce que
« vous allez voir!... »

Ici Mme Plays se lève avec impatience en s'écriant :

« — Ah! je n'y tiens plus!... ce bateleur dit des
« choses!... c'est odieux à entendre!

« — Il a fini... oh! oui, il doit avoir fini d'an-
« noncer son spectacle. Ce bruit nous apprend
« que l'on entre dans sa baraque. »

En effet, un roulement de grosse caisse, quelques fanfares sur la trompette retentissent devant le théâtre des bateleurs. L'annonce est terminée, quelques badauds, quelques jobards entrent sous la maison de toile, et la plupart des autres curieux se dispersent, sachant bien que dans ces sortes de spectacles, ce que l'on voit à la porte est toujours plus amusant que ce qui se montre en dedans.

Tobie prend Mme Plays par la main et la reconduit à sa place, car il voudrait renouer la conversation qui commençait à devenir intéressante. La belle femme se laisse conduire, et se rassied en disant :

« — Mais Albert ne vient pas, et je commence à
« trouver sa conduite assez singulière, »

Pigeonnier se précipite aux genoux de Mme Plays, en s'écriant :

« — Eh bien!... s'il ne vient pas, raison de plus

« pour l'oublier, pour vous venger... pour me cé-
« der... »

La belle dame semble hésiter et repousse moins sévèrement le petit jeune homme qui est à ses genoux, lorsqu'en arrangeant son col, sa main froisse le billet qu'elle a placé dans son sein ; elle l'en tire alors, en disant :

« — Ah ! mais à propos... je n'ai pas pu lire sur
« le boulevard la lettre qu'Albert m'a écrite...
« Voyons donc un peu ce qu'il me dit, et comment
« il vous recommande à moi... je verrai d'après
« cela si je dois vous écouter !...

« — Lisez ! lisez ! » répond Tobie, qui pense que la lettre d'Albert ne pourra que bien disposer la belle femme en sa faveur.

Mme Plays ouvre la lettre et lit tout bas le billet d'Albert, mais à mesure que ses yeux parcourent la lettre, sa figure s'anime, son teint se colore, et l'expression du dépit, de la colère, se peint dans tous ses traits. Pour comprendre ce changement il faut se rappeler que le volage Albert a écrit sa missive pendant que son ami Mouillot faisait la carte de leur dîner. Alors, sans s'en douter, et tout en ne croyant écrire que les phrases qui lui venaient à la tête, Albert y a aussi mêlé une partie des mets que Mouillot proposait tout haut à la société ; il

en est résulté une lettre conçue en ces termes :

« Femme charmante, vous savez combien je
« aime... Pour trois c'est assez. Votre image m'est
« sans cesse présente... Une tête de veau en tortue.
« Pour que vous ne m'attendiez pas au rendez-vous,
« je vous envoie un ami intime... de la plus grande
« fraîcheur... Il vous tiendra compagnie... A la
« sauce blanche. »

Mme Plays ne veut pas en lire davantage, elle froisse le billet dans ses mains, le jette à terre, se lève vivement en faisant à Tobie des yeux auxquels il ne comprend rien, et lui dit d'une voix altérée par la colère :

« — Savez-vous ce que contient cette lettre,
« monsieur?

« — Si je le sais !... certainement, belle dame,
« je l'ai en partie dictée à mon ami.

« — Ah! vous l'avez dictée?... Alors vous et
« votre ami vous êtes deux polissons. »

En disant ces mots, Mme Plays applique au jeune Tobie un soufflet qui le cloue stupéfait à sa place; puis prenant vivement son châle et son chapeau, qu'elle place à peu près sur elle, la belle femme sort brusquement du cabinet, sans daigner

jeter un regard sur la personne qu'elle y laisse.

Le pauvre Pigeonnier reste quelques minutes sans bouger, encore tout saisi par ce qui vient de lui arriver, puis enfin il se met à parcourir le cabinet à grands pas, en s'écriant :

« — Ah! mais c'est trop fort!... un soufflet!...
« parce que je lui remets ma lettre de recomman-
« dation... un soufflet... quand tout à l'heure elle se
« laissait pincer les genoux... et pincer... C'est in-
« concevable!... Mais avec tout cela j'en suis pour
« mes frais... Garçon! garçon!... »

Le garçon arrive, ayant l'air encore plus moqueur. Tobie a pour quatre francs cinquante de dépense. Il paye en soupirant et se disant tout bas :

« — Pourvu que je rattrape tout cela à la bouil-
« lotte!... »

En ce moment le paillasse recommence à frapper sur la toile avec sa baguette, en criant :

« — Entrez, messieurs, mesdames, vous allez
« voir ce que vous allez voir... Prrrrrrrr... nez
« vos billets! si vous n'êtes pas contents on vous
« rendra votre argent.

« — Que le diable t'emporte, toi! » s'écrie Tobie en sortant du cabinet. « Je ne suis pas content du
« tout, j'ai fait des dépenses folles aujourd'hui, et
« on ne me rendra pas mon argent!... »

VIII

LE CABARET. — SCÈNES POPULAIRES.

Dans un cabaret de la rue Saint-Lazare, une salle, située au premier étage, contenait plusieurs tables ; on montait à cette salle par un escalier qui partait de la boutique et se terminait presque au milieu de la pièce où se rassemblaient les buveurs qui étaient plus libres là qu'en bas.

Cette salle était alors occupée par des ouvriers, des gens du peuple et quelques petits marchands ambulants ; les uns, après une journée laborieuse, venaient prendre un modeste repas, et se refaire de leurs fatigues en soupant au cabaret ; les autres,

après avoir paressé une grande partie de leur temps venaient faire pendant une partie de la nuit ce qu'ils avaient fait le jour.

Ceux qui n'avaient point travaillé, et par conséquent rien gagné, étaient comme de coutume ceux qui dépensaient le plus. L'économie est presque toujours la compagne du travail, comme la débauche est celle de la paresse.

Un compagnon maçon, assis seul devant une table, mangeait avec béatitude un petit morceau de fromage qu'il arrosait avec une chopine de vin; les invitations, les séductions de ses camarades ne lui auraient pas fait dépenser un sou de plus, car celui-là voulait amasser et ne point rester simple compagnon.

Un peu plus loin, un ouvrier charpentier, la trogne rouge, la figure reluisante, les yeux rapetissés par les vapeurs du vin, avait déjà vidé plusieurs bouteilles, et au lieu de rentrer chez lui, où sa famille l'attendait, se disposait à boire de nouveau; provoquant ses connaissances et jusqu'aux étrangers pour trouver l'occasion de boire encore; prêt enfin à dépenser jusqu'au dernier sou de la paye qu'il vient de recevoir, et que sa femme attend en vain pour aller acheter du pain à ses enfants.

A une autre table est un homme d'une cinquan-

taine d'années ayant les cheveux gris et d'énormes favoris, et dont le costume n'annonce aucune profession. Son menton est enfoncé dans un morceau de toile à matelas qui lui sert de cravate ; il a un habit, mais percé, rapiécé et beaucoup trop court pour lui ; un pantalon dont on ne voit plus la couleur, et qui est attaché par derrière avec des ficelles qui servent de boucles. Sur sa tête est posé un chapeau rond, si l'on veut appeler chapeau un morceau de feutre défoncé en plusieurs endroits et qui n'a que des fragments de bords. Tout cela n'empêche pas ce personnage de porter la tête haute, de toiser tous ceux qui arrivent, de taper sans cesse sur la table avec son couteau, d'accompagner ainsi les chansons qu'il fredonne, et enfin, tout en ne consommant qu'un canon et un morceau de pain, de faire à lui seul autant de bruit que plusieurs écots.

Parmi ces tables entourées de buveurs, il en est une où l'on fait un repas qui porte envie à la plupart des personnes réunies dans cette salle : c'est celle occupée par Sanscravate, sa maîtresse et les deux autres commissionnaires.

La marchande de violette est assise à côté de Sanscravate qui mange, boit, parle, rit, chante, sert, verse, tout cela sans se reposer une minute, et

quelquefois même trouvant moyen de faire plusieurs choses à la fois.

Mlle Bastringuette ne semble pas partager la gaieté de son amant ; elle mange beaucoup, mais parle peu ; de temps à autre elle attache ses regards sur Paul qui est assis en face d'elle : mais celui-ci évite toujours de rencontrer ses yeux, ce qui l'oblige à tenir souvent les siens fixés sur son assiette.

Jean Ficelle est placé devant Sanscravate ; il fait honneur au souper, et fonctionne avec une grande dextérité, ce qui ne l'empêche pas de jeter incessamment ses regards à droite et à gauche et de voir tout ce qui se passe dans la salle.

« — Qui veut du lapin... encore un peu de gi-« belotte ? » dit Sanscravate en se servant d'un énorme plat auquel les convives ont déjà fait une assez forte brèche. « Personne ne dit mot ? je me sers.

« — Passe-m'en un tantinet..., » dit Jean Ficelle en présentant son assiette.

« — A la bonne heure ! » s'écrie Sanscravate en servant son camarade, « tu vas, toi !... t'es jamais « fainéant à table... mais... Paul... Ah ! quel trai-« nard... il ne mange pas... il boit à peine... t'es « donc malade, petit ?

« — Non, vraiment, » répond Paul en souriant, « mais je n'avais pas très-faim...

« — Monsieur a quelque chose qui lui occupe le « cœur... et ça lui remplit en même temps l'estomac! » murmure Bastringuette en suçant un petit os.

« — Enfin! » reprend Sanscravate, « je ne « veux pas le gronder, puisqu'il est venu, quoiqu'il « n'ait pas déjà l'air de trop s'amuser avec nous...

« — Ah! dame! » dit Bastringuette d'un ton moqueur, « nous ne sommes pas dans la couture nous « autres!... nous n'habillons pas le beau monde, « nous ne sommes pas toute la journée dans des ap- « partements cirés et vernis...

« — Est-ce que j'y suis, moi? » dit Paul en regardant Bastringuette d'un air sévère.

« — Non, mais vous avez des accointances avec des « gens qui se donnent des airs! qui portent des gants! » « Bastringuette pousse un soupir, puis reprend :

« — Ah! tiens, décidément j'ai envie de changer « d'état... je ne veux plus vendre de bouquets, je « veux me lancer plus haut.

« — Tu veux vendre des oranges? » dit Sanscravate.

« — Ah! ouiche! mieux que ça.

« — Des harengs?

« — Est-il bête! je lui dis que je veux m'éle- « ver, et il me ravale au hareng. Je veux me faire... « culotière! pour amasser des fonds.

« — Des fonds de culottes?

« — Pour amasser de quoi avoir une boutique... « je ne couds déjà pas si mal, et j'ai toujours eu de « la vocation pour les culottes... c'est pas éton- « nant, ma mère en vendait sous les piliers des halles.

« — Eh ben, sois tranquille, soleil de mon cœur, « pour peu qu'il m'arrive souvent des journées « comme aujourd'hui, j'en aurai de ces noyaux pour « t'acheter une boutique un peu étoffée.

« — Oui! » reprend Bastringuette en haussant les épaules, « je n'ai qu'à compter sur toi!... c'est « étonnant comme tu amasses... tu ne sais pas seu- « lement te faire payer par ceux qui te doivent...

« — Bah! on te doit de l'argent à toi? » s'écrie Jean Ficelle en regardant Sanscravate avec étonnement. « Est-ce que tu as des fonds de placés?... « est-ce que tu as hérité sans en faire part à un « ami?... Passe-moi encore du lapin alors...

« — Eh non! est-ce que tu écoutes Bastrin- « guette? elle veut parler des gens dont j'avais fait « le déménagement... Ah! un pauvre déménage- « ment qui ne m'avait guère fatigué!... et puis « j'avais scié une demi-voie de bois, et fait quel- « ques commissions... bref on me devait peut-être « six ou sept francs... v'là-t-il pas une belle « somme!...

« — Enfin, c'est toujours ça, » reprend la grande fille. « Figurez-vous... c'était l'hiver dernier... il « gelait, mais il faisait un soleil superbe, et depuis « longtemps j'avais une idée de me faire rouler sur « le chemin de fer de Corbeil, pour aller ensuite « me promener dans la forêt de Fontainebleau où « l'on dit qu'il y a des serpents... et moi je suis « curieuse d'en voir, même de gros, je n'ai jamais « eu peur de ces êtres-là. Bref je dis à Sanscravate : « — Tu vas me mener à Fontainebleau par le che« min de fer, nous ferons là-bas une petite ribote « champêtre... sur l'herbe... elle sera un peu « froide, mais ça n'en sera que plus piquant, j'aime « à faire des ribotes sur la mousse. Il y a long« temps que je ne me suis mise au frais, ça me fera « du bien. Sanscravate fouille dans sa poche, il ne « possédait que cent sous. Je dis : — C'est un peu « exigu pour faire les choses proprement sur l'herbe, « faudrait au moins avoir le double. Voyons, est-ce « qu'il n'y a pas moyen de se procurer d'autre qui« bus ? Là-dessus il me répond : — J'ai ben queuques « pratiques qui me doivent... entre autres cette fa« mille qui demeure au cinquième dans la rue des « Martyrs, et que j'ai déménagée il y a six mois. « — Eh bien ! lui dis-je, si tu attends encore, ils « pourraient bien être redéménagés, et sans toi,

« cette fois. Va donc te faire payer... au bout de six « mois, un pauvre commissionnaire a bien le droit « de demander son dû ! Je le pousse tant qu'il se « décide à y aller, mais si vous saviez ce qu'il a « fait...

« — Il a tout cassé pour se faire payer? » dit Jean Ficelle, « moi, d'abord c'est ce que j'aurais « fait!

« — Eh non! » dit Sanscravate, « si tu avais vu « quelle misère chez ces pauvres gens, tu aurais fait « comme moi, tu en aurais été touché. Figurez- « vous que j'entre chez mes débiteurs, ils logeaient « dans les mansardes... il était près de dix heures « du matin : je trouve le monsieur encore couché « à côté de sa femme. Ils avaient sur la tête de « vieilles serviettes en guise de fichus, ça les faisait « ressembler à des Turcs. Pour se couvrir, n'ayant « qu'une vieille couverture toute percée, ils avaient « mis tous leurs effets sur leur lit, de vieilles robes, « un pantalon, jusqu'à de vieilles bottes !... tout ça « sur eux pour leur tenir chaud !... et puis dans un « renfoncement était le lit de l'enfant, un petit gar- « çon de deux à trois ans, bien gentil, bien « rose !... quand je dis le lit... c'en était pas un !... « devinez dans quoi était couché l'enfant ?... dans « un vieux manchon de femme... un manchon qui

« n'avait presque plus de poils ; on avait fourré ce « petit là dedans, et on l'avait placé dans le tiroir « d'une commode qu'on avait retiré entièrement et « qui servait de couchette. En me voyant entrer, le « monsieur me dit : — Mon cher ami, si vous venez « pour ce que je vous dois, il faudra que vous ayez « encore la bonté d'attendre, je suis sans ouvrage « depuis quinze jours... nous ne nous levons que le « plus tard possible, car nous n'avons plus de quoi « nous chauffer... et ce qu'il y a de pis, c'est que « je ne sais pas trop aujourd'hui avec quoi nous « déjeunerons !... — Dites-moi un peu si je pouvais « demander de l'argent à ces gens-là... je tâchai de « les consoler... et je m'en allai !...

« — Oui ! mais il ne vous dit pas tout ! » s'écrie Bastringuette, « non-seulement il ne demanda pas « son dû, mais encore il laissa sur la cheminée de « ces pauvres gens la seule pièce de cinq francs « qu'il possédait... si bien qu'au lieu de rapporter « le double de ce qu'il avait, pour nous divertir, il « revint sans le sou ! »

Paul saisit vivement la main de Sanscravate, en s'écriant :

— Ah ! c'est bien, Sanscravate !... c'est bien « ce que tu as fait là... tu as un bon cœur, tu es « un bon garçon !...

« — Oh ! pardi ! v'là grand'chose ! » répond le commissionnaire en remplissant son verre, « il fallait « ben faire déjeuner ce petit qui couchait dans le « manchon !... Moi, j'ai crédit chez le marchand « de vin... je pouvais attendre.

« — Si tous les créanciers se conduisaient comme « ça, » murmure Jean Ficelle, « le métier ne vaudrait « plus rien. Eh! eh ! dis donc, Laboussole, si tes « créanciers te donnaient des écus de cinq francs à « toi... ça te chausserait joliment... ! »

Ces paroles étaient adressées au particulier qui depuis longtemps avait avalé son canon, mais continuait de mastiquer son pain sec en battant sur la table avec son couteau, comme s'il eût joué du tambour.

M. Laboussole promène son menton dans sa toile à carreaux en répondant d'un air tout guilleret :

« — Je serais millionnaire!... au lieu de cela « je suis dégommé... Que voulez-vous ! cela se « voit tous les jours ; et moi aussi j'ai mangé du « veau rôti et de la salade !... et j'ai bu du vin « à discrétion... on a des hauts et des bas !...

« — Mais à c't'heure il n'en a pas de bas, » murmure Bastringuette en jetant un coup d'œil sur M. Laboussole, « il me fait l'effet d'un vieux filou « cet homme-là.

« — Pas du tout, » dit Jean Ficelle, « c'est un « particulier qui a eu beaucoup de talent dans sa « partie... mais dame! il a subi des revers.

« — Quéque c'était sa partie?

« — Il était inspecteur à la Halle...

« — Diable! c'est une bonne place... et pour- « quoi l'a-t-il perdue?

« — On lui a fait des méchancetés... on lui four- « rait des poissons, des volailles dans ses poches... « et puis on disait qu'il volait les marchandises... « des mauvaisetés, quoi!... et un jour qu'il avait « un saumon dans une poche, et un dindon dans « l'autre, on a eu l'infamie de l'arrêter et de le « destituer pour ça!

« — Il ne s'apercevait donc pas quand il avait « du poisson sur lui, ce monsieur? » dit Bastringuette.

« — Apparemment... à la Halle il y en a tant, « on marche dessus.

« — C'est égal, son innocence me fait l'effet « d'être bigrement troublée!... Et quoi qu'il fait à « présent?

« — Il donne des cachets au bal de *la Belle-* « *en-cuisse*, rue des Martyrs... à la barrière... Mais, « quand on ne danse pas... il est fumé! et on ne « danse pas aujourd'hui.

« — Voyons, vieux, est-ce que vous ne voulez « pas boire un coup avec nous ? » dit Sanscravate en faisant un signe à Laboussole. Celui-ci a aussitôt accepté que compris, et il vient avec son verre s'asseoir à la table des commissionnaires, en disant :

« — Je ne refuse jamais un verre de vin. »

Bastringuette fait un mouvement d'humeur en murmurant entre ses dents :

« — Qu'il est bête, ce Sanscravate !... Est-ce « que nous avions besoin de ce vieux rissolé ?... « Mais dès qu'il a des sonnettes, celui-là, c'est pour « tout le monde ! aussi, il ne les garde pas long-« temps ! »

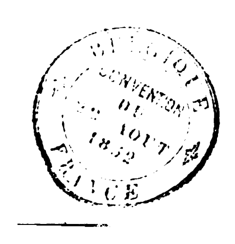
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

SANSCRAVATE

OU LES COMMISSIONNAIRES.



IMP. DE NAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT,
Rue du Nord, 8.

SANSCRAVATE

OU

ES COMMISSIONNAIRES

PAR

Ch. Paul De Kock.

—

TOME II.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

—

1844

I

LE CABARET. — SCÈNES POPULAIRES.

(Suite.)

Paul ne semble pas non plus flatté de se trouver à la même table que le ci-devant inspecteur de la halle, et il éloigne sa chaise de celle de ce monsieur. Celui-ci saisit cette occasion pour se mettre entièrement à table, et, tirant à lui le plat de lapin dans lequel il ne reste plus que la tête, il se met à la nettoyer avec sa langue, en fredonnant :

« — *Quand on sait aimer et plaire, a-t-on besoin*
« *d'autre bien ?*

« — Ah çà ! nous allons prendre un peu de des-
« sert, » dit Sanscravate, « faut pas rester sur le

« lapin... Voyons, Bastringuette... quéque tu veux « en fait de dessert?

« — Du saucisson à l'ail, » répond la grande fille.

« — Ça va! Hohé!... garçon... quatre saucis- « sons à l'ail... et qu'ils soient musqués dans le bon « style... Cinq, même... Laboussole en goûtera « bien un!... N'est-ce pas, vieux?

« — Je n'ai jamais refusé un saucisson! » répond ce monsieur en continuant de visiter jusqu'aux moindres petites cavités de la tête du lapin.

« — Tiens! tu manges l'œil? » s'écrie Jean Ficelle en regardant Laboussole travailler.

« — Je mangerais les tiens si tu étais en gibe- « lotte... J'adore cette friandise. »

Les saucissons sont apportés. Chacun en prend un, excepté Paul, qui prétend n'avoir plus faim. Jean Ficelle prend alors son air goguenard, en disant :

« — C'est pas assez sucré pour lui!... »

Et Bastringuette ajoute :

« — Peut-être ben que sa tailleuse pour femme « n'aime pas ce goût-là!

« — Dis donc, camarade, tu ne vas pas du tout! » s'écrie Sanscravate en forçant Paul à laisser de nouveau emplir son verre. « Est-ce que tu ne te plais « pas avec les amis?

« — Il est certain, » dit Jean Ficelle, « que Paul « fait une drôle de mine. On dirait qu'il se trouve « vexé d'être au cabaret avec nous.

« — Eh! pourquoi donc me supposer ces senti- « ments? » répond Paul, « est-ce que je suis autre « chose que vous, moi? est-ce que je ne suis pas « un commissionnaire aussi? Quant au cabaret... « comme j'y vais fort rarement, il n'est pas éton- « nant que j'y aie l'air moins à mon aise que vous!

« — Vous ne fréquentez pas souvent le cabaret! » s'écrie Laboussole en savourant son saucisson. « Vous avez tort, jeune homme! le cabaret est le « seul endroit où l'on puisse jouir de l'existence... « C'est le rendez-vous de la bonne société... Je « voudrais ne jamais en sortir, moi, du caba- « ret!... »

Paul ne répond pas et tourne le dos à M. Laboussole. Jean reprend d'un ton malicieux :

« — Ah! dame! on ne va pas au cabaret quand « on se met en flambard!... et on m'a dit qu'on « rencontrait queuquefois Paul ayant sur lui une « pelure soignée, et un chapeau au lieu de cas- « quette...

« — Ah! bah! » s'écrie Sanscravate en vidant son verre, « comment, camarade, est-ce que tu « fais parfois ton crâne?...

« — On s'est trompé, » murmure Paul, que ces questions semblent contrarier.

« — Moi, j'ai de bons yeux, » dit Laboussole en rajustant sur sa tête son espèce de chapeau. « Oui, j'ai aperçu le camarade, il n'y a pas plus « de huit jours... c'était dans le Marais... et il « avait une tenue d'épicier en gros!

« — Tiens! tiens! » dit Bastringuette en fixant sur Paul ses grands yeux noirs, « est-ce que vous « seriez un prince déguisé en commissionnaire?... « il me semble que j'ai déjà entendu conter une his- « toire comme ça... Dites donc, alors, si vous vouliez « faire ma fortune... ne vous gênez pas, j'accepte.

« — Je ne suis pas autre chose que ce que je pa- « rais, » répond Paul en poussant un soupir, « mais j'ai de bons yeux aussi... et j'ai vu... mon- « sieur... devant un jeu de hasard... établi sous le « pont d'Austerlitz. »

Le ci-devant inspecteur à la halle se trouble et tâche d'enfoncer son chapeau sur ses yeux; il lâche un coup d'œil sur Jean Ficelle, et reprend en faisant une voix enrouée :

« — C'est possible!... Qu'y a-t-il là d'éton- « nant?... On flâne... on se promène... on s'arrête « devant un divertissement quelconque... Voilà « comment on descend le fleuve de la vie!

« — Allons, allons, buvons, chantons! » s'écrie Sanscravate. « Eh ! qu'importe comment on soit ha-
« billé ?... qu'importe où l'on se promène ?... Est-ce
« que nous ne sommes pas nos maîtres ? est-ce que
« la liberté n'est pas pour tout le monde ?

« — C'est mon avis ! » répond Laboussole en tendant son verre, dont il avale ensuite le contenu avec toute la facilité d'un Anglais qui ingurgite du champagne. « Mais vous êtes ce que j'appelle un
« homme, vous... Sanscravate !... et je me fais de
« vos amis...

« — Je crois ben ! » dit Bastringuette à demi-voix, « il est l'ami de ceux qui régalent !... N'est-ce
« pas, Paul ?... Eh ben, répondez donc, Cupidon,
« au lieu de baisser vos yeux comme une demoi-
« selle... Savez-vous que c'est malhonnête, de ne
« pas regarder une femme... quand elle vous
« *fisque ?* »

Paul ne fait pas semblant d'entendre et ne répond rien. Quant à Sanscravate, les fréquentes rasades qu'il se verse commencent à échauffer sa tête et à brouiller ses yeux ; il ne s'aperçoit point des œillades que sa maîtresse lance à son vis-à-vis, mais Jean Ficelle, qui observe tout, sourit malignement en disant entre ses dents, mais de manière à pouvoir être entendu de Sanscravate :

« — C'est joliment traître, les femmes !... Si j'a-
« vais une maîtresse, je ne l'emmènerais jamais en
« société que quand il n'y aurait personne.

« — Enfin, » reprend le monsieur mal vêtu, en attaquant le saucisson que Paul a refusé, « il paraît
« du reste que les affaires ne vont pas mal, mes ca-
« marades, car vous menez une vie arrosée de pi-
« queton !...

« — J'ai fait une bonne soirée ! » dit Sanscravate, « quinze francs ! pour une commission !

« — Peste ! c'est donc un duc et pair pour qui
« tu travailles, l'ami ?

« — Non, mais c'est un jeune homme qui va
« bien !... Ah ! bigre ! parlez-moi d'un gaillard
« comme ça... C'est généreux !...

« — C'est pas comme le mien, » dit Jean Ficelle,
« il m'a flanqué une méchante pièce de quarante
« sous pour avoir trotté plus de deux heures !...

« — Le mien m'en a encore moins donné ! » dit Paul, « et pourtant j'ai dû attendre bien longtemps
« pour lui en différents endroits !

« — Ah ! parlez-moi de ma pratique, » reprend Sanscravate, « c'est gai ! farceur... ça s'amuse, et
« ça veut que les autres s'amusent... Voilà un bon
« enfant... buvons à la santé de M. Albert Ver-
« moncey...

« — Ça y est... Buvons !...

« — Eh bien, Paul... tu ne bois pas ?...

« — Je n'ai plus soif.

« — Est-ce que ça empêche de boire ?... Va « donc !..

« — Non, je n'ai pas envie de me griser.

« — Ah ! quelle poule !... T'es pas un homme, « alors... t'es une portière !... Est-ce qu'on refuse « de trinquer avec les amis ?

« — Non, non ! » dit Jean Ficelle, qui cherche à animer Sanscravate contre le jeune commissionnaire, « c'est un affront qu'il nous fait.

« — On ne refuse jamais de trinquer ! » dit M. Laboussole en approchant son verre de celui de Paul ; mais le jeune commissionnaire prend son verre et le jette à terre, en disant :

« — Et moi je ne veux pas trinquer avec vous ! »

Le monsieur au chapeau déformé prend cette action avec assez d'indifférence, et se contente de répondre :

« — Jeune homme... qui casse les verres... Vous « savez le reste ? »

Mais Sanscravate, déjà étourdi par le vin, se lève en s'écriant :

« — Sacrédié ! sais-tu que je n'aime pas ces manières-là ?... et si un autre avait fait cela...

« Mais faudrait pas recommencer, pourtant...

« — Eh ben, de quoi !... » s'écrie Bastringuette en se levant aussi et se plaçant devant Sanscravate, « est-ce que nous allons faire du tapage ?...
« Alors, je vais crier plus fort, moi !... Est-ce qu'on
« se fâche avec un ami parce qu'il ne veut pas
« boire ?... Est-ce que Paul n'est pas son maître ?...
« Moi je dis qu'il a raison, de ne pas se griser
« comme vous ! Quand vous êtes gris, vous devenez
« comme des brutes, vous n'êtes plus bons qu'à
« vous battre, et si vous croyez qu'on vous aime,
« alors ! vous vous trompez joliment !

« — Tiens ! comme elle prend son parti ! » dit Jean Ficelle, « vous seriez amoureuse de lui que ça
« ne serait pas pis.

« — Si je suis amoureuse de quelqu'un, » répond Bastringuette, « en tout cas, ce n'est pas de vous. »

Sanscravate, qui s'étourdit de plus en plus, et auquel les demi-mots, les observations perfides de Jean Ficelle commencent à donner de la jalousie, prend le bras de la grande fille, qui est à côté de lui, et le lui secoue assez rudement, en s'écriant :

« — Mais il me semble aussi, à moi, que tu prends
« beaucoup trop la défense du camarade !... Sais-tu
« que je n'aime pas ça ? Est-ce que tu aurais envie
« de me faire des traits ?... »

Bastringuette se lève, retire avec un mouvement violent son bras de la main qui le tenait, et prenant une assiette sur la table, elle la tient sur la tête de Sanscravate qu'elle semble prête à frapper avec. Alors son visage est pâle, ses sourcils se rapprochent, ses regards lancent des éclairs. Il y a dans sa colère quelque chose qui l'embellit, et qui donne presque de la distinction à ses traits ; chacun en est frappé, et Sanscravate demeure immobile, semblant résigné à recevoir le coup qui le menace.

« — Je devrais te briser cette assiette sur la tête, » dit Bastringuette, « oui, je le devrais pour t'appren-
« dre à m'avoir secoué le bras aussi rudement !...
« si je t'aimais encore je le ferais, mais comme je
« ne t'aime plus je te pardonne... »

En disant ces mots elle replace l'assiette sur la table. Sanscravate la regarde d'un air inquiet, en balbutiant :

« — Ah ! tu ne m'aimes plus !...

« — Non, » répond Bastringuette en appuyant sur ses paroles. « Je suis franche, moi !... Je ne
« veux pas te faire de traits, comme tu as l'air de
« le craindre... Mais, dès ce moment je ne suis
« plus ta maîtresse, je reprends ma liberté.

« — Quoi !... tout de bon ?

« — Oh !... tu vois ben que je n'en fais pas

« mystère, je te le dis devant tout le monde.

« — Mais...

« — Mais quoi?... Nous n'étions pas liés en-« semble de façon à ne pas nous quitter. Aimerais-« tu mieux que je fisse comme les dames du beau « monde?... Que je reste avec toi, en ne t'aimant « plus, et puis que je te fasse des queues toute la « journée? C'est pas mon genre à moi.

« — Si tu ne m'aimes plus... c'est que tu en « aimes un autre alors!...

« — Pardi!... ça se devine facilement! » murmure Jean Ficelle.

« — Que j'aime n'importe qui... ça ne te re-« garde plus!... Aime qui tu voudras!... Je m'en « fiche comme des favoris de monsieur! »

La grande fille désignait Laboussole qui sourit et caresse ses favoris, en disant :

« — Toutes les femmes n'en disent pas autant.

« — Ah! c'est comme ça! » s'écrie Sanscravate en vidant son verre, tandis que Bastringuette s'est remise à table d'un air plus calme. Eh ben! comme tu voudras!... Au diable l'amour! les femmes!... « Buvons, mes amis... buvons!...

« Mais il est tard, » dit Paul, « j'entends que « l'on ferme en bas. Sanscravate, est-ce que nous ne « partons pas?

« — Pars si tu veux... moi je reste avec les « amis... avec les vrais amis! » répond Sanscravate en jetant sur le jeune commissionnaire un regard courroucé.

« — Non... je m'en irai avec toi... tu as assez « bu... il ne faut pas te griser...

« — Quéque ça te fait?... si ça me convient de « me griser!... Je suis mon maître aussi!... Je n'ai « plus de femme qui me gêne, qui m'ennuie... Ah! « crédié! comme je vais m'en donner à présent!

« — Ça sera du gentil! » murmure Bastringuette. « Il fera de belles choses. Moi, je ne veux « plus d'hommes qui s'abrutissent à boire... J'aime « mieux un amant sobre... c'est plus délicat pour « l'amour.

« — A boire! à boire!... du vin, garçon! » crie Sanscravate qui veut s'étourdir encore plus pour ne point paraître affligé d'avoir rompu avec sa maîtresse.

« — C'est ça, » dit Jean Ficelle. « Les hommes « solides ne boudent pas... les véreux s'en iront... « on se passera d'eux... »

« — O mes amis! » s'écrie M. Laboussole d'un ton sentimental, « quand on est si bien ensemble, il « ne faut pas songer à se quitter... passons huit « jours ici... ça va-t-il?... Ah! bah! ça va! »

Paul se penche vers Bastringuette et lui dit tout bas :

« — C'est vous qui êtes cause que Sanscravate
« se grise... Il boit pour oublier le chagrin que vous
« lui avez fait, en lui disant que vous vouliez le
« quitter... et il pourrait en résulter quelque mal-
« heur.

« — Tant pis !... n, i, ni, c'est fini. Je ne l'aime
« plus... j'en aime un autre ! et cet autre, c'est toi...! »

Paul se recule sans répondre. On entend des éclats de rire partir d'une autre partie de la salle. C'est le charpentier à la rouge trogne qui est entouré de buveurs auxquels il dit :

« — Oui, je parie que je le ferais... Oui, oui, je
« le parie... et qu'un autre ne le fera pas... Ah !
« mais vous êtes tous des *feignants*... vous n'osez
« pas jouter !

« — Ah ! bon... voilà Cagnoux qui fait ses far-
« ces, » dit Jean Ficelle. « Il défie tout le monde,
« celui-là !... »

Sanscravate quitte sa place et va près du charpentier en disant :

« — Qu'est-ce que tu dis donc que tu feras toi,
« et que les autres ne feront pas ?... en v'là une
« bonne !... Est-ce que tu crois qu'il n'y a pas ici
« des lurons qui te valent, Cagnoux ?

« — Oui, » murmure Laboussole en restant à table et vidant tous les restants de bouteille dans son verre. « Oui... nous sommes capables de tout, ici ! « il ne faut pas nous défier. »

Le charpentier, qui est complétement gris, parvient pourtant à se lever, et, tâchant de se tenir sans chanceler, élève en l'air un énorme verre, en disant :

« — Voyez-vous ce verre... ça tient une chope... « qu'on me l'emplisse d'eau-de-vie, je le vide en un « trait... il n'y en a pas un de vous de... fichu pour « en faire autant.

« — Oh ! parbleu, voilà une belle merveille, » s'écrie Sanscravate, « boire plein ça d'eau-de-vie... « mais ce n'est pas bien difficile.

« — Sanscravate est capable de faire cela, » dit Jean Ficelle qui a aussi quitté sa place pour venir se mêler aux curieux. « Oui, je le connais... il le « fera... Moi, si je n'avais pas mal au ventre, je le « ferais.

« — Je gage six litres pour la société que j'avale « plein ce verre d'eau-de-vie, d'un trait, sans me « reposer enfin ; ça va-t-il, vieux Cagnoux ?

« — Ça va ! » répond le charpentier, « tape là « dedans. »

Sanscravate s'avance pour taper dans la main

que Cagnoux lui présente; mais alors celui-ci, ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, se laisse retomber sur sa chaise, et la main du commissionnaire tombe d'aplomb sur la tête du charpentier, et lui enfonce jusqu'au nez une vieille casquette qui le couvrait. De gros éclats de rire partent de tous côtés. Le charpentier y mêle les siens, et se dépêtre de sa coiffure, en criant :

« — Qu'on apporte l'eau-de-vie... et s'il perd, « moi je tiendrai le pari après. »

Au lieu de répondre à Bastringuette qui lui demande s'il veut la reconduire, Paul se lève alors et court à Sanscravate auquel il prend la main, en lui disant :

« — Sanscravate, tu ne vas pas tenir le pari « qu'on te propose... Tu ne vas pas faire la folie de « boire plein cet immense verre d'eau-de-vie ?

« — Eh ! pourquoi donc pas ? » répond le commissionnaire en retirant sa main de celle de Paul. « Si cela me plaît... est-ce que cela te regarde?... « Va donc faire la cour à Bastringuette, et laisse-« nous tranquille.

« — Tu sais très-bien que je ne suis pas amou-« reux de ta maîtresse?...

« — Oh ! maintenant elle ne l'est plus... qu'elle « soit la tienne, ça m'est bien égal. »

Le ton dont Sanscravate dit ces mots n'annonce pas qu'il lui soit en effet indifférent de voir la marchande de violette devenir la conquête de Paul, mais celui-ci essaye de reprendre la main de son camarade, en lui disant :

« — Allons, qu'il ne soit plus question de Bas-« tringuette entre nous ! Ta querelle avec elle ne « me regarde pas... et d'ailleurs demain vous serez « raccommodés. Mais je t'en supplie, ne bois pas « cette énorme quantité d'eau-de-vie, c'est fort « dangereux, tu pourrais en mourir.

« — Bah ! bah ! et d'ailleurs cela m'est bien « égal.

« — Le pari est engagé, il n'y a plus à reculer, » dit Jean Ficelle en se frottant les mains.

« — Oui, c'est une chose sacrée ! » reprend M. Laboussole qui s'est enfin décidé à quitter la table où il n'y avait plus rien à boire, pour venir se joindre aux personnes rassemblées autour de Sanscravate et de Cagnoux. « Je ne connais rien « de plus sacré qu'un pari ! Une fois, moi, j'avais « gagé que je mangerais une énorme carpe frite « avec toutes ses arêtes ! Quand j'étais aux trois « quarts, j'ai senti que je m'étranglais... mais j'a-« vais parié, j'ai continué. J'en ai eu un mal dans « la gorge avec une arête, que j'ai gardée six

« mois... mais j'ai gagné le pari qui était de dix
« sous, et l'honneur était sauvé ! »

Le garçon marchand de vin arrive avec une grande mesure d'eau-de-vie; tandis qu'il emplit l'immense verre, Paul s'approche encore de Sanscravate et lui dit :

« — Je suis plus raisonnable que les autres...
« et je suis ton ami, écoute-moi, de grâce.

« — Toi, tu n'es plus mon ami... d'ailleurs tu
« as cassé ton verre pour ne plus trinquer avec
« moi... je n'ai pas oublié ça.

« — Ce n'est pas avec toi que je ne voulais pas
« trinquer... c'est avec Laboussole, et tu verras
« plus tard si j'avais raison. »

En ce moment les hommes rassemblés dans la salle crient de tous côtés :

« — Allons ! c'est versé !... voilà le moment de
« te montrer, Sanscravate !

« — Me voilà ! » répond le commissionnaire en repoussant brusquement Paul pour s'approcher de la table sur laquelle est l'objet du pari.

Mais Paul a été plus prompt que Sanscravate, il a couru à la table, il y arrive le premier, et d'un revers de sa main il jette à terre la chope d'eau-de-vie ; l'immense verre se brise en éclats et le liquide se répand sur le carreau.

L'action du jeune commissionnaire provoque un murmure de mécontentement et de menace. Quelques buveurs semblent stupéfaits en voyant qu'un homme a pu se résoudre à perdre une aussi grande quantité d'eau-de-vie, et M. Laboussole, ne craignant pas de tacher son pantalon, se précipite sur-le-champ à quatre pattes, et collant sa bouche sur les flots de liquide, tâche, avec sa langue, d'en attraper une partie.

Mais Sanscravate exaspéré par la colère, et qui n'a déjà plus sa raison, court sur Paul et le saisit par le milieu du corps en lui disant d'une voix menaçante :

« — C'est une insulte que tu viens de me faire...
« Tu as voulu m'empêcher de gagner mon pari,
« mais tu vas m'en rendre raison !... nous allons
« nous battre, entends-tu ?... et défends-toi bien,
« car je taperai ferme !...

« — Oui, oui, » s'écrie Jean Ficelle, « il a insulté Sanscravate... il a insulté Cagnoux... il
« nous a tous offensés en cassant la chope... il
« faut qu'il soit rossé !... il faut lui donner une le-
« çon !... ça lui apprendra à mieux se conduire dans
« un cabaret ! »

Et M. Laboussole, tout en continuant de lécher l'eau-de-vie répandue à terre, fait entendre ces mots à demi étouffés par sa position :

« — Il faut le battre !... ou bien il faut le forcer « à payer le double d'eau-de-vie... pour la société. »

Bastringuette s'élance alors au milieu de tous ces hommes qui entourent le jeune commissionnaire, et se plaçant devant celui-ci, elle s'écrie :

« — Est-ce que vous allez vous mettre tous contre « lui ?.. Eh ben ! c'est courageux !... une douzaine « contre un homme... c'est comme ça que vous « êtes braves !... je vous défends de le toucher ! ou « je vous griffe tous ! »

Mais d'un bras vigoureux Sanscravate a fait pirouetter la grande fille de côté, en disant :

« — Ce n'est pas contre douze qu'il se battra, « c'est contre moi seul... Allons, y es-tu ?

« — Non ! » répond Paul qui est resté fort calme au milieu de tout ce tumulte. « Non, je ne me bat- « trai pas contre toi.

« — Tu es un lâche alors.

« — Je ne suis point un lâche. Que tout autre « se présente et je consens à me battre !... Mais « pas avec toi, Sanscravate, car tu n'as pas ta rai- « son maintenant, et demain tu serais fâché d'avoir « frappé ton ami.

« — Ah ! il cane ! il cane ! » s'écrie Jean Ficelle. « Il veut faire croire que Sanscravate a trop bu...

« — C'est à moi que tu as fait une sottise en

« brisant ce verre... c'est avec moi qu'il faut te « battre! » reprend Sanscrate. « Allons, crédié... « finissons-en, ou je t'assomme!... »

Déjà le vigoureux commissionnaire a levé son poing sur Paul qui reste impassible et semble décidé à se laisser frapper... et tous les hommes rassemblés là se sont reculés comme pour laisser un espace plus grand aux combattants sur lesquels leurs yeux sont attachés.

Mais un incident inattendu vient interrompre cette scène. Des pas lourds, pesants se font entendre dans la boutique du marchand de vin, et il s'y mêle comme le bruit que font des fusils que l'on pose à terre; au même moment le garçon marchand de vin paraît au haut de l'escalier, en criant d'un air effaré :

« — La garde... voilà la garde... elle va monter « ici.

« — La garde! » murmurent la plupart des buveurs, « qu'est-ce qu'elle vient faire? — Il n'est pas « minuit... — Nous avons encore le droit de boire... « — Moi, je ne m'en vais pas...

« — Elle vient pour autre chose, » reprend le garçon, « il y a deux agents de police avec les soldats... « ils viennent arrêter quelqu'un, à ce qu'il paraît. »

Les ouvriers, les ivrognes semblent assez peu

émus à cette nouvelle. Mais M. Laboussole, qui était resté à quatre pattes, va se fourrer alors sous une table, quoiqu'il n'y ait point d'eau-de-vie de répandue dessous.

Les soldats et les agents de police montaient presque sur les pas du garçon. Ils entrent dans la salle. Deux des soldats gardent l'escalier.

« — Pourquoi diable venez-vous nous déranger ? » s'écrie Sanscravate, « nous n'avons rien à démêler « avec vous !... Est-ce qu'on n'est plus libre de « boire, de chanter et de se disputer si ça fait « plaisir ? »

Les agents, qui ont déjà passé en revue toutes les personnes qui sont dans la salle, ne répondent point à Sanscravate ; mais l'un d'eux s'approche de la table sous laquelle s'est réfugié le ci-devant inspecteur à la halle, et, le tirant par une jambe, le force de quitter sa retraite, en disant :

« — Voilà le particulier que nous cherchons... « Allons, allons, debout ! il faut nous suivre !

« — Messieurs ! » s'écrie Laboussole, en tâchant de cacher jusqu'à son nez dans sa cravate, « c'est « une méprise, je vous assure ; il faut que je sois « victime d'une ressemblance malheureuse... Je « connais plus de vingt personnes qui me ressem- « blent !

« — Non, non, c'est bien vous que nous cher-
« chions... allons, marchons, et vivement!

— Pourquoi donc arrêtez-vous cet homme? » s'écrie Sanscravate, que Jean Ficelle pousse par derrière en lui soufflant à l'oreille : « Défends-le « donc! rosse-les, toi qui es fort!

« — Parce que cet homme est un voleur! » s'écrie l'agent en poussant Laboussole devant lui.

Paul regarde alors Sanscravate, qui est resté pâle et immobile : le mot de voleur l'a dégrisé.

II

SOIRÉE D'ATELIER. — UN FÉTICHE. — LA BOURGUIGNONNE.

Il est fort désagréable d'être trompé dans son attente ; mais c'est surtout après un rendez-vous galant que cette déception est plus sensible. Vous avez rêvé le bonheur sous les formes les plus gracieuses, votre imagination a enfanté les tableaux les plus tendres, les situations les plus douces... Toutes ces pensées vous ont monté la tête, échauffé l'esprit... quand vous en avez, et tout au moins les sens, à défaut de l'esprit, et de tout cela quand il ne résulte rien de ce qu'on s'était promis, on s'en revient tout confus, comme le corbeau de la fable.

Mais si au lieu des baisers que vous espériez prendre, c'est un soufflet que vous avez reçu, il est bien permis de sentir le dépit, la colère se mêler à cette confusion.

On dit qu'un soufflet de femme ne fait pas de mal, c'est sans doute parce que, donné souvent dans un mouvement de vivacité, il est suivi du repentir, et laisse à celui qui l'a reçu la faculté d'en mériter encore...

Mais prenez un soufflet bien sec... et rien avec. je doute que la plus jolie femme et la plus jolie main vous le fassent trouver agréable.

Vous direz peut-être que Mme Plays n'avait pas donné de rendez-vous au jeune Tobie? Non, mais elle avait accepté son bras, elle avait bien voulu entrer avec lui dans un cabinet particulier; tout cela, pour des gens qui savent vivre, était déjà dire qu'elle consentait à ce qu'il remplaçât Albert en tout.

Le petit jeune homme se livrait à ses réflexions, tout en faisant le chemin des Champs-Élysées à la rue Taitbout; il marchait extrêmement vite, car il est rare que l'on aille doucement quand on est très-animé, et tout en marchant il se disait:

« — Est-ce que par hasard Albert n'aurait pas « écrit à cette dame ce qu'il se dictait lui-même

« tout haut?... J'aurais dû lire sa lettre avant de la « donner... Est-ce qu'il lui a écrit des horreurs sur « mon compte?... Était-ce un coup monté pour se « moquer de moi?... Ah! fichtre!... si je savais « cela! ça ne se passerait pas ainsi... c'est que je « n'entends pas qu'on se fiche de moi... »

Et dans l'ardeur qui l'anime, le jeune homme brandit, tout en marchant, sa belle canne à pomme d'or, comme s'il voulait déjà assommer quelqu'un, et en gesticulant ainsi, il manque de faire sauter en l'air le chapeau d'une dame respectable dont la passe un peu avancée se trouve sous le bout de sa canne dans un moment où il jouait au tambour-major. Heureusement les rubans noués sous le menton de cette dame retiennent le chapeau qui va seulement se renverser sur ses épaules. Mais le monsieur qui donne le bras à cette dame, et qui trouve fort mauvais qu'un passant se permette de décoiffer son épouse avec sa canne, s'avance sur Tobie et lui dit d'une voix menaçante :

« — Dites donc, monsieur! qu'est-ce que c'est « que ce genre-là?... Vous levez votre canne sur « nous... Vous avez failli crever l'œil à mon épouse, « et vous renversez son chapeau qui, sans les ru« bans, aurait volé au milieu du chemin!...

« — Ah! monsieur... madame! mille pardons; »

balbutie Tobie ; « je suis si préoccupé... Je ne vous « voyais pas...

« — Comment ! est-ce que nous sommes des « nains ?...

« — Non, monsieur... au contraire... vous êtes « très-grand... mais quand on pense à autre chose...

« — Voilà une belle raison ! et nous aussi, mon- « sieur, nous pensions à autre chose... Est-ce que « vous croyez que nous pensions à votre canne ?... « Ah ! si vous aviez perdu un œil à mon épouse, « vous n'auriez pas rapporté les vôtres chez vous !...

« — J'en suis persuadé, monsieur, je vous de- « mande encore mille pardons !...

« — Quand on porte une canne, monsieur, il « faut savoir s'en servir.

« — C'est justement parce que je pensais à m'en « servir que je gesticulais avec... »

Pendant ce colloque, la dame a ramené son chapeau sur sa tête, et elle entraîne son mari, en lui disant :

« — Allons, mon ami, puisque monsieur l'a fait « sans intention... acceptons ses excuses..

« — Sans intention... eh bien ! ce serait joli s'il « y avait mis de l'intention !... Ah ! de par tous les « diables, si je croyais cela... »

Et le monsieur, qui devient de plus en plus fu-

rieux à mesure qu'il s'aperçoit que son adversaire est effrayé, se met à grincer des dents et fait mine de vouloir revenir sur Tobie, mais celui-ci est déjà loin, il a pris ses jambes à son cou, en essayant de fourrer sa canne dans sa poche afin de ne plus faire de malheurs en route.

Cet incident a calmé la colère du jeune homme. Il arrive chez le peintre, en se disant :

« — Je ne puis accuser Albert, je n'ai pas « de preuves... j'aurais dû ramasser la lettre que « Mme Plays a froissée dans ses mains et jetée dans « la chambre... Demain je retournerai à ce café, je « demanderai au garçon s'il a trouvé ce papier. En « attendant, je ne serai pas assez sot pour dire ce « qui m'est arrivé... Ils se moqueraient de moi... « Il faut au contraire leur faire croire que mon triom-« phe a été complet. »

Balivan demeure rue Taitbout, dans la même maison que la jeune Élina et sa tante. Le peintre est logé au troisième étage : il a trois petites pièces et un atelier assez grand pour lui qui ne fait que le portrait.

Plusieurs fois en rentrant chez lui, le jeune peintre a rencontré la petite couturière qui se rendait à son ouvrage ; l'artiste a été frappé de la gentillesse de la jeune fille. En sachant qu'elle était sa voisine

il a essayé de lier connaissance, lui a proposé de faire son portrait, si elle voulait bien lui servir de modèle pour une étude qu'il voulait mettre au salon. Mais la petite Élina n'a point accepté ces propositions et n'a jamais voulu consentir à entrer chez le peintre; et cependant c'est bien agréable d'avoir son portrait! Combien de femmes, de jeunes filles se laissent séduire par cette proposition, par le désir de voir leur figure au salon, et de pouvoir aller entendre les compliments qu'on ne manquera pas d'adresser à leur image! Quel plaisir de dire à ses compagnes de l'atelier : « Mon portrait est au sa-« lon! C'est moi qui suis en paysanne italienne... « en Suissesse... en nymphe; le peintre a voulu « mettre ma figure dans tous ses tableaux. » Élina aussi avait éprouvé cette tentation, mais elle avait résisté... Il est vrai que Balivan était bien laid.

L'atelier de l'artiste est éclairé par une carcel posée sur un poêle, et dont les rayons se projettent sur une fort jolie femme peinte en pied, en toilette de bal, et sur la tête d'un vieux militaire dont le nez n'est pas fait; de côté et d'autre, diverses toiles commencées, achevées ou à peine ébauchées sont placées à terre ou accrochées. Quelques bustes en plâtre, des chevalets, un mannequin habillé en femme, des esquisses, quelques portraits refusés au

salon ou par les personnes qui les ont fait faire, et que le peintre a relégués dans les coins les plus obscurs de son atelier, achèvent de donner à cet endroit un aspect original.

C'est là, devant une table de jeu placée au milieu de la salle, que quatre jeunes gens se livrent avec ardeur au plaisir de *bouillotter*. Sur un guéridon, tout près d'eux, le punch flambe dans un immense saladier qui sert de bol ; puis, des verres, des pipes, des cigares, du tabac, des blagues, et même des tabatières couvrent une petite table en laque de Chine qui a déserté le salon du peintre pour orner momentanément son atelier.

Lorsque Tobie arrive, la table de jeu est occupée par Albert, Célestin, Mouillot et un jeune homme qui n'était pas du dîner à la Maison Dorée, mais qui a rencontré la bande joyeuse quand elle quittait le restaurant, et n'a pas mieux demandé que de se joindre à elle pour passer la soirée à faire la bouillotte.

Ce jeune homme, qui a une figure insignifiante et la plus complète immobilité dans les traits, a des cheveux d'un blond presque blanc et des cils pareils, ce qui lui donne quelque ressemblance avec un Albinos ; il pourrait, malgré cela, passer pour beau garçon, s'il avait l'air moins indolent ; mais il pos-

sède une douzaine de mille francs de rente que sa famille lui permet de manger à Paris, ce qui fait que dans le monde, et surtout parmi les viveurs, on aime beaucoup la compagnie de M. Varinet ; non pas qu'il soit gai et aimable en société ; il reste toujours froid, impassible, et le vin même n'a pas le privilége de l'animer ; mais il dépense son argent avec la même indifférence qu'il apporte dans toute autre action, et au jeu il perdrait des sommes considérables sans en être plus ému. Tous ses amis l'estiment beaucoup à cause de cela.

L'or et l'argent étalés sur la table, l'air animé des joueurs, annoncent que la partie commence à devenir chaude.

Balivan est en train de verser de punch dans des verres, et M. Dupétrain est assis devant le mannequin habillé en femme qu'il a l'air de considérer avec attention.

« — Ah ! voilà Tobie !... Vive Tobie ! » s'écrie le peintre en voyant entrer Pigeonnier. Et malgré l'action qu'ils mettent à leur jeu, ceux qui tiennent les cartes s'écrient aussi :

« — C'est Tobie !... C'est ce Joconde de « Tobie!... »

Le jeune homme aux cils blanc est le seul qui ne dise rien ; il se contente de saluer le nouveau

venu comme quelqu'un que l'on connaît peu.

« — Oui, messieurs, c'est moi, » dit Pigeonnier en s'essuyant le front. « Ah ! vous êtes déjà bien en « train.... Je rentre, moi... Je retiens une place...

« — Vous rentrerez avec Balivan, » dit Célestin. « Nous voilà six, deux sortiront au quart d'heure...

« — Et M. Dupétrain ?

« — Est-ce que Dupétrain joue ?... Je crois, le « diable m'emporte, qu'il essaye de magnétiser mon « mannequin...

« — Eh bien ! Tobie, s'écrie Albert, quelles nou- « velles de notre dame ?... Êtes-vous content? A-t-on « accepté le remplaçant avec bienveillance ?

« — Je suis très-content ! » répond Pigeonnier en tâchant de se donner un air conquérant. « Cette « dame n'a pas du tout paru fâchée de l'aventure... « elle m'a traité avec bonté !...

« — Très-bien... compris... Enfin l'affaire a « marché comme vous vouliez ?...

« — C'est-à-dire qu'il est impossible d'être plus « heureux que je ne l'ai été.

« — Que vous avais-je dit ?

« — Albert, tu n'es pas à ton jeu ! » dit Célestin.

« — Si, si.... J'ai ouvert.

« — Je fais tout.

« — Tenu...

« — Enfoncé! J'ai misty.

« — Quelle maudite chance! Voilà déjà quatre
« cents francs que je perds! Allons, Balivan, donne-
« moi du punch!... que je noie ma perte..

« — Balivan, donne-moi des cigares!

« — Balivan, tu m'as promis ta pipe moresque...
« tu me la donneras, hein?

« — Ah! passe-moi donc ta blague.

« — Voilà! messieurs!... un moment, je ne puis
« pas suffire à tout... je vais appeler ma caméristе,
« à condition que vous la respecterez.... Holà! Eh!
« Crévette!

« — C'est votre bonne qui s'appelle Crévette?»
demande Tobie au peintre, en se versant un verre
de punch.

« — Oui, c'est une Bourguignonne; elle avait un
« nom qui me déplaisait, elle s'appelait Cateau!...
« vous comprenez que quand j'avais chez moi une
« dame élégante, je ne pouvais pas dire: Cateau,
« venez ôter le châle à madame... Cateau, allez cher-
« cher une voiture... Parler sans cesse de Cateau
« devant mes modèles, c'était imprudent; j'ai de-
« mandé à ma Bourguignonne son nom de famille,
« et c'est une Crévette.»

La Bourguignonne arrive. C'est une grosse fille
aux joues fraîches et rebondies, mais dont les mains

et les bras sont énormes et ont la couleur de l'écrevisse. Elle rit assez facilement des plaisanteries très-décolletées que lui adressent les jeunes gens ; mais lorsque les gestes se joignent aux paroles, la Bourguignonne fait aller ses mains, et les moindres chiquenaudes qu'elle donne équivalent à de vigoureux coups de poing.

« — A boire, Crévette !...

« — Du punch ? » dit la Bourguignonne.

« — De la bière à moi ,, grosse dondaine... Est-
« elle fraîche !... est-elle solide !...

« — Allons ! à bas les pattes !... je ne veux pas
« qu'on me touche !

« — Oh ! quel mollet elle doit avoir !... Crévette,
« montre-moi ta jambe, seulement jusqu'à la jar-
« retière, et je te mets de moitié dans mon jeu...

« — Non, je ne montre pas rien du tout...

« — Parbleu, elle est jolie la proposition qu'il
« te fait d'être de moitié dans son jeu ! il perd déjà
« dix napoléons... »

Le jeune Tobie, qui vient d'avaler coup sur coup trois verres de punch pour se mettre à la hauteur de la société, s'approche doucement de la bonne et lui saisit la jambe pendant qu'elle lui tourne le dos, mais la Bourguignonne sans lâcher son plateau lui applique aussitôt un coup de coude dans le nez en criant :

« — Ça vous apprendra à me pincher; je m'en
« vas coucher... je ne veux plus revenir dans vot' ate-
« lier, monsieur, vos amis sont trop entrepre-
« neurs. »

Crévette s'éloigne ; Tobie cache son nez dans sa main, et va s'asseoir dans un coin, en murmurant ;

« — Je ne jouerai plus avec la bonne... je ne
« sens plus mon nez!...

« — Ce pauvre Tobie!... mais aussi il n'en a
« jamais assez! Il revient d'un tête-à-tête délicieux
« avec une femme charmante.... et il faut tout de
« suite qu'il en conte à une bonne ! Quel séducteur
« omnibus!...

« — Que ferait-il donc, » s'écrie Balivan, « s'il
« voyait ma petite voisine au-dessus?...

« — Vous avez une jolie voisine ? » dit Albert.

« — Charmante ! dix-sept ans au plus, je crois !...
« une taille ravissante ! et une figure espiègle, mu-
« tine... avec de la naïveté, de la grâce, de la dé-
« cence dans le regard... C'est vraiment une des
« plus jolies grisettes que j'aie jamais rencon-
« trées !

« — Fais-la venir ! » s'écrient tous les jeunes gens.

« — Balivan, fais-la descendre.

« — Voulez-vous que je monte la chercher?

dit Tobie en lâchant son nez qui est enflé du coup qu'il a reçu.

« — Je la magnétiserai et ça l'amusera, » dit M. Dupétrain.

« — Non, messieurs, » répond Balivan, « il n'y « a pas moyen de la faire venir ici... Parbleu! si « cela se pouvait, je ne demanderais pas mieux. Je « lui ai assez souvent offert de faire son portrait, de « le lui donner... de la peindre dans le costume qui « lui ferait plaisir...

« — Même en Ève si elle l'avait voulu, n'est-ce pas?

« — Toutes mes propositions ont été refusées. « C'est une jeune fille sage, à ce qu'il paraît. Elle « demeure avec sa tante et ne sort jamais que pour « aller à son atelier... elle est couturière.

« — Ah! ah! mon cher, » s'écrie Célestin, « c'est une couturière, et vous n'en avez pas triom- « phé!... d'autres y réussiront et si je m'en « mêlais!...

« — Ah! vous qui êtes superbe, c'est possible!... « j'en doute pourtant...

« — Qu'est-ce que vous voulez parier?...

« — A votre jeu donc, messieurs!... » dit Mouillot, « sapristie! j'ai misty et personne ne tient.

« — Monsieur avait brelan et il a passé! » s'écrie Tobie, « ah! quelle boulette!

« — Pas du tout... est-ce que nous jouons le « brelan!...

« — Vous ne jouez pas le brelan... vous ne « jouez donc pas la bouillotte!

« — Si fait, mais à la bouillotte on ne joue plus « le brelan... D'où diable sortez-vous donc, jeune « Pigeonnier?

« — Qu'est-ce qu'on joue alors?

« — Misty.

« — Qu'est-ce que c'est que ça, misty?

« — Le valet de trèfle entre deux cartes pareilles « et de même couleur, comme par exemple entre « deux neuf rouges... entre deux as noirs.

« — Ah! très-bien. Et les brelans ne comptent « plus?

« — A moins que misty ne retourne, alors ils « sont bons.

« — Et les brelans carrés?

« — Oh! ceux-là sont toujours bons et l'emportent sur tous les misty.

« — Diable! ça va m'embrouiller tout cela... je ferai des erreurs...

« — Mais non!... on s'y met tout de suite. »

Monsieur Dupétrain s'approche de Tobie qui est contre la table de jeu et lui dit :

« — Pendant que vous ne jouez pas, je pui

vous conter cette anecdote concernant le magnétisme, et que vous étiez curieux de connaître... Après votre départ, au dîner, je n'ai pas voulu la dire... j'ai préféré vous attendre... Une jeune dame mariée, et dont le mari venait de partir pour un voyage...

« — Pardon, » dit Tobie, « mais j'étudie le misty... je ne suis pas bien au fait de cette nouvelle manière de jouer la bouillotte, et je suis bien aise de ne pas me tromper... D'ailleurs notre quart d'heure est arrivé, messieurs... Qui est-ce qui sort?...

« — Mouillot et Célestin... Allons, messieurs, quittez !

« — Nous finissons la *volante* et nous nous levons.

« — La volante? » s'écrie Tobie, « qu'est-ce encore que cela?

« — Chacun met un jeton quand tout le monde passe, et on remet toujours tant qu'on passe.

« — Diable, messieurs, mais cela peut s'élever très-haut alors ! vous jouez un jeu d'enfer !

« — Est-ce que cela vous fait peur, monsieur Tobie?

« — Je ne dis pas... et combien la cave?

« — Cinq francs. »

Le gros jeune homme se tâte et se sent sur lui de quoi faire une cave et demie. Cependant il se place au jeu avec assurance et remplace monsieur Célestin, tandis que le peintre prend la place du joyeux Mouillot.

« — Célestin a fait sa petite pelote, » dit Albert en riant.

« — Moi, ma foi non... je me suis refait, voilà « tout! Voyons, Balivan, j'en reviens à la jolie « voisine : voulez-vous parier mon portrait que je « parviens à la séduire?

« — Je le veux bien. Mais entendons-nous : si « je perds, je vous ferai votre portrait pour rien.

« — C'est cela.

« — Mais si je gagne?

« — Alors je vous payerai le portrait.

« — Eh bien! il est bon enfant; et où sera donc « mon bénéfice alors?

« — Messieurs, » dit Mouillot, « moi je parie « quelque chose de beaucoup plus agréable pour la « société... C'est que je fais descendre la petite « voisine ici...

« — Ah! c'est plus fort cela.

« — Balivan, tu as dit qu'elle demeurait ici des- « sus?

« — Oui.

« — Eh bien ! qu'on me donne un marteau ; je « démolis le plafond... il faudra bien que la char- « mante grisette tombe ici...

« — Ah ! ah ! j'adore ce moyen. »

Le jeune Tobie, qui a déjà perdu sa cave et qui a pris l'argent du flambeau pour se recaver, n'est plus en train de rire, et s'écrie :

« — Ah ! messieurs, parce que vous ne jouez pas « maintenant, vous empêchez les autres de jouer... « Laissez-nous donc tranquilles ! Moi je perds déjà « un argent fou... Je me trompe... j'ai des misty, « et je ne les vois pas!

« — Ah ! un argent fou !... il s'est recavé une fois !

« — D'ailleurs, mon cher ami, on ne peut pas « être heureux de tous les côtés... Vous sortez d'un « tête-à-tête où une jolie femme vous a couronné « de myrtes !... vous pouvez bien perdre votre ar- « gent !... »

Tobie se mord les lèvres avec colère et ne répond rien.

« — Et puis, il a pincé le mollet de Crévette ! » s'écrie Mouillot en riant.

« — Et il a le nez enflé ! » dit Célestin. « Cet « être-là a tous les bonheurs !... Du punch, mes- « sieurs !

« — Oui, j'en veux bien... Je fais vingt francs...

« — Je tiens tout ! » répond Tobie.

« — Ça va... abattons. »

Les jeux sont abattus. M. Varinet, qui a tenu le tout de Tobie, a un misty, tandis que le gros jeune homme, qui a trois as, se jette sur l'argent, croyant avoir gagné.

Le monsieur aux cils blancs arrête son adversaire avec un grand sang-froid, en lui disant :

« — Qu'est-ce que vous faites donc ? ne voyez-« vous pas que j'ai misty ?

« — Mais, moi, ne voyez-vous pas que j'ai « trois as ?

« — Vos trois as ne signifient rien, puisque nous « ne jouons pas le brelan.

« — Ah ! mon Dieu !... j'ai oublié cela... je n'y « pensais plus !... Ah ! messieurs, c'est une erreur... « le coup doit être nul.

« — Pas du tout, » dit Albert, « il fallait faire « attention ; d'ailleurs, avec vos trois as, si vous « n'aviez pas rencontré un misty, vous pouviez très-« bien gagner... Allons, cher ami, payez... Par-« bleu ! n'êtes-vous pas bien malade ?... vous n'avez « pas trente francs devant vous !...

« — J'ai trente francs cinquante, et me voilà « encore décavé... C'est gentil !...

« — Ingrat !... qui a été heureux en amour,

« et qui ne veut pas être malheureux au jeu.

« — Je ne vois pas la nécessité de toujours « perdre

« — Pensez à Mme Plays... et plaignez-vous si « vous l'osez ! »

Le jeune Tobie fait une drôle de figure toutes les fois qu'on lui parle de Mme Plays, et il regarde Albert en dessous, en parlant entre ses dents. Cependant après avoir fouillé dans toutes ses poches, il simule un air étonné en disant :

« — Tiens, je n'ai plus d'argent !

« — Probablement que vous vous en étiez déjà « aperçu, » dit Balivan, « puisque vous aviez pris « l'argent du flambeau.

« — Ah ! c'est vrai... Albert, voulez-vous me « prêter trois ou quatre napoléons ?

« — Ce serait avec grand plaisir, » répond Albert ; « mais je suis en perte de plus de cinq cents « francs, et moi-même j'ai déjà emprunté. Mettez « un fétiche, c'est bien plus simple... mettez un « sou... une clef... ce que vous voudrez devant « vous, et donnez à cela la valeur qu'il vous « plaira.

« — C'est juste, vous avez raison... je vais mettre « un fétiche. »

Tobie fouille dans sa poche : il en tire une des

olives qu'il y a mises en réserve au dîner, et la place devant lui en disant :

« — Ceci vaut cinq cents francs ! »

Le peintre part d'un éclat de rire, en disant :

« — Voilà des olives un peu chères !...

« — Je ne m'étonne pas s'il en a empli ses po-
« ches ; il en a pris alors au moins pour dix mille
« francs !... » s'écrie Mouillot. « Allons, qui veut
« du punch ?... j'en verse !... Eh bien ! je ne vois
« plus notre endormeur... Où donc est Dupétrain ?...
« il est donc parti ?...

« — Probablement, » dit Balivan. « Il ne joue
« pas : et voyant qu'il n'y avait pas moyen de nous
« conter son histoire surprenante, il sera allé se
« coucher, afin de tâcher d'endormir quelqu'un.

« — Et comment s'appelle votre jolie voisine ? » demande M. Célestin en s'étendant sur une causeuse.

« — Ma voisine... Attendez donc... je fais jeu.

« — Je tiens, » répond Tobie en roulant des yeux effarés. « Je fais tout.

« — Volontiers... »

Tobie abat un misty ; mais Balivan a un brelan carré.

« — Vous m'avez dit tout à l'heure que les brelans
« ne valaient plus rien ! » s'écrie le petit jeune homme.

« — Oui, mais pas les carrés ! ceux-là l'emportent toujours sur tout.

« — Ah ! ma foi, alors je n'y comprends plus rien ! c'est à y perdre l'esprit !... Je ne sais plus ce que je joue...

« — Allons, payez-moi ! Vous êtes bien heureux, je n'ai presque rien devant moi... vingt et un francs.

« — Avec des bonheurs comme cela, on se ruine... Tenez... changez-moi... ça vaut cinq cents francs. »

Tobie présente son olive ; mais Balivan la repousse, en disant :

« — Vous voyez bien que je n'ai pas de quoi vous rendre. Vous me devez vingt et un francs. »

Quelques instants après, Tobie perd un coup de quinze francs avec M. Varinet, qui a beaucoup d'or et d'argent devant lui. Il présente encore son fétiche, en disant :

« — Obligez-moi de me changer... ça me sera plus commode pour payer. »

M. Varinet prend l'olive, qu'il met devant lui, et rend au jeune Tobie quatre cents francs en or et quatre-vingt-cinq francs en argent. Celui-ci semble recevoir avec beaucoup de plaisir la monnaie de son olive, et en ayant l'air d'arranger son enjeu, il

en ôte quelques pièces d'or qu'il glisse dans sa poche.

« — Vous me devez vingt et un francs, » lui dit Balivan.

« — Ah! c'est vrai... Comme ça s'en va ces cinq cents francs!... ils seront bientôt perdus!

« — Oh! vous avez de la marge!...

« — Est-ce que notre quart d'heure de nous lever « n'est pas encore venu?

« — Ce n'est pas nous qui nous levons ; ce sont MM. Varinet et Albert.

« — Ah! je croyais que c'était nous.

« — Non, puisque nous venons d'entrer. »

M. Tobie semble maintenant avoir très-envie de quitter le jeu; mais il est forcé de rester, tandis que Mouillot et Célestin prennent les places qu'occupaient Albert et M. Varinet. Ce dernier serre précieusement son olive dans son gousset, en disant :

« — Il faut que je prenne garde de la perdre... « elle vaut un billet de banque!... Si j'allais m'a- « viser de la manger, ce serait un peu cher!

« — Moi, je perds six cents francs! » dit Albert. « Mais je m'en moque! car j'espère que le proverbe « sera juste pour moi comme pour Tobie... et de- « main alors, je serai heureux en amour! Ah! que

« je voudrais être à demain!...Et il n'est encore que « minuit et demi!

« — Minuit et demi! » s'écrie Tobie, ah! mon « Dieu, et ma concierge qui n'est pas prévenue... « j'ai une peur horrible de ne plus pouvoir ren- « trer...

« — Vous passerez la nuit ici.

« — Découcher... Oh! par exemple... oh! non... « d'ailleurs j'ai un rendez-vous chez moi demain de « très-bonne heure... et quand je ne dors pas quel- « ques heures, je suis malade huit jours!

« — Qui est-ce qui m'a fichu des hommes comme « cela? » dit Mouillot; « moi je veille tant qu'on veut, « je bois tant qu'on veut, je fais l'amour tant qu'on « veut! et je me porte toujours bien! »

Albert se promène dans l'atelier et s'arrête devant les portraits de femme en disant :

« — Que ces peintres sont heureux!... Quand ils « ont une jolie femme pour modèle, ils ont le droit « de la regarder souvent, longtemps; de lui com- « mander un sourire!... de la mettre dans la posi- « tion qui leur plaît le plus!

« —C'est un état bien voluptueux! » dit le jeune Pigeonnier, en regardant à chaque instant la montre que Balivan a placée sur la table pour régler les entrées et les sorties des joueurs.

« — Eh bien ! messieurs, il me semble que cela « ne va plus, » dit M. Varinet en s'approchant des joueurs.

« — Parbleu ! Tobie passe avec des jeux su- « perbes ! » s'écrie Balivan. « Il paraît qu'il n'a pas « envie d'avoir recours à une autre olive.

« — J'attends la veine... Ah ! voici l'heure de « nous lever ! »

Pigeonnier s'empresse de quitter sa place, et Balivan est obligé d'en faire autant, ce qu'il fait en disant :

« — Nous avions encore au moins une demi- « minute à rester... Tobie nous fait quitter trop tôt.

« — Une heure moins le quart ! » s'écrie le gros jeune homme en regardant une pendule. « Ah ! « mon Dieu !... madame Pluchonneau, ma con- « cierge, a justement l'oreille très-dure !... »

Balivan va prendre le bras de Tobie qui, tout en ayant l'air d'examiner les tableaux, se dirigeait vers la porte, et il le ramène devant le punch, en lui disant :

« — Venez donc boire...

« — C'est que j'ai déjà beaucoup bu...

« — Raison de plus. Voulez-vous fumer ?

« — Ah ! oui, si vous vouliez m'aller chercher « une de vos pipes étrangères.

« — J'en ai là... je n'ai pas besoin de sortir de
« mon atelier... attendez, je vais vous la bourrer. »

Tobie, qui espérait que le peintre le laisserait libre, et qui comptait en profiter pour s'en aller sans être remarqué, est obligé de rester et se promène dans l'atelier en ayant l'air fort préoccupé.

« — Tenez, fumez ça, et vous m'en direz des
« nouvelles ! » dit l'artiste en présentant au jeune homme un *narguilé* d'une longueur prodigieuse.
« C'était la pipe d'*Ali-Pacha*.

« — Diable ! si cela allait me rendre féroce de
« fumer là dedans... C'est égal, je me risque. Mais
« comment allumer ça ? ce n'est pas facile du tout,
« ça descend si bas.

« — On met une bougie à terre et on en ap-
« proche sa pipe.

« — Ah ! très-bien. »

Tobie va prendre une des bougies sur la table de jeu et la pose à terre, en disant :

« — Pardon, messieurs, mais c'est pour allumer
« la pipe d'*Ali-Pacha*. »

A peine le jeune Pigeonnier a-t-il approché de la bougie le foyer de la pipe dont il tient le bout du tuyau dans sa bouche, qu'une détonation semblable à celle d'un coup de pistolet se fait entendre, le narguilé éclate, la bougie est renversée, une fumée

épaisse emplit l'atelier, les débris de la pipe ont sauté de tous côtés, et Tobie manque d'avaler un morceau du tuyau qui, au moment de la détonation, lui est entré dans la gorge.

Pigeonnier tombe en arrière. Tout le monde reste saisi, mais, le premier moment passé, des éclats de rire partent de tous côtés, excepté de celui de Tobie, qui a encore dans la bouche le morceau de tuyau qui lui sert de bâillon.

« — Qu'est-ce que c'est que ce tabac-là ! » s'écrie Mouillot.

« — Balivan aura eu quelque distraction, » dit Albert.

Le peintre se frappe le front, et regarde le tiroir dans lequel il a cru prendre du tabac, puis s'écrie :

« — Ah ! mon Dieu !... Je vois ce que c'est... Mes
« maudits rapins ont voulu faire ce matin des car-
« touches pour un fusil à culasse que je voulais
« essayer... de ces fusils qui se chargent par le
« bas... Je ne me suis pas aperçu que je prenais
« de la poudre au lieu de tabac... Ce pauvre To-
« bie !... que je suis désolé !... Eh bien, qu'est-ce
« qu'il a donc ?

Tobie ne peut pas crier, mais il montre sa bouche qui est toute grande ouverte, et fait une figure lamentable. On s'empresse d'aller à lui, et, à l'aide

d'une petite pince, on retire de sa bouche le morceau de pipe fiché entre sa langue et son palais, comme une âme dans un violon.

« — Sacrédié ! » s'écrie Tobie dès qu'il peut parler, « ah ! quelle horreur... me donner une pipe « chargée à poudre... Messieurs, c'est une bien « mauvaise plaisanterie... ça pouvait me tuer !... « C'est gentil le narguilé d'Ali-Pacha ! »

Balivan a beaucoup de peine à calmer le petit jeune homme et à lui faire comprendre qu'en bourrant la pipe il pensait à tout autre chose, ce qui l'a empêché de faire attention à ce qu'il mettait dedans. Enfin Tobie commence à se remettre de son effroi, et la partie de bouillotte a repris son cours, lorsque des cris aigus se font entendre : ils partent du côté de la cuisine, et Balivan a reconnu la voix de sa bonne.

« — Est-ce que Crévette a aussi voulu fumer dans une pipe d'Ali-Pacha ? » dit Mouillot.

« — Allons voir ce que c'est !

« — Allons secourir la Bourguignonne ! »

Tous les jeunes gens se précipitent à la suite de Balivan, excepté Tobie, qui profite de ce tumulte pour gagner la porte de sortie, enchanté de s'en aller avec la monnaie de son olive.

Cependant le peintre a pénétré dans la cuisine

où il n'y a personne ; il entre alors dans une petite pièce noire où couche sa bonne ; là, on aperçoit mademoiselle Crévette, n'ayant sur elle que ce vêtement que les Anglaises rougiraient de nommer, et tenant couché à terre le magnétiseur Dupétrain auquel elle administre force coups de poing, tout en criant :

« — Ah ! polisson !... ah ! voyez-vous ce far-
« ceur ! Ah ben !... en v'là une idée par exemple !...
« venir dans ma chambre pendant que je dors,
« pour me faire... je ne sais pas quoi ! Heureuse-
« ment je ne dormais encore que d'un œil, et je
« l'ai arrêté au moment où il pensait que j'avais
« trop chaud apparemment, car il me débarrassait
« de ma couverture. »

On parvient, non sans quelque peine, à retirer M. Dupétrain des mains de la Bourguinonne, qui voudrait encore le battre, mais qui, s'apercevant qu'elle est en chemise devant tous les jeunes gens, fait tout à coup un bond pour regagner son lit; étant un peu lourde pour la gymnastique, elle tombe de côté sur sa couchette, ce qui expose aux regards de la société la partie la plus ronde de son individu.

Les jeunes gens se mettent à battre des mains en s'écriant :

« — Bravo ! magnifique ! Ah ! Crévette, encore « une culbute !... tu les fais si bien !... Quelle pleine « lune !... Ah ! quel beau temps nous aurons de- « main !... »

La Bourguignonne est furieuse ; elle saisit son vase de nuit, et l'élève en l'air en criant :

« — Si vous ne vous en allez pas de ma chambre, je vous le jette à la tête, d'abord. »

Balivan, qui sait que sa bonne est fille à faire ce qu'elle vient de dire, parvient à pousser tout le monde dehors. On quitte la chambre de Crévette, et on rentre dans l'atelier

« — Ah ! M. Dupétrain, » dit Mouillot, « vous « êtes un gaillard à ce qu'il paraît !...

« — C'est bien joli, » dit le peintre, « on vous « croit parti, et vous vous glissez dans la chambre « de ma bonne !

« — Il voulait là magnétiser, il n'y a pas de doute.

« — Messieurs, » répond Dupétrain en cherchant ses phrases, « je vous jure que la chose n'est pas « grave, et que... la rustique Bourguignonne s'est « trompée sur mes intentions. Que voulais-je « faire ?... Un essai de magnétisme sur cette grosse « nature brute... Je me disais : Si je parviens à « mettre en extase cette campagnarde. . quelle « nouvelle preuve de la puissance de mon art !...

« — Oui, et il avait ôté la couverture à Crévette « pour voir sa grosse nature !...

« — Messieurs, pour se mettre en rapport avec « un sujet, il est nécessaire...

« — Assez, assez ! nous ne voulons pas en en-« tendre davantage... Au jeu !... Au jeu !...

« —Eh mais... il nous manque quelqu'un, » dit Mouillot.

« —En effet... Tobie n'est plus là... Tiens, il est « donc parti... Pas possible. »

On cherche de tous côtés dans l'atelier, croyant que le jeune homme s'est caché pour faire une malice, mais on voit qu'il est réellement parti.

« — Oh ! il y a longtemps qu'il avait envie de s'en « aller, dit Balivan.

« —Oui, depuis qu'il a changé son fétiche.

« — C'est commode, dit Mouillot, il lui restait « encore au moins quatre cent cinquante francs sur « la monnaie de son olive, et il est parti avec. « Varinet, vous avez là un fétiche bien scabreux!... »

M. Varinet enveloppe avec beaucoup de calme son olive dans du papier, et la remet dans sa poche, en disant :

« — Est-ce que vous croyez ce jeune homme ca-« pable de laisser ce gage entre mes mains ? Je pense « qu'il viendra chez moi le retirer.

« — Oh ! il payera , » dit Albert, « je n'en doute « pas ! »

Célestin hoche la tête , en murmurant : « — C'est « possible !... mais il pourrait bien oublier sa dette, « et je crois que vous serez obligé de la lui rappe- « ler !... Ne perdez pas votre fétiche !

« — Quant à moi , » dit Mouillot, « je ne donne- « rais pas un écu de cette olive-là ! »

Les jeunes gens se remettent au jeu après avoir dit adieu à M. Dupétrain que, cette fois , Balivan reconduit jusque sur le carré, pour être certain qu'il ne se trompera pas de chemin, et ne retournera pas essayer de mettre sa bonne en extase.

Pendant une heure encore le jeu est fort animé. Au bout de ce temps, Albert, qui a perdu douze cents francs , va se jeter sur la causeuse, en disant :

« — J'en ai assez , messieurs , je vais dormir jus- « qu'au jour. »

Les quatre joueurs qui restent font encore la bouillotte avec acharnement pendant quelque temps. Puis enfin , Célestin , qui gagne beaucoup , et ne se soucie pas de reperdre , feint aussi d'avoir envie de dormir, et va se jeter sur le divan. Mouillot, Balivan et M. Varinet jouent alors à trois pendant assez longtemps; mais Balivan, étant complétement battu,

se retire aussi en disant : « — Je vais me coucher.

« — A nous deux, » dit Mouillot au jeune homme blond, « un brûlot.

« — Comment... est-ce qu'on peut faire la bouil-
« lotte à deux?

« — Très-bien, elle est même fort piquante.
« C'est celui qui fait qui parle, s'il ne voit pas il
« met un jeton et l'autre fait. C'est un jeu où l'on
« peut jouer fort longtemps sans se dire un mot,
« vu qu'on passe très-souvent. »

M. Varinet accepte la partie ; mais Mouillot, qui a beaucoup de bonheur à la bouillotte à deux, et qui joue très-finement, a bientôt gagné tout l'argent de son adversaire ; il ne reste plus à M. Varinet que son olive qu'il propose de mettre au jeu, mais Mouillot, qui ne tient pas à la gagner, préfère alors faire aussi un petite somme. Il va se placer sur le divan à côté de Célestin.

Le jeune homme aux cils blancs s'étale, bien sérieusement, dans un fauteuil, et bientôt tout le monde dort dans l'atelier du peintre, où le calme le plus parfait a remplacé les éclats de cette gaieté bruyante que les vapeurs du punch entretenaient.

III

LA SOUPENTE.

Après la scène qui s'était passée dans le cabaret, chacun s'était retiré et Paul avait été un des premiers à partir, mais auparavant il avait jeté sur Sanscravate un regard dans lequel il n'y avait pas la moindre rancune pour les menaces que celui-ci lui avait adressées, et qui, au contraire, semblait attendre qu'une main se présentât en signe de réconciliation. Sanscravate avait paru hésiter un moment, mais Jean Ficelle lui avait dit quelques mots à l'oreille, et alors il avait détourné la tête sans dire une parole au jeune commissionnaire.

Paul a fort peu dormi pendant la nuit, non qu'il songe encore aux scènes du cabaret, mais parce qu'il pense à ce qu'il doit faire le lendemain matin : l'idée qu'il verra Élina, qu'il pourra passer quelque temps auprès d'elle, remplit d'avance son cœur de la joie la plus vive. L'image de la jeune fille est sans cesse devant ses yeux ; penser à une femme que l'on aime, cela vaut mieux que de dormir, les rêves que l'on fait tout éveillé sont quelquefois bien doux. Car ceux-là on les façonne à sa fantaisie ; et ceux que le sommeil nous procure ne sont pas toujours couleur de rose.

La demie après cinq heures venait de sonner, lorsque Paul tire le bouton de cuivre à la porte de la maison habitée par Mlle Élina et sa tante. On n'ouvre pas. Le jeune homme est obligé de sonner deux fois encore, car les portiers de la Chaussée-d'Antin ne se lèvent pas d'aussi bonne heure que leurs confrères du Marais. Enfin, la porte est ouverte et un vieux bonhomme passe sa tête couverte de plusieurs bonnets de coton à travers un vasistas, en disant d'un air colère :

« — Qu'est-ce qui se permet donc de se pré-
« senter dans la maison à l'heure qu'il est? Chez
« qui allez-vous?... il n'y a personne de levé!

« — Pardonnez-moi, monsieur, » répond Paul,

« je vais chez Mlle Élina, pour l'aider à faire son
« déménagement, et certainement elle doit être
« levée, car c'est elle qui m'a prié de venir à cinq
« heures et demie.

« — Bon!... c'est amusant! » murmure le portier. « Les uns se lèvent au point du jour, les autres
« ne se couchent pas et passent la nuit à jouer, à
« faire du sabbat! C'était indigne, cette nuit, le
« train qu'ils ont fait dans l'atelier du barbouilleur!
« Quand donc qu'on me fichera tout ce monde-là à
« la porte? »

Paul ne s'amuse pas à écouter les réflexions du portier, il a déjà gagné l'escalier, et il est bien vite devant la porte du logement de Mme Verdeine. Il tousse légèrement et on ouvre aussitôt, car Élina était déjà levée, elle attendait Paul, et peut-être bien n'avait-elle pas beaucoup dormi non plus.

Et si l'on s'étonnait de ce tendre penchant qu'une jeune et jolie couturière éprouvait pour un simple commissionnaire, il faudrait se rappeler que Paul dans ses manières et dans son langage n'avait rien de la rudesse des hommes de son état; que par les soins d'un homme bienfaisant il avait reçu de l'éducation, et rempli pendant assez longtemps l'emploi de commis, et qu'enfin, forcé par les circonstances à prendre des crochets, il n'avait point pour cela

voulu contracter les habitudes de ses camarades; qu'il ne fréquentait point les cabarets, où on l'avait vu la veille pour la première fois, et que son langage était resté aussi doux que sa voix.

« — Me voilà, mademoiselle, » dit Paul en saluant la jeune fille d'un air gauche, car rien ne donne l'air gauche aux hommes comme un premier amour, et surtout à ceux qui ne font pas métier de séduire. Il n'en est pas de même des femmes : l'amour leur donne presque toujours de la grâce, de la gentillesse; en augmentant leur désir de plaire, il rehausse les charmes qu'elles ont et leur en fait quelquefois avoir qu'on ne leur connaissait pas.

« — Je viens peut-être trop tôt, mademoiselle,
« je vous ai éveillée...

« — Oh ! non, M. Paul, » répond la jeune fille avec un charmant sourire. « Il y a déjà longtemps
« que je suis éveillée... je vous attendais... entrez,
« mais ne faisons pas de bruit, car ma tante dort
« encore, et je serais bien contente si à son réveil
« tout était fini. »

Le jeune commissionnaire suit Élina qui le fait entrer dans son logement et lui montre la petite pièce qui lui servait de chambre, en lui disant :

« — Voilà tout mon mobilier, à moi ; une cou-
« chette, une armoire en noyer... cette petite table

« et une chaise ; mais pour meubler une soupente,
« c'est bien assez, c'est trop peut-être... Je voudrais
« pourtant bien que tout cela y tînt, car l'armoire
« était à ma mère, le petit bureau à mon père, et
« entre ces deux meubles il me semble que je ne
« suis pas tout à fait orpheline... que papa et maman
« sont encore là pour veiller sur moi !... On est si
« heureux d'avoir quelque chose qui ait appartenu
« à nos parents !... Ah ! je ne donnerais pas ces
« deux meubles-là pour tout l'or du monde... ils
« sont pourtant vieux et passés de mode... ma tante
« disait une fois que cette pauvre armoire n'était
« plus bonne qu'à brûler... Oh ! mais, je me suis
« fâchée bien fort ce jour-là !... et ma tante n'a
« plus redit cela. Brûler cette armoire dans laquelle
« ma bonne mère serrait ses robes... ses effets... et
« ce bureau sur lequel mon père écrivait chaque
« jour... oh ! jamais, jamais !... Et quand même je
« deviendrais riche, ces deux meubles-là me se-
« raient toujours aussi précieux et je ne m'en sépa-
« rerai pas. »

Élina a des larmes dans les yeux en achevant de parler ; Paul la regarde avec attendrissement, avec amour ; la jeune fille lui semble encore plus jolie, car les bons sentiments ont le privilége d'embellir les personnes qui s'y livrent, tandis que les mauvais

altèrent et contractent une jolie figure. Les femmes n'entendent pas leurs intérêts quand elles sont colères, maussades ou jalouses.

« — Vous avez bien raison, mademoiselle, » dit Paul en soupirant, « on doit être heureux d'avoir « quelque chose... qui vienne de ses parents !

« — Est-ce que vous avez perdu les vôtres, « M. Paul ?

« — Oui, mademoiselle...

« — Il y a longtemps ?

« — Oui !

« — Est-ce qu'ils ne vous ont rien laissé qui leur « ait appartenu ?

« — Non, mademoiselle... rien !

« — Oh ! mon Dieu !... Mais voyez donc quelle « singulière ressemblance entre nous deux. Orphe- « lins l'un et l'autre... ayant à peine connu nos « parents... notre position est la même...

« — Oh ! non, mademoiselle, vous êtes bien « plus heureuse, vous !...

« — Ah ! oui, parce que j'ai cette armoire et ce « petit bureau. »

Paul ne répond rien ; il détourne la tête et essuie ses yeux. Élina s'écrie bientôt :

« — Mais je suis bien sotte... je vous parle de « choses qui vous affligent. Voyons... travaillons,

« nous n'avons pas trop de temps. J'ai la clef de
« notre nouveau logement, c'est la porte en face ; je
« vais aller ouvrir. »

Pendant que la jeune fille court ouvrir une autre porte sur le carré, Paul démonte la couchette en ayant toujours soin de faire le moins de bruit possible, ensuite il enlève les meubles et commence à les transporter dans le nouveau logement.

Élina lui montre une soupente dont l'entrée donne sur une petite pièce carrée, en lui disant :

« — Voilà ma chambre... Il me semble que je
« ne verrai pas trop clair là-haut... Enfin... pour
« se coucher, ma tante dit aussi qu'on n'a pas be-
« soin d'y voir.

« — Votre tante a bien peu de bontés pour vous,
« mademoiselle, dont cependant elle ne doit avoir
« à dire que du bien.

« — Oh ! M. Paul, les tantes ne pensent pas
« comme... nos amis !... Elles trouvent toujours
« des motifs pour nous gronder. Attendez, il y a
« une échelle pour grimper dans ma nouvelle
« chambre... que je la pose solidement.

« — Laissez-moi ce soin, mademoiselle. »

Le jeune homme place l'échelle et monte dans la soupente. Élina, qui est restée au bas, lui crie :

« — Croyez-vous que tous mes meubles tiendront
« là dedans?

« — Mais, c'est encore assez grand... Cependant, mademoiselle, si l'on monte votre couchette, il n'y aura plus moyen de placer votre petite armoire et votre bureau.

« — En ce cas, ne montez pas la couchette, je n'y tiens pas, elle est à ma tante. J'aime bien mieux coucher à terre, et avoir près de moi les meubles de mes parents.

« — Mais vous serez mal, si vous couchez à terre.

« — Je serai très-bien. Oh! je ne suis pas difficile, et je suis bien contente si mon armoire et mon petit bureau peuvent tenir là-haut. »

Paul fait ce que désire Élina; il pose à terre, dans un coin de la soupente, les deux matelas qui étaient sur la couchette, ensuite il va chercher l'armoire en noyer et le petit bureau, et parvient à les placer aussi dans la nouvelle chambre de la jeune fille; celle-ci, qui est restée en bas, bat des mains, et fait des sauts de joie en voyant que les deux meubles auxquels elle tient tant peuvent se mettre dans la soupente.

« — Ça y est, » dit Paul, « mais, par exemple, mademoiselle, il n'y a plus de place, même pour une chaise.

« — Ah! c'est égal... Je n'ai pas besoin de « chaise là-haut, je m'assoirai sur mon lit... Oh ! « il faut que je voie comment vous avez pu arran- « ger tout cela. »

Et la jeune fille grimpe lestement à l'échelle, et entre dans sa soupente sans réfléchir que Paul y était encore. C'est fort imprudent à une demoiselle d'aller dans une soupente avec un jeune homme. C'est bien plus dangereux quand ce jeune homme est gentil garçon, et qu'il ne nous déplaît pas.

Mais Élina n'avait pas songé à tout cela. Heureusement pour elle, Paul était honnête et timide. Cependant, le cœur le plus honnête peut faillir quand il est bien amoureux, celui du jeune homme battait avec violence en voyant la jolie fille grimper à l'échelle et entrer dans ce petit réduit, où il n'était pas possible de se tenir entièrement debout. Il s'était blotti dans un coin de la soupente pour ne point tenir trop de place, et il n'osait pas en bouger.

« — Oh ! que c'est bien arrangé ! » s'écrie Élina en regardant autour d'elle, « tout ça tient... j'au- « rai tout sous la main... Oh ! que je suis con- « tente ! »

Et la jeune fille, oubliant qu'elle est dans un endroit très-bas, veut relever la tête pour remercier Paul, mais elle se cogne le front au plafond, et puis

elle trébuche et tombe sur ses matelas en poussant un cri.

Paul est bien vite à genoux près d'elle; il lui prend la tête, qu'il examine avec inquiétude en disant :

« — Mon Dieu !... vous vous êtes fait mal... J'au-
« rais dû vous avertir... Je vais chercher de l'eau...
« du vulnéraire... »

Mais déjà Élina sourit ; elle retient le jeune commissionnaire, en lui disant :

« — Ce n'est rien... Cela m'a étourdie, voilà
« tout... mais c'est passé... J'en serai quitte pour
« une bosse au front peut-être..., dame ! il faut bien
« faire l'apprentissage de sa soupente.

« — Permettez-moi d'aller vous chercher quel-
« que chose, mademoiselle...

« — Mais non, je vous dis que c'est inutile ! Don-
« nez-moi votre main... »

Élina prend la main de Paul et la pose sur son front en lui disant :

« — Sentez-vous quelque chose ?

« — Oui, mademoiselle... oh ! il y aura une
« bosse...

« — Ces demoiselles vont toutes se moquer de
« moi !... On dit qu'en appuyant bien fort dessus,
« cela empêche la bosse de venir... Voulez-vous
« appuyer, M. Paul ?...

« — Mais je crains de vous faire mal.

« — Non, non... Appuyez, je vous prie, n'ayez « pas peur ! »

Le jeune homme tremblait en appuyant sa main sur le front si blanc et si lisse d'Élina ; les cheveux blond cendré de la jolie couturière s'étaient dérangés, et plusieurs boucles voltigeaient sur la main de Paul dont ils augmentaient l'émotion, si bien que tout à coup cette main avait glissé, et au lieu de presser le front de la jeune fille, elle s'était arrêtée sur son cœur. Élina l'avait laissé faire, elle ne pensait plus au coup qu'elle s'était donné. Le cœur est presque toujours un dérivatif; quand il est bien occupé, on ne souffre plus ailleurs.

Paul ne savait plus ce qu'il faisait; mais il balbutiait d'une voix tremblante :

« — Pardonnez-moi de vous aimer, mademoi-« selle ; je sais que c'est bien audacieux à moi... « je ne suis pas digne de vous, je ne suis qu'un « pauvre commissionnaire... mais cet amour est « plus fort que ma raison... il durera toute ma « vie... c'est malgré moi que cet aveu m'échappe... « Ah ! ne vous fâchez pas..., je ne vous en reparle-« rai jamais ! »

Élina n'avait pas du tout l'air fâché, ses joues

étaient pourpres, ses yeux baissés, et elle balbutiait de son côté :

« — Je ne suis pas fâchée... Ce n'est pas un
« crime d'aimer quelqu'un... Mon Dieu, M. Paul...
« avant que vous ne me l'ayez dit... je ne sais pas
« pourquoi... mais j'avais cru... j'avais deviné que
« vous m'aimiez, et tenez... cela me faisait plaisir...
« Je ne vous défends pas de m'en parler... au con-
« traire.

« — Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne!...
« et que je serais heureux si... si... »

Le jeune homme n'ose pas dire : Si vous m'aimiez aussi; mais ses yeux achèvent la phrase. Élina, qui l'a compris, comme s'il avait parlé, lui répond naïvement:

« — Je croyais que vous l'aviez aussi deviné. »

Paul porte à ses lèvres les mains de la jeune fille, il les couvre de baisers en s'écriant :

« — Ah ! je puis donc aussi connaître le bonheur
« le plus parfait... Je n'ai plus rien à envier à per-
« sonne... Être aimé de vous... je n'ose le croire...
« Ah ! cette idée doublera mon courage ! Je tra-
« vaillerai encore plus afin d'amasser de l'argent...
« et si je pouvais vous offrir alors un sort heureux...
« de quoi former un petit établissement... si... Oh !
« mais non, c'est impossible... Je ne puis jamais
« espérer... »

La figure de Paul est redevenue triste, ses regards se sont détournés d'Élina. Mais celle-ci lui prend la main et la lui presse doucement, en lui disant :

« — Eh bien ! pourquoi donc devenez-vous « triste ?... Je me sens si heureuse, moi... Vous « croyez donc que je suis ambitieuse et que je ne « me contenterai pas du sort que vous pourrez « m'offrir ?... C'est bien vilain de penser cela de « moi.

« — Non, mademoiselle, ce n'est pas à l'argent « que je pense. Je suis bien sûr que vous êtes « comme moi, et que vous ne tenez pas à cela ; mais « c'est... c'est... Ah! mademoiselle, je vais tout vous « dire, car je ne veux pas vous tromper, et quoi qu'il « m'en coûte de vous faire cet aveu... vous allez « savoir qui je suis... et alors vous verrez bien que « je ne suis pas digne d'être aimé de vous.

« — Mon Dieu ! que voulez-vous donc dire ?... « vous m'effrayez ! Est-ce que vous avez fait quelque « chose de mal ?

« — Ce n'est pas cela. Mais tout à l'heure vous « disiez que notre sort avait été le même... parce « que nous sommes orphelins tous deux... Il n'en « est pas ainsi, mademoiselle, vous avez perdu vos « parents, mais vous les connaissiez ; vous savez ce « qu'ils furent, vous vous rappelez même les baisers

« de votre père. Mais moi... je ne sais pas quels « sont mes parents... Ils existent peut-être, mais je « l'ignore... Ils m'ont repoussé, éloigné de leurs « bras... Enfin, je suis un malheureux enfant « trouvé!

« — Un enfant trouvé!

« — Oui, mademoiselle, on m'a mis où l'on « porte tous ces pauvres-petits que leurs parents « ne peuvent pas... ou quelquefois ne veulent pas « élever... Il y avait sur moi un papier sur lequel « était écrit : Paul de Saint-Cloud. Saint-Cloud, « c'est sans doute l'endroit où je suis né. Puis, « là, sur l'avant-bras, on m'avait fait une petite « croix... que j'ai toujours, car cela ne s'efface « jamais... était-ce pour me retrouver, pour me « reconnaître un jour, que l'on m'avait fait ces « marques?... Je l'ai espéré longtemps! Mais main- « tenant je ne l'espère plus, car j'ai vingt-trois ans « passés, et jamais je n'ai entendu parler de mes « parents... Et pendant tout le temps que j'ai passé « chez M. Desroches... un excellent homme qui, « à dix ans, m'a retiré de l'asile de la pitié, pour « me prendre chez lui, où il me traitait comme son « fils, il fit lui-même bien des démarches pour « tâcher d'obtenir quelques renseignements pour « me faire connaître mes parents ; mais tout fut

« inutile, et lorsque mon bienfaiteur me voyait
« pleurer de chagrin de ne pouvoir embrasser ni
« mon père, ni ma mère, alors il m'embrassait
« tendrement, lui, en me disant : Console-toi,
« mon garçon, la naissance est un jeu du hasard;
« ceux qui viennent au monde avec un nom, un
« rang et une fortune toute faite, ne se donnent
« quelquefois pas la peine d'avoir des qualités et
« des talents, parce qu'ils se trouvent assez bien
« comme ils sont; mais celui qui arrive dans la
« vie, privé de tous ces avantages, est obligé de se
« bien conduire pour acquérir tout ce qui lui man-
« que. D'après cela, mon ami, l'avantage serait
« presque pour celui qui vient au monde sans rien.
« C'est avec de tels discours que M. Desroches me
« consolait, et rendait de la force à mon âme.
« Mais, je n'en suis pas moins un pauvre enfant
« trouvé, qui n'a point de nom, de famille à vous
« offrir. Voilà ce que j'ai dû vous dire, made-
« moiselle, car il ne faut jamais tromper per-
« sonne! Voilà ce qui me fait penser que l'on
« ne me trouvera jamais digne de devenir votre
« époux. »

Élina a écouté avec un vif intérêt le récit du jeune commissionnaire, des larmes sont venues humecter ses yeux, et lorsqu'il a fini elle lui tend la

main, en disant avec cette expression de franchise qui part de l'âme :

« — Tenez... je vous la donne, moi, ma main,
« et ce que vous venez de me dire ne m'empêchera
« pas de vous aimer... Au contraire... et puisque
« mes parents sont morts, il me semble que j'ai
« bien le droit de me choisir un mari. »

Paul saisit avec ivresse cette main qu'on lui présente, il la couvre de baisers, en répétant les serments les plus doux. Et dans sa joie naïve la jeune fille s'écrie :

« — Mais voyez donc comme les choses changent
« d'aspect ! cette soupente qui d'abord m'avait paru
« si laide... je la trouve bien gentille à présent, et
« je sens que je m'y plairai beaucoup... car je me
« rappellerai toujours que c'est ici que, pour la
« première fois, vous m'avez dit que vous m'ai-
« miez. »

Paul va répondre par de nouveaux serments, lorsque de grands éclats de rire se font entendre tout près d'eux. Les deux amants s'avancent près de l'entrée de la soupente, et aperçoivent trois jeunes gens, qui sont dans la petite pièce qui donne sur le carré et au bas de l'échelle qui mène à la soupente ; là, ils battent des mains en criant bravo, et en riant à gorge déployée.

Ces nouveaux venus étaient Albert, Célestin et Mouillot que nous avons laissés endormis chez Balivan, et qui en ouvrant les yeux, vers six heures du matin, s'étaient d'abord mis à rire de se trouver dans l'atelier du peintre ; ensuite chacun avait songé à regagner son logis, mais arrivés sur le palier, le souvenir de la petite voisine s'était présenté à l'esprit de Célestin qui s'était écrié :

« — A propos! et la petite voisine d'au-dessus...
« Ah ! parbleu ! elle doit être encore chez elle, et je
« ne m'en irai pas sans l'avoir vue.

« — Ni moi non plus, » avait dit le grand Mouillot. « Je veux juger si elle est aussi bien que
« Balivan nous l'a annoncé... Au revoir, Albert,
« tu es pressé, va-t'en.

« — Non pas !... j'ai encore du temps devant moi,
« et je veux aussi voir la voisine... Je vais avec
« vous, messieurs...

« — Mais comment nous ferons-nous ouvrir ?

« — C'est bien facile... On frappe... on tape
« lourdement des pieds... on fait une grosse voix,
« et on dit : Mamzelle, c'est le porteur d'eau...
« Les porteurs d'eau viennent toujours de bonne
« heure, et on leur ouvre même quand on n'est
« qu'à demi habillé... On nous ouvrira. »

Et les jeunes gens étaient montés, laissant là

M. Varinet qui dormait encore avec son olive dans sa poche.

Parvenus à l'étage supérieur, les trois jeunes gens avaient vu avec surprise deux portes ouvertes, ils s'étaient dit :

« — Il paraît que nous n'aurons pas besoin de « contrefaire le porteur d'eau. Est-ce que la jolie « voisine dort avec sa porte ouverte ?... Cela an- « noncerait une confiance bien ingénue... ou tout « le contraire... par quelle porte allons-nous entrer?

« — Ma foi, au hasard ! »

Le hasard avait conduit ces messieurs dans la petite chambre où était la soupente. Là, leurs oreilles avaient été frappées par le doux serment d'amour que répétaient Élina et Paul, qui ne les avaient pas entendus arriver, parce que les amants n'entendent qu'eux quand ils jurent de s'adorer. Puis les jeunes gens avaient fait leurs réflexions tout haut.

« — Il me paraît que nous venons de trouver un « nid ! » avait dit Mouillot.

« — L'amour dans une soupente... tableau de « genre, » avait répondu Albert.

« — Et ce Balivan qui nous vante la sagesse de « sa petite voisine ! » disait Célestin. « Je croyais « notre artiste plus malin que cela, mais il paraît « qu'il ne connaît pas encore toutes les couleurs ! »

Et les éclats de rire avaient suivi ; ce qui venait enfin d'avertir les deux amants qu'il y avait du monde près d'eux.

Élina rougit jusqu'au blanc des yeux en apercevant les jeunes gens ; Paul se sent frémir de colère, il veut s'élancer sur l'échelle pour descendre, mais Célestin venait de la retirer.

« — Il paraît que ça va bien là-haut! » dit Mouillot, « nous ne commençons pas mal notre « journée.

« — Elle est, ma foi, charmante ! » dit Albert, « Balivan ne nous a pas trompés.

« — Oui, quant à sa figure.

« — Que venez-vous faire ici, messieurs? que « demandez-vous? » s'écrie Paul, « et pourquoi « vous permettez-vous d'ôter l'échelle?... Remet- « tez-la sur-le-champ!

« — Ah! voilà l'amoureux qui se fâche! » dit Mouillot. « Et voyez pourtant... si on était méchant! « nous vous tenons là tous les deux... si nous allions « avertir les parents de la demoiselle, qu'est-ce que « vous diriez?...

« — Qu'il n'y a aucun mal, messieurs, à monter « dans une soupente quand on y emménage des « meubles... et voilà pourquoi je me trouve ici avec « mademoiselle.

« — Ah ! pas mal !... pas mal !... et c'est toujours
« pour emménager que vous vous embrassiez... en
« vous faisant des serments d'amour, jeune séduc-
« teur !

« — Monsieur, je n'ai embrassé que la main de
« mademoiselle. Quant à ce que je lui ai dit, cela
« ne vous regarde pas... Vous n'aviez pas le droit de
« nous écouter.

« — Voyez-vous ça... alors on ferme les portes...
« Imprudents que vous êtes !...

« — Mais, Dieu me pardonne ! l'amoureux est un
« de nos commissionnaires... le camarade de Sans-
« cravate !

« — Oui, vraiment !... c'est celui qui a fait hier
« les commissions de Tobie. Ah ! jeune couturière !
« est-ce bien possible ! vous donnez dans le com-
« missionnaire ? Mais vous dérogez, jeune fille,
« votre profession vous permettait mieux que cela...
« surtout avec d'aussi beaux yeux !

« — Messieurs ! respectez mademoiselle, » s'écrie
Paul d'un air menaçant, « ou je vous ferai repentir
« de vos insultes ! »

« — Toi, drôle ! » répond Célestin, « commence
« par te taire, sinon c'est toi que l'on châtiera pour
« tes impertinences.

« — Nous ne remettrons l'échelle qu'à plusieurs

« conditions, » dit Albert, « d'abord que la petite « couturière se laissera embrasser.

« — Moi, » dit le gros Mouillot, « je demande « qu'elle me prenne mesure d'un caleçon. »

Élina ne répondait rien, elle s'était réfugiée toute confuse au fond de la soupente et tâchait de se dérober aux regards. Mais Paul n'est plus maître de sa colère; il s'élance au risque de se blesser, saute dans la chambre, court sur Célestin, et d'une main vigoureuse lui arrachant l'échelle, va la replacer à l'entrée de la soupente en s'écriant :

« — Et maintenant, que l'on ose encore l'ôter « de là, et c'est à moi que l'on aura affaire! »

L'action du commissionnaire a été si prompte, si énergique, que les trois jeunes gens en ont été un moment tout saisis. Cependant Célestin revient vers Paul, en lui disant :

« — Sors à l'instant d'ici! Des gens comme nous « ne se compromettent pas avec un homme de ton « espèce... mais si j'avais une canne je pourrais « bien la briser sur tes épaules. »

Paul va se placer devant Célestin et le regarde de très-près, en lui répondant :

« — Des gens comme moi, tout commissionnaires « qu'ils soient, valent mieux que des hommes de « votre espèce qui ne savent qu'insulter une jeune

« fille honnête... Si dans la rue vous vous croyez
« beaucoup plus que moi parce que je m'y place
« pour faire vos commissions, ici, vous êtes bien
« au-dessous du pauvre homme du peuple qui vit
« au coin de la borne... car il se conduit avec hon-
« neur, lui, tandis que votre conduite à vous, est
« celle d'un mauvais sujet.

« — Ah! c'est trop fort! allons, messieurs, est-ce
« que vous ne m'aiderez pas à corriger ce misé-
« rable? »

Albert semble indécis, on dirait que la contenance ferme de Paul lui impose et qu'il sent en lui-même que ce jeune homme a raison. Mais le gros Mouillot ne veut point reculer devant l'appel de Célestin, il court pour reprendre l'échelle, et Célestin essaye de faire quitter à Paul sa position en le tirant par le bras; mais celui-ci repousse si vigoureusement M. Célestin, qu'il le fait trébucher sur son ami Mouillot. Cependant ces messieurs s'apprêtent à revenir sur le commissionnaire, lorsque des cris aigus se font entendre, et la petite Élina, qui du haut de sa soupente a vu que Paul allait se battre, y mêle les siens en appelant au secours.

« — Au voleur! au voleur! » répète une voix qui part de l'appartement voisin.

« — Ah! mon Dieu! c'est ma tante que l'on

« vole! » dit la jeune Élina. « Ah! M. Paul, allez « donc voir! »

Paul ne voulait pas quitter le pied de l'échelle, ni laisser Élina exposée aux entreprises des jeunes gens. Mais l'arrivée d'une vieille femme qui n'a pour tous vêtements qu'une chemise et une camisole, et sur la tête un vieux madras roulé en forme de turban, vient changer toute la scène; c'est la tante d'Élina qui, oubliant le laisser-aller de sa toilette, se met à courir dans la chambre en criant à tue-tête :

« — Au voleur!... il est entré un voleur chez « moi... je l'ai vu devant mon lit en m'éveillant!... « Messieurs, arrêtez-le, je vous en prie... il y est « encore... je me mets sous votre protection. »

Et Mme Vardeine veut se précipiter dans les bras des jeunes gens, mais ceux-ci ont la barbarie de repousser les étreintes de cette dame qui est en chemise et en camisole, et qui dans ce moment n'a rien de caché pour eux.

Cependant aux cris de la vieille femme et de la jeune fille, le portier est monté tenant son balai d'une main, et un immense journal de l'autre. Il introduit en premier son balai de bouleau dans la chambre, comme s'il voulait en ôter les araignées, et se montre ensuite en disant d'une voix gutturale :

« — Est-ce qu'on se tue ici ?... Qu'est-ce que c'est « qu'un pareil tapage ?... à peine s'il est jour... et « vous vous battez déjà !... Je vous déclare que je « vas le dire au propriétaire pour qu'il vous fiche « tous à la porte... »

La tête du portier, coiffée de plusieurs bonnets, laine et coton, mis par étages les uns sur les autres, et celle de Mme Vardeine avec son turban de travers, ont quelque chose de si comique, que Mouillot et Albert partent chacun d'un éclat de rire. Pour augmenter la confusion, M. Varinet se montre aussi à l'entrée du carré en disant :

« — Qu'est-ce que vous faites donc tous ici ? »

A l'aspect du jeune homme blond-blanc, Mme Vardeine fait un saut qui fait cruellement danser tout ce qui est dans sa camisole, en s'écriant :

« — Voilà mon voleur !... c'est cet homme-là que « j'ai aperçu devant mon lit en m'éveillant... je le « reconnais à ses cils...

« — Eh ! mon Dieu, madame, » répond tranquillement Varinet, « excusez-moi, mais je cherchais ces messieurs... D'en bas je les avais en- « tendus rire... je suis monté, j'ai trouvé une porte « ouverte, je suis entré chez vous sans savoir où « j'allais... »

Mme Vardeine ne semble pas convaincue, le por-

tier tient toujours son balai en l'air, comme s'il voulait balayer tout le monde. Mais l'arrivée de Balivan vient rétablir la paix. Le peintre réclame ses amis en répondant qu'il n'y a pas de voleurs parmi eux, et ceux-ci se décident enfin à s'en aller avec lui; mais avant de partir, chacun d'eux jette encore un regard sur la soupente au bord de laquelle Élina est blottie toute tremblante.

« — Elle est charmante, » dit Albert.

« — Je la reverrai, » dit Mouillot.

« — Oui, oui, » dit Célestin, « et chacun recevra ce qu'il mérite pour sa conduite de ce matin. »

Paul ne répond rien, mais son regard attaché sur Célestin semble le défier et lui annoncer le peu de cas qu'il fait de ses menaces.

IV

CHEZ LE COMMISSAIRE.

Il était huit heures du matin ; Sanscravate était assis à sa place habituelle, mais cette fois il n'était pas étendu sur ses crochets ; placé seulement sur l'extrémité, les deux coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses mains, il regardait autour de lui d'un air mécontent ; souvent ses yeux se portaient sur la place de Paul qui était vide ; alors il serrait les poings, murmurait quelques mots entre ses dents, puis frappait le pavé avec ses pieds d'un air d'impatience.

Jean Ficelle se promenait de long en large, mesu-

rant toujours à peu près une étendue de vingt pas; passant et repassant sans cesse devant son camarade, auquel, tout en mordant dans un énorme morceau de pain, puis ensuite dans un cervelas qu'il tenait sous son pouce, il adressait de temps à autre la parole.

« — Eh ben, Sanscravate, tu ne dis rien ce ma-
« tin... Est-ce que la petite ribote d'hier au soir t'a
« noué la langue?... T'es pas malade?...

« — Non... non... Oh! je n'y pense plus!... je
« me porte bien.

« — Pardié! d'ailleurs, t'étais pas gris; ceux
« qui diront que t'étais gris en auront menti.

« — Il me semble pourtant que j'avais un coup
« de trop.

« — Du tout... tu crois ça parce que tu t'es
« disputé... et ça t'a échauffé... tu en boirais ben
« d'autres... Ah! je suis bien fâché que tu n'aies
« pas pu tenir le pari avec le père Cagnoux... Il
« aurait été joliment enfoncé le vieux Cagnoux...
« C'est ce pleurard de Paul qui est cause de tout
« ça... Hom! il a un peu cané le camarade... Refu-
« ser de se battre!... ni plus ni moins! j'appelle
« ça un homme flambé pour la société des amis!
« Tiens, une comparaison: c'est comme un cou-
« vreur qui aurait peur de grimper sur un toit, et

« qui ne voudrait couvrir que des rez-de-chaus-
« sée.

« — Mais il voulait bien se battre avec vous
« autres.

« — Ah! oui! de quoi !... des bravades!... des
« bêtises!... il savait bien qu'en défiant tout le
« monde, c'était comme s'il ne défiait personne.
« C'est à toi qu'il avait manqué... et de toutes les
« façons, c'était à toi qu'il devait réparation. Refu-
« ser de boire avec des amis... casser leur verre,
« merci ! c'est trop sans gêne.

« — Oh ! à présent que je suis à jeun, ce n'est
« pas de cela que je lui en veux. Tu vois bien qu'il
« avait raison de mépriser ce Laboussole, puisque
« c'est un voleur, et je rougis maintenant, moi,
« d'avoir trinqué avec un pareil coquin.

« — Mais non, pas du tout!... tu es dans l'er-
« reur ; tu crois que Laboussole est un voleur parce
« que l'on est venu l'arrêter comme tel?... mais
« c'est des méchancetés de la justice... Un homme
« peut se trouver compromis dans une mauvaise
« affaire, et il n'est pas un voleur pour ça... Je
« suis sûr que Laboussole sortira de là dedans
« blanc comme neige... Viens donc boire un ca-
« non... Je régale.

« — Merci, je n'ai pas soif.

« — Oh ! t'as ni soif ni faim aujourd'hui. Enfin « à ton aise... Tout de même il n'ose pas venir ce « matin le petit capon, preuve qu'il sent bien qu'il « est dans son tort.

« — C'est vrai... voilà neuf heures bientôt... et « Paul, qui est toujours le premier à sa place ordi- « nairement... il ne vient guère. »

Jean Ficelle se promène encore, puis il s'arrête devant Sanscravate, en disant d'un air moqueur :

« — Ah ! dame ! il a peut-être été si occupé cette « nuit qu'il se repose ce matin... et voilà ! »

Sanscravate se lève brusquement en s'écriant d'un air furieux :

« — Qu'est-ce que tu entends par là ?

« — Tiens ! j'entends... j'entends... Ah ! ma foi, « après tout, tu sais bien ce que je veux dire... et « je gagerais que je sais avec qui il est à présent.

« — C'est avec Bastringuette que tu veux dire... « n'est-ce pas ?...

« — Dame ! il me semble qu'elle ne s'est pas gê- « née hier pour faire voir qu'elle te préférait ce « gringalet... Faut-il que les femmes aient peu « de goût ! toi, qui es si bel homme !... et qui en « ferais trois comme Paul... »

Sanscravate s'efforce de paraître plus calme en disant :

« — Oh ! je ne suis pas jaloux de son bonheur ; « qu'il aille avec Bastringuette s'il le veut... Cependant hier au soir, j'ai bien vu qu'il ne s'en « allait pas avec elle quand nous avons quitté le « cabaret ; il est parti seul... et elle... elle a attendu pour voir si je la suivais, puis elle a filé « seule aussi.

« — Ah ! prout !... des farces... ils se seront « rejoints plus loin... Si on savait où demeure ce « Paul, on pourrait ben aller demander s'il est chez « lui ; sais-tu sa demeure, Sanscravate ?

« — Ma foi non ; il m'a dit qu'il restait du côté « du faubourg Montmartre, mais v'là tout.

« — Diable ! dans un faubourg ! cherchez « donc... Il y a toujours du mystère avec ce gar- « çon-là... qué drôle de pistolet !

« — Que m'importe qu'il soit chez lui... ou chez « elle ?... je m'en fiche, je n'aime plus Bastrin- « guette.

« — C'est égal, » murmure Jean Ficelle en mordant dans son pain, « si un camarade me prenait « ma maîtresse sous mon nez... j'aurais beau ne « plus l'aimer, ça ne se passerait pas comme ça.

« — Et crois-tu donc aussi que je ne me vengerai pas ? » s'écrie Sanscravate en laissant voir toute sa colère et fermant les poings d'un air menaçant.

Jean Ficelle lui frappe sur l'épaule d'un air hypocrite en lui disant :

« — A la bonne heure! je te reconnais... tu es « toujours un homme.... Je me disais aussi : C'est « ben étonnant qu'un gaillard comme Sanscravate « se laisse vexer sans rien faire... mais je vois que « t'as des idées... bravo... t'es un homme. »

En ce moment, un petit monsieur tout grêle et habillé de noir, sans pour cela avoir l'air bien mis, s'arrête devant les deux commissionnaires et leur dit :

« — C'est à vous deux que j'ai affaire ; n'êtes-« vous pas, vous Sanscravate, et vous Jean Ficelle? »

Les deux commissionnaires font un signe affirmatif, et l'homme noir reprend :

« — Alors, vous allez vous rendre, s'il vous plaît, chez M. le commissaire. »

Jean Ficelle se trouble en entendant parler du commissaire, tandis que Sanscravate s'écrie :

« — Et pourquoi donc faire que nous irions chez « le commissaire? je n'y ai jamais été, moi, et je « n'ai rien à démêler avec lui.

« — N'étiez-vous pas hier au soir au cabaret du « *Petit Bacchus* où l'on a arrêté un certain Labous-« sole ?... ne buviez-vous pas avec lui ?

« — Oui, mais nous ne le connaissons pas, » répond vivement Jean Ficelle.

« — Vous direz à M. le commissaire ce que
« vous savez sur cet homme : il veut vous interro-
« ger... moi, je n'en sais pas plus, ne manquez
« pas de venir ce matin.

« — Nous irons, monsieur. »

Le petit monsieur s'est éloigné. Jean Ficelle est rêveur, Sanscravate fronce le sourcil en murmurant :

« — Aller chez le commissaire... je me félici-
« tais, il n'y a pas encore trois jours, de n'avoir
« jamais eu affaire à lui... J'ai eu bien des que-
« relles, je me suis battu bien souvent, mais tou-
« jours franchement... le vaincu ne pouvait pas
« se plaindre d'être pris en traître, et il n'y avait
« pas besoin d'un commissaire pour terminer nos
« querelles. Et aujourd'hui... parce que j'ai bu
« avec ce Laboussole... ton ami... et tu dis que tu
« ne le connais pas maintenant, et que ce n'était
« pas un voleur... Voyons, au fait, le connais-tu,
« oui ou non ?

« — Eh! mon Dieu ! est-ce que j'ai besoin de me
« compromettre pour un autre devant le commis-
« saire?...

« — Mais si cet autre est ton ami, s'il est arrêté
« injustement, tu serais un lâche de ne point cher-
« cher à le défendre.

« — Oh ! parbleu ! Laboussole est un malin qui « saura ben se tirer d'affaire tout seul... Allons, « Sanscravate, ne prends pas d'humeur !... après « tout, les gens les plus honnêtes vont chez le « commissaire, tu vois bien que nous ne sommes « appelés que comme témoins.

« — Eh ! sacredié ! comment voudrais-tu y être « demandé ?... allons-y tout de suite alors, il me « tarde d'être débarrassé de cette visite.

« — Soit !... partons.

« — Mais je ne sais pas où il demeure ce com- « missaire, et toi, Jean Ficelle, le sais-tu ?

« — Oui, viens, ce n'est pas bien loin d'ici ; je « vais te conduire.

« — Et ce Paul qui n'est pas encore arrivé... « mais nous le trouverons peut-être aussi chez le « commissaire. »

Les deux commissionnaires se mettent en route et ne tardent pas à arriver au but de leur course.

A Paris, il y a quatre commissaires de police par arrondissement, ce qui fait quarante-huit commissaires en tout. Ce n'est pas trop pour une ville si grande, si peuplée, si agitée, et dans laquelle il arrive chaque jour tant d'événements.

Une lanterne suspendue au-dessus de la porte de la maison vous indique la demeure d'un commis-

saire ; son bureau est rarement élégant ; mais pour le monde qu'il reçoit habituellement, on comprend qu'il n'y a pas besoin de se mettre en frais, et que chez lui ce serait un luxe inutile de faire frotter. Ceux qui viennent n'ont pas même l'habitude de nettoyer leurs pieds sur un paillasson... quand il y en a un.

Vous entrez dans le bureau où se tiennent ordinairement le commis et le secrétaire ; quelquefois le secrétaire a son bureau particulier dans une pièce à part. Le cabinet de M. le commissaire vient ensuite, tout le monde n'y pénètre pas.

Au moment où Sanscravate et Jean Ficelle s'y présentent, un caporal et deux soldats amènent deux femmes et un jeune garçon, lequel tient dans ses bras un petit chien noir, qui est encore dans l'âge le plus tendre.

Une des femmes a cinquante ans; elle est énorme, ce n'est plus un être humain, c'est une masse informe sur laquelle se meut une tête rouge, violette, écarlate, surmontée d'un bonnet sale dont les brides flottent à l'abandon ; c'est une cabaretière.

L'autre femme est plus jeune ; elle est mince et pâle, elle n'a pas l'air bon, mais au moins elle ressemble à une femme ; elle en porte les vêtements, mais fort modestes ; elle a aussi un bonnet et un tablier.

Le jeune garçon, qui peut avoir quatorze ans, possède déjà une face énorme et deux joues rebondies qui lui cachent le nez; il ressemblerait à la grosse cabaretière si celle-ci pouvait ressembler à quelque chose; il est vêtu d'une blouse, petite calotte grecque sur la tête et des souliers sans bas.

Tout cela entre dans le bureau du commissaire en criant, en beuglant, en se disant force injures, et quelquefois le caporal est obligé d'interposer son autorité pour que les deux femmes ne se battent point.

Une foule considérable, qu'amusait la querelle des deux femmes, les a suivies jusqu'à la porte du commissaire, mais il lui est défendu d'aller plus avant.

Le commissaire quitte son cabinet dans lequel on n'entre pas pour des faits vulgaires; il vient au bureau, et demande d'abord au caporal ce que ces femmes ont fait.

Un caporal de la ligne n'est pas toujours orateur; celui-ci porte la main au shako et répond :

« — Ma foi... la chose... voilà!... vous com-
« prenez bien que je n'en sais rien! mais ces deux
« femmes faisaient tant de bruit dans la rue... et
« puis les coups... et c'est le chien que voilà... ce
« petit roquet pas plus gros que mon poing... alors

« on est venu nous chercher pour mettre le holà...
« et sapredié ! elles s'en disaient en chemin !...
« mais pour vous dire qui est-ce qui a raison,
« M. le commissaire, je m'en défends. »

Le caporal fait deux pas en arrière après avoir présenté le rapport. Le commissaire s'adresse aux deux femmes, en disant :

« — Voyons, quelle est la plaignante de vous
« deux ? »

Les deux femmes parlent ensemble, et le jeune garçon s'en mêle aussi :

« — C'est elle qui a tort, monsieur le commis-
« saire.

« — C'est pas vrai, à preuve, elle dit que je lui
« ai pris son chien.

« — Oui, puisqu'on vous a vue.

« — Vous mentez !

« — Et qu'elle m'a donné un coup de pied dans
« le gras des jarretières.

« — C'est elle qui m'a pincée à me déchirer ma
« robe, et qu'on peut encore voir la marque de ses
« ongles !

« — Taisez-vous, insolente ! vous pouvez ben dire
« que vous êtes cause...

« — Oui, M. le commissaire, c'est elle
« qui est cause... Je n'étais jamais venue chez

« vous... v'là ben la première fois, je peux vous le « dire ! »

Le jeune garçon, qui a un accent limousin et comme de la bouillie dans la bouche, essaye de parler :

« — D'abord... ben sûr... pisque je portais... « mon... mon panier... et que... si je l'avais vue... « Ah ben ! »

Pour compléter le charivari, le chien se met à aboyer.

« — Très-bien, » reprend le commissaire en souriant, parce qu'il voit que l'affaire n'est pas grave. « Il me paraît que c'est un chien que vous vous dis- « putez. Eh bien, nous allons juger comme Salo- « mon, le faire couper en deux, chacune en aura « la moitié.

« — C'est ça ! » s'écrie la grosse masse en tâchant de rire, ce qui fait rebondir son énorme ventre. « G'nia qu'à le couper en deux !

« — Ah ! diable !... Il me paraît que vous n'êtes « pas la vraie mère, vous.

« — Oh ! M. le commissaire, je disais ça pour « rire... mais c'est bien mon chien, d'ailleurs j'ai « eu des témoins.

« — Ah ! oui ! » s'écrie la femme maigre. « Avec « ça que le premier homme qui est entré chez

« vous, et à qui vous avez dit : N'est-ce pas que
« c'est là mon chien? a répondu : Je ne l'ai
« jamais vu.

« — Alle ment ! alle ment ! c'est mon chien. Tout
« le monde le sait, d'ailleurs il était avec François,
« mon fils, que v'là ; allons, François, fais ta dépo-
« sition. »

François ouvre la bouche et remue les lèvres longtemps avant de pouvoir trouver un mot, tant l'émotion agit sur son moral ; enfin d'une voix empâtée, il murmure :

« — D'abord... ben sûr... pisque... j'allais avec
« mon panier... je croyais le chien derrière moi...
« et qu'elle l'a pris... et pisqu'elle s'est sauvée
« avec !...

« — C'est pas vrai, il dit faux, monsieur le com-
« missaire. Le chien était devant lui... très-loin...
« quand je l'ai vu, moi, c'te petite bête, j'ai dit : Il
« n'a pas de maître ; et je l'ai ramassé. S'il avait
« été à lui, pourquoi qu'il ne m'aurait pas dit : C'est
« mon chien. Mais il m'a laissée aller, et puis c'est
« quand madame l'a eu rejoint qu'il s'est mis à cou-
« rir après moi, en criant : Au voleur !... Qu'est-ce
« qui prouve qu'il est plutôt à eux qu'à moi, ce
« chien ? »

Le commissaire, après avoir pesé ces dépositions

dans sa sagesse, dit d'un ton grave au jeune garçon :

« — Mettez ce chien à terre, et que ces dames
« l'appellent, chacune de son côté ; je l'adjugerai à
« celle qu'il suivra. »

François dépose le petit animal sur le carreau. Les deux femmes se mettent à l'appeler, en lui prodiguant les épithètes les plus tendres. Le chien ne bouge pas, mais il lève une cuisse et commet une grave inconvenance chez monsieur le commissaire.

L'affaire se complique ; les deux femmes recommencent à s'injurier, le garçon à bégayer, les soldats à rire et le chien à aboyer. Tout d'un coup la femme maigre se dispose à ôter sa robe pour montrer la pinçure qu'on lui a faite; mais la grosse femme, devinant son intention, relève aussitôt sa jupe, et sans craindre de faire voir sa jambe au-dessus de la jarretière, s'écrie d'un air triomphant :

« — Voyez, M. le commissaire, voyez... c'est
« bleu... c'est tout bleu... et demain, ce sera tout
« noir !... »

En effet c'était bleu ; à la vérité le reste de la jambe semblait être à peu près de la même couleur. Le commissaire, qui ne se soucie pas d'en voir davantage, dit à l'autre femme :

« — Ceci me semble authentique; si vous ne

« pouvez nous en montrer autant, il est inutile de « défaire votre robe. »

La femme maigre se décide à ne point se déshabiller, mais elle se met à pleurer en marmottant :

« — Qu'elle le garde ce chien !... après tout ! mon « Dieu ! qu'elle le garde !... je n'en veux pas !... « mais c'est toujours une insolente... on n'appelle « pas une personne voleuse, parce qu'elle ramasse « un chien dans la rue qui n'a pas de maître ! »

La cause est jugée, le commissaire fait rayer le rapport. Le chien est adjugé à la grosse femme qui le prend dans ses bras, et s'en va avec François d'un air triomphant, tandis que son antagoniste la suit en murmurant :

« — C'est égal, allez ! vous me le payerez ! et plus « cher que vous ne le croyez ! »

Sanscravate et Jean Ficelle vont pour s'avancer, mais le commissaire leur fait signe de s'asseoir et d'attendre, car il a encore beaucoup d'affaires à juger. Dans le bureau d'un commissaire de police, à Paris, il est rare que la scène reste vide.

D'autres soldats, auxquels une petite femme trapue semble vouloir servir de commandant, bien qu'ils aient aussi un caporal avec eux, viennent d'amener un petit garçon de dix à onze ans, mal vêtu, ou plutôt à peine vêtu. Un pantalon tout en loques

laisse voir ses jambes, et une veste de toile qui ne peut plus se boutonner ne cache pas une chemise noire, toute déchirée, et un corps plus noir encore. Ce petit malheureux, qui malgré cette apparence misérable est fort et assez gras, a une figure ignoble, et un regard en dessous qui semble n'avoir jamais regardé le ciel.

Ce jeune voleur, car ce petit garçon est déjà arrêté pour vol, est accusé d'avoir dérobé un pain de munition ; la femme trapue porte sous son bras le pain, pièce de conviction ; elle explique au commissaire qu'elle est fruitière et vend aussi des pains de munition qui sont à l'entrée de sa boutique ; que le petit garçon s'est approché d'une table sur laquelle sont ses pains ; qu'un autre gamin, qui probablement s'entendait avec celui-ci, est venu contre elle et s'est laissé tomber presque dans ses jambes ; pendant qu'elle aidait le gamin à se ramasser, son camarade a saisi un pain de munition et s'est mis à fuir avec. Mais elle s'en est aperçue à temps ; elle a couru après le petit voleur, qui a été arrêté encore nanti de l'objet dérobé : il ne peut donc pas nier son crime.

Le commissaire s'adresse au petit voleur qui a entendu la déclaration de la fruitière comme si cela ne le regardait pas, et en battant la re-

traite avec ses doigts sur le bureau du commis.

« — Pourquoi as-tu volé ce pain ? »

Le jeune industriel fait aller son corps de droite à gauche, absolument comme un ours, avance ses deux lèvres, baisse encore plus la tête, et murmure enfin quelques sons qu'on ne saurait prendre pour des paroles.

Le commissaire reprend d'un ton sévère :

« — Pourquoi as-tu volé ce pain? Allons, ré-
« ponds, et de manière à ce qu'on t'entende. »

Une voix sourde et traînarde répond alors :

« —Parce que j'avais faim!... V'là deux jours
« que je n'ai mangé.

« — Tu mens ; tu n'as pas la figure de quelqu'un
« qui pâtit ; et d'ailleurs, si tu avais faim, il fallait
« entrer chez un boulanger demander du pain, on
« ne t'en aurait pas refusé. Mais on connaît vos ha-
« bitudes : tu as volé ce pain de munition pour le
« revendre, pour avoir trois ou quatre sous et aller
« ensuite les jouer sur le boulevard ou aux bar-
« rières... Dis que ce n'est pas vrai? »

Le petit recommence à balancer son corps. Il fait une grimace comme s'il voulait sourire, et ne répond rien.

Le commissaire reprend :

« — As-tu des parents?

« — Je ne sais pas.

« — Comment! tu ne sais pas si tu as ton père et ta mère?

« — Je crois que je n'ai pas de père.

« — Et ta mère?

« — Elle est marchande de pommes de terre « frites.

« — Est-ce qu'elle n'a pas le moyen de te faire « apprendre un état?

« — Je ne veux pas travailler.

« — Tu aimes mieux voler! tu espères être ren« fermé avec de petits misérables de ton espèce, « près desquels tu achèveras de te perdre. Où de« meure ta mère? »

Le petit vaurien se tait. Le commissaire renouvelle sa question.

« — Je veux pas le dire, je veux pas qu'elle me « réclame, je veux pas retourner chez elle.

« — Alors on va te mener à la préfecture, et de « là tu seras conduit dans une maison où il faudra « bien que tu travailles. »

Tout ce qu'on vient de lui dire ne paraît nullement émouvoir le jeune voleur; seulement, pendant que le secrétaire prend une plume pour écrire le rapport pour la préfecture, le petit misérable se met à rire, en disant :

« — *V'là le griffon qui prend une voltigeante*
« *pour broder sur du mince!* »

Les soldats emmènent le petit voleur, la fruitière remporte son pain. Cette scène a attristé l'âme de Sanscravate; il jette un coup d'œil à son camarade, mais celui-ci semble fort indifférent à ce qu'il vient d'entendre et de voir.

Un monsieur très-bien mis et se présentant avec de bonnes manières, vient avertir le commissaire que dans la rue voisine, au n° 19, au troisième, au fond de la cour, sous prétexte de tenir un salon de lecture, on tient un jeu clandestin. On fait passer les amateurs par une porte secrète, et du salon de lecture on se trouve dans un salon de roulette et de trente-et-un. Le commissaire est invité à s'y rendre avec ses inspecteurs, le soir sur les dix heures, afin de saisir en flagrant délit et de verbaliser. Le monsieur viendra le chercher pour lui servir de guide; il a eu le talent de se faire introduire comme joueur.

Ce monsieur si bien mis, et qui a de si bonnes manières, est tout simplement un mouchard.

Ensuite, c'est une jeune fille bien gentille, et dont la tournure est assez honnête, qui vient presque en pleurant demander pourquoi M. le commissaire lui a écrit de passer à son bureau.

« — Mademoiselle, c'est que vous continuez à « mettre des pots de fleurs sur votre fenêtre, mal« gré l'ordonnance... et dernièrement encore, une « dame qui passait a été arrosée par vous ; je serai « obligé de vous mettre à l'amende.

« — Mon Dieu ! M. le commissaire, pour un « petit pot de pensées, c'est bien étonnant que j'aie « arrosé une dame, car je fais toujours bien atten« tion quand je mets de l'eau à mes fleurs ; c'est « quelque voisine au-dessous qui en aura jeté, et « puis cette dame aura regardé aux fenêtres, et « voyant un pot de fleurs à la mienne, elle aura cru « que cela venait de chez moi.

« — Enfin, mademoiselle, vos pots de fleurs « pourraient occasionner de graves accidents.

« — Ah ! M. le commissaire ! un petit pot de « pensées !

« — Mademoiselle, s'il tombait sur quelqu'un, « on serait aussi bien tué par des pensées que par « des pivoines. Mais si vous aimez tant les fleurs, « pourquoi ne placez-vous pas votre pot de pensées « sur un meuble dans votre chambre ? Vous en « jouiriez tout autant, mieux même, et sans dan« ger, car la pensée est une fleur inodore. »

La jeune fille baisse les yeux, en répondant :

« — Ce ne serait pas la même chose ; si le pot

« de fleurs était dans ma chambre... il ne le verrait
« pas, lui !

« — Il ne le verrait pas... Ah ! je comprends ;
« ce pot de fleurs sert de signal à votre amoureux,
« n'est-ce pas ? »

La jeune fille sourit et balbutie :

« — Oui, monsieur. Tant qu'il y est, il peut
« monter, et si par hasard j'ai du monde, je retire
« les pensées et il ne monte pas.

« — Très-bien, il paraît qu'il peut monter sou-
« vent, car le pot de pensées est presque toujours
« en évidence ; et voilà comme la fleur la plus in-
« nocente sert aux intrigues des amoureux.

« — Oh ! monsieur, le mien m'épousera, j'en
« suis très-sûre.

« — Je le désire, mademoiselle ; mais alors faites
« poser une barre de bois devant votre fenêtre, de
« manière à ce qu'il n'y ait plus de danger pour les
« passants ; ce n'est qu'à cette condition que je puis
« tolérer le pot qui sert de télégraphe à vos
« amours.

« — Eh quoi ! monsieur, si je mets une balus-
« trade, une barre de bois, vous ne me défendrez
« plus de placer des fleurs sur ma fenêtre ?

« — Non, vous en mettrez alors autant que vous
« voudrez. »

La jeune fille fait un bond de joie en s'écriant :
« — Ah! quel bonheur! je mettrai avec mes
« pensées un rosier et un œillet!
« — Diable! mademoiselle, mais si chaque fleur
« sert de signal à un amoureux?
« — Oh! je vais tout de suite faire placer une
« barre; j'aurai trois pots, M. le commissaire,
« j'aurai trois pots! »

La jeune fille s'éloigne fort contente. Après elle vient une femme qui accuse son mari de lui avoir donné un soufflet avec une écumoire ; puis un mari qui veut se séparer de sa femme, parce qu'elle ne lui donne tous les jours pour dîner que de la soupe à l'oignon ; puis un locataire qui se plaint de son portier, qui l'a laissé passer la nuit dans la rue, sous prétexte qu'il était plus de minuit ; ensuite, c'est une marchande dont on a renversé l'éventaire ; c'est un cabriolet qui a blessé l'âne d'une laitière ; c'est un fiacre qui refuse de marcher ; c'est une boutique qui n'a pas fermé après minuit; c'est un homme qui s'est noyé ; c'est une jeune fille qui était en train de s'asphyxier ! Quelquefois cela dure ainsi depuis le matin jusqu'au soir, et souvent pendant la nuit on vient encore réveiller le commissaire. A Paris, il faut être de fer pour occuper un tel emploi.

Enfin le commissaire ayant renvoyé cette foule

qui l'assiégeait, fait signe aux deux commissionnaires de le suivre dans son cabinet. Là, après avoir fermé sa porte pour n'être pas interrompu, il s'assied devant son bureau et s'adresse d'abord à Sanscravate :

« — C'est vous que l'on nomme Sanscravate?

« — Oui, M. le commissaire.

« — C'est la première fois que vous êtes mandé « à mon bureau.

« — C'est vrai, M. le commissaire.

« — Cependant, vous avez dans le quartier la « réputation d'une mauvaise tête, d'un tapageur, « d'un bambocheur même...

« — Ma foi, M. le commissaire, il est pos- « sible que j'aime à m'amuser, que je sois un « peu emporté... que je me batte queuquefois!... « c'est dans le sang la vivacité... on ne peut pas se « refaire! mais tout ça n'empêche pas d'être hon- « nête, et je défie qu'on dise que Sanscravate ait « jamais fait du tort à quelqu'un.

« — Je sais que vous êtes un honnête homme... « que votre tête seule est mauvaise; et c'est parce « que j'ai cette conviction que j'ai voulu vous par- « ler en particulier afin de pouvoir vous donner de « bons avis... C'est la première fois que vous venez « à mon bureau, et si vous suivez mes con-

« seils, j'aime à croire que ce sera la dernière. »

Jean Ficelle se retourne, en murmurant :

« — Tiens !... de la morale ! nous v'là à l'école « chez le *quart-d'œil!* »

Mais Sanscravate écoute d'un air assez docile le commissaire, qui reprend :

« — Les gens les plus vifs, les plus emportés « sont ordinairement les plus faciles à mener. Pre- « nez garde seulement, Sanscravate, aux mau- « vaises connaissances... On est souvent faible de « caractère quand on s'abandonne aux premiers « mouvements de sa colère ; et il y a des gaillards « qui, en flattant vos passions, vous entraînent « quelquefois dans une mauvaise route. »

En disant ces mots, le commissaire regarde Jean Ficelle qui affecte de chantonner entre ses dents.

« — Sanscravate, vous étiez hier à table dans « un cabaret avec un nommé Laboussole ; d'où « connaissez-vous cet homme ?

« — Ma foi, M. le commissaire, je ne le « connais que pour l'avoir rencontré au cabaret du « *Petit Bacchus*, et puis comme Jean Ficelle l'ap- « pelle son ami... je l'avais invité à boire un coup « avec nous.

« — Moi !... » s'écrie Jean Ficelle, « je ne le « connais pas davantage ! que de l'avoir aussi ren-

« contré au cabaret... Je l'ai appelé *vieux*... c'est « un mot qui se dit entre buveurs... mais je ne le « connais pas.

« — Vous mentez! » dit le commissaire en regardant sévèrement le commissionnaire; « vous « connaissez cet homme; vous savez qu'il tenait un « jeu de hasard, un *biribi* sous le pont d'Austerlitz; « on vous a même soupçonné de lui servir de « compère...

« — Moi! M. le commissaire, ah! par exemple! « qué fausseté!

« — Si j'en avais la certitude, vous ne seriez « déjà plus commissionnaire, car vous tromperiez « la confiance du public. Quant à vous, Sanscravate, « vous voyez le danger qu'il y a de se lier avec « des gens que l'on ne connaît pas. Ce Laboussole, « outre la punition qu'il mérite pour tenir des jeux « de hasard, est encore impliqué dans une grave « affaire de vol; si l'on vous voyait souvent avec « de tels hommes, votre probité en serait ternie. « Voilà ce que je voulais vous dire. Nous avons « déjà trop de fripons dans Paris, et c'est presque « toujours en les fréquentant que l'on se perd. « Puisque vous ne savez rien de plus sur Labous- « sole, vous pouvez vous retirer.

« — Mais, M. le commissaire, » reprend

« Jean Ficelle d'un ton patelin, nous n'étions pas « seuls avec Laboussole dans le cabaret, il y avait « aussi notre camarade... Paul... un commission- « naire qui se met à côté de nous... Pourquoi que « vous ne l'interrogez pas aussi ?

« — Si nous ne faisons pas venir ce jeune homme « devant nous, c'est que probablement nous jugeons « que cela n'est pas nécessaire. Notre but en deman- « dant Sanscravate était principalement de lui « donner de bons avis et de l'engager à se méfier « des mauvaises connaissances. Quant à votre jeune « camarade, de tels conseils seraient snperflus avec « lui. Ce n'est ni un bambocheur, ni un homme « querelleur, ni un coureur de cabarets : ce que « vous pourriez faire de mieux, ce serait de le pren- « dre pour modèle. Allez, vous pouvez vous retirer. »

Les deux commissionnaires sont sortis de chez le commissaire. Sanscravate est pensif, il semble réfléchir à ce qu'on vient de lui dire, mais son compagnon, qui craint l'effet de ces réflexions, s'écrie :

« — Conçoit-on un commissaire qui se permet de « donner des avis !... Eh ben ! est-ce que nous ne « sommes pas des hommes pour savoir nous con- « duire... où est-elle donc la liberté alors ?... Qu'il « aille faire marcher les fiacres et qu'il nous laisse « tranquilles !

« — Il paraît qu'il pense beaucoup de bien de
« Paul ! » dit Sanscravate.

Jean Ficelle se pince les lèvres, regarde de côté et murmure :

« — Sais-tu que ça me donne de drôles d'idées ça ?

« — Quelles idées ?

« — Que Paul pourrait bien être un mouchard...
« et que c'est lui hier qui a fait arrêter Labous-
« sole !

« — Tais-toi, Jean Ficelle, n'insulte pas notre
« camarade... C'est indigne ce que tu dis là.

« — Je n'ai peut-être pas tort... est-ce qu'il n'y
« a pas du louche dans la conduite de Paul ? Est-ce
« que Laboussole ne l'a pas rencontré mis en flam-
« bard... un genre faraud, quoi !

« — Tu oses citer le témoignage de Laboussole...
« d'un voleur ?

« — Quéque ça prouve... on peut voler et y voir
« clair... raison de plus même, et d'ailleurs moi
« aussi une fois j'avais cru, en passant dans le Ma-
« rais, reconnaître Paul dans un monsieur mis en
« bourgeois huppé ; je suis bien sûr à présent que
« je ne me suis pas trompé. Pour se déguiser ainsi
« il faut qu'il fasse plusieurs métiers. C'est un faux
« commissionnaire ; j'en reviens à mon idée : c'est
« un mouchard.

« — Encore une fois, Jean Ficelle, je te défends « de dire de pareilles choses.

« — En tout cas, tu ne pourras pas m'empêcher « de le penser... les idées sont libres comme les « opinions... on ne peut pas empêcher un homme « d'avoir ses opinions, ses idées... »

Sanscravate ne répond plus à son camarade, ils sont arrivés à leur place. Paul n'est pas à la sienne.

Jean Ficelle jette un regard goguenard à son camarade en disant :

« — Il paraît qu'il fait une fameuse noce aujour- « d'hui, le protégé du commissaire! »

Sanscravate ne répond rien; mais il serre ses poings; on voit qu'il a peine à contenir les sentiments qui l'agitent.

Plus d'une heure s'est écoulée lorsque Bastringuette passe sur le boulevard. Elle n'a pas son éventaire, et elle est dans sa grande toilette : bonnet à larges rubans, châle de mérinos et tablier de taffetas noir. Elle jette un coup d'œil de côté en passant près des commissionnaires. Sanscravate détourne vivement la tête et s'éloigne. Mais Jean Ficelle court à la marchande de violettes, qu'il accoste, en lui disant :

« — Ah! nom d'un nom! sommes-nous pimpante! « Et où donc que nous allons comme ça?... au

« moins à la noce ! il n'est pas possible autrement.

« — Dame! ça pourrait ben être , » répond Bastringuette en affectant un air très-gai. « J'vas peut-« être me marier, on ne sait pas... mais ça peut « se faire. Les épouseurs sont toujours là. »

Bastringuette s'éloigne sans en dire plus. Jean Ficelle revient près de Sanscravate , le regarde et ne dit rien.

Sanscravate n'y tient pas, au bout d'un moment il s'écrie :

« — Que t'a-t-elle dit?... Où va-t-elle?... Parle « donc.

« — Elle avait l'air fièrement en gaieté. Elle a « dit qu'elle allait peut-être se marier... Tu com-« prends l'*apologe?*... elle se mariera au treizième « arrondissement. »

Sanscravate est un moment indécis, enfin il prend une résolution et s'écrie :

« — Je veux savoir où elle va... suivons-la... « Viens-tu avec moi ?

« — Toujours ! Est-ce que je lâche les amis, « moi ? D'ailleurs , je ne suis pas en train de tra-« vailler aujourd'hui ; en avant, par le pied gauche, « marche ! »

Les deux commissionnaires descendent les boulevards du côté pris par Bastringuette ; ils marchent

à grands pas ; l'un regarde à droite, l'autre à gauche ; ils n'aperçoivent pas celle qu'ils veulent suivre.

« — Par où diable a-t-elle pris? » dit Sanscravate.

« — C'est ben étonnant, » répond Jean Ficelle, « à moins qu'elle n'ait pas suivi les boulevards... « Nous v'là déjà à la porte Saint-Denis.

« —Allons toujours, » dit Sanscravate. « Bastringuette a une cousine qui demeure du côté de la « rue Barbette... elle est peut-être allée chez elle.

« — Au Marais... ah! elle a une cousine qui de- « meure au Marais... Comme ça se rencontre...

« — Quoi ?... que veux-tu dire ?

« — Oh ! rien...

« — Jean Ficelle, je n'aime pas les demi-mots... « parle, sacrebleu !

« — Eh ben, je veux dire que c'est toujours dans « le Marais que l'on rencontre Paul, quand il est « déguisé en monsieur... et puis v'là Bastringuette « qui passe mise... sur son trente-six, et qui se di- « rige par là... Dame ! si on était mauvaise langue, « on pourrait croire que ta maîtresse et not' soi-di- « sant camarade s'y donnent des rendez-vous... « peut-être chez la cousine, que sait-on ? il y a des « cousines qui sont complaisantes. »

Sanscravate ne répond pas un mot, mais il conti-

nue d'arpenter les boulevards tellement vite, que son compagnon est tout essoufflé pour le suivre.

Jean Ficelle va demander à faire une petite halte, mais au lieu de cela Sanscravate se met tout à coup à courir en s'écriant :

« — Je crois que je la vois là-bas... elle entre « dans la rue du Temple... il faut la rejoindre.

« — Nom d'un petit bonhomme ! » dit Jean Ficelle en suivant son camarade ; « ma rate aura crevé « quand nous l'atteindrons. »

V

UN PÈRE ET SON FILS.

Dans une fort belle maison de la rue Caumartin, on apercevait encore de la lumière aux fenêtres d'un appartement situé au second étage. Il était cependant plus de trois heures du matin.

Dans ce quartier élégant, on aurait pu présumer que les personnes qui veillaient encore étaient livrées aux plaisirs du jeu, de la musique, ou de la danse ; qu'une soirée s'était prolongée, et que le maître ou la maîtresse du logis mettaient leur gloire à ce que le jour surprît chez eux leurs invités.

On se serait trompé. Dans un beau salon, où

plusieurs bougies brûlaient encore, un homme était seul, assis dans le coin d'une causeuse, la tête légèrement inclinée sur sa poitrine, et, à en juger par l'expression de ses traits, par la tristesse de son regard, sa nuit ne s'était pas écoulée au sein des plaisirs.

C'était un homme de quarante-six ans, d'une taille moyenne, d'une tournure distinguée. Sa figure sérieuse avait dû être fort belle. Ses grands yeux bleus étaient encore remplis de charme quand il souriait; mais cela ne lui arrivait plus que rarement. Sa pâleur habituelle, les lignes nombreuses formées sur son front annonçaient des chagrins, des ennuis, des peines de cœur : toutes choses qui vieillissent avant l'âge ceux qui sont venus au monde avec une âme sensible, et que ne connaissent pas les égoïstes, lesquels par conséquent doivent se conserver frais, jeunes et bien portants beaucoup plus longtemps que les autres : le ciel a tout fait pour ces gens-là.

Ce personnage qui veillait si tard et seul, était M. Vermoncey, le père d'Albert.

Ses yeux se portaient souvent sur une pendule placée sur la cheminée. Après avoir regardé l'heure, il écoutait comme dans l'espérance d'entendre le bruit d'une voiture, ou des pas dans la rue, puis il rejetait sa tête en arrière, en se disant :

« — Il s'amuse sans doute... avec ses amis... « ou sa maîtresse... mais il use trop de la vie... il « ruine sa santé !... Mon Dieu ! et il ne me reste « plus que lui... que lui seul !... mes autres enfants « ont suivi leur mère dans la tombe... Si je perdais « Albert, que deviendrais-je !... que peut-on faire « sur la terre quand on n'a plus personne à aimer ! »

Et M. Vermoncey semblait accablé; un chagrin profond se lisait dans ses yeux qu'il tenait pendant longtemps attachés sur la terre, comme si d'anciennes douleurs, de tristes souvenirs se fussent mêlés alors à ses inquiétudes présentes. Et il soupirait par moments et murmurait :

« — Ma femme que j'aimais tant !... mes enfants « que je chérissais !... Comme on change cependant !... et quand j'avais l'âge d'Albert, que « j'étais loin de penser que les plus douces jouissances sont celles que l'on goûte dans sa famille, « près de sa femme et de ses enfants !... Mais à « vingt-deux ans le cœur n'est pas encore ouvert à « tous les sentiments !... alors, sait-on ce que l'on « veut, ce que l'on aime ?... Alors on traite légèrement les choses les plus graves... on s'en repent ensuite, mais quelquefois il n'est plus temps. »

Puis M. Vermoncey se levait, faisait quelques tours dans le salon, et reprenait :

« — J'ai tort de m'inquiéter... Albert s'amuse !...
« J'aurais dû me coucher... mais je cherche en vain
« le sommeil quand je ne le sais pas rentré ; ah !
« depuis quelque temps sa conduite mériterait bien
« des reproches... il dépense follement son ar-
« gent... il fait de mauvaises connaissances... mais
« au fond son cœur est bon... il deviendra raison-
« nable... il faut bien se rappeler que l'on a été
« jeune aussi ! »

En faisant cette réflexion, M. Vermoncey baisse de nouveau ses regards vers la terre, son front devient sombre, et il y porte plusieurs fois sa main comme s'il voulait effacer de sa pensée de fâcheux souvenirs.

Cependant le jour était venu ; déjà on entendait dans la rue la charrette de la laitière, les pas lourds du paysan qui revenait de vendre ses légumes ou ses fruits au marché, la petite chanson de l'ouvrier matinal qui se rendait à son ouvrage, et les dialogues qui s'établissaient entre les portiers qui balayaient le devant de leur porte.

M. Vermoncey tire une sonnette, au bout de quelques instants arrive un domestique dont la figure rouge, les yeux bouffis et la démarche engourdie annoncent qu'il n'a pas fait comme son maître et que ce n'est qu'avec peine qu'il vient de s'arracher au sommeil.

« — Florent, mon fils est-il rentré? » dit M. Vermoncey, comme cherchant à se persuader qu'il n'a pas bien écouté toute la nuit.

Le domestique se frotte les yeux en répondant :

« — Je ne crois pas... Cependant je vais voir
« chez lui... quelquefois il ne m'éveille pas en ren-
« trant.

« — Oh! non! il n'est pas rentré ! » se dit M. Vermoncey en se promenant avec agitation dans l'appartement. « Et il est plus de cinq heures du ma-
« tin... Ordinairement il ne passe pas la nuit
« entière dehors sans prévenir... Quelque partie
« de jeu qui se sera prolongée sans doute... Oui,
« je sais bien que j'ai tort de m'inquiéter, mais
« c'est plus fort que moi. On expose si follement
« sa vie quelquefois ! Les intrigues de femmes sont
« souvent dangereuses !... Tous les maris ne sont
« pas d'humeur à se laisser tromper sans rien
« dire !... Mais il semble que plus il y a de diffi-
« cultés à connaître une femme et plus nous atta-
« chons de prix à sa possession.

« — M. Albert n'est pas rentré depuis hier, » dit le domestique en revenant.

« — Il suffit, Florent. Je vais dans ma chambre,
« mais venez m'avertir aussitôt que mon fils re-
« viendra. »

M. Vermoncey s'est retiré dans sa chambre à coucher. Là, sont les portraits de sa femme, d'Albert, et des trois enfants qu'il a perdus. Il s'arrête longtemps devant l'image de son épouse. Elle est morte encore jeune et belle, et le portrait la représente ainsi. Une consolation pour ceux qui meurent lorsqu'ils sont encore dans l'été de leur vie, serait de pouvoir se dire qu'en se souvenant d'eux on se les rappellera toujours jeunes, et que même dans la pensée, on regrettera qu'ils n'aient pas joui d'une longue carrière dans laquelle on se figure qu'ils auraient avancé sans vieillir.

Après être resté bien longtemps devant l'image de la femme qu'il regrette, M. Vermoncey porte de tristes regards sur les portraits de ses enfants. Ses yeux se remplissent de larmes, en contemplant ceux qu'il a perdus ; il regarde ensuite le portrait d'Albert qui a été fait plus récemment et dont la ressemblance est parfaite ; il semble que dans les traits du seul fils qui lui reste, il veuille puiser du courage et des consolations ; mais au bout d'un moment ses yeux errent dans sa chambre, on dirait qu'ils y cherchent encore un portrait... Enfin il se jette dans un fauteuil, et appuyant sa tête dans une de ses mains, demeure de nouveau plongé dans ses réflexions.

Il était sept heures du matin lorsque Albert rentre

chez lui. On doit se rappeler qu'après la nuit passée dans l'atelier du peintre, les jeunes gens étaient montés pour voir la jolie voisine qu'ils avaient surprise dans la soupente. Albert venait donc seulement de quitter ses amis, lorsqu'à sept heures du matin Florent courut dire à M. Vermoncey :

« — Voilà M. Albert qui rentre à l'instant. »

Une expression de joie, de bonheur vient sur-le-champ ranimer les traits abattus de M. Vermoncey, car la longue absence de son fils l'avait véritablement inquiété, et un seul mot vient de dissiper toutes ses craintes. Il se lève précipitamment afin de se rendre près d'Albert, puis il s'arrête en se disant :

« — Il se fâchera s'il sait que je l'ai attendu. »

Cependant le désir d'embrasser son fils l'emporte et il se rend à son appartement.

Albert loge au même étage que son père : le carré seul sépare son appartement de celui de M. Vermoncey. Le jeune homme venait de jeter de côté habit, cravate et gilet, et il passait une robe de chambre lorsque son père entre chez lui.

« — Comment ! déjà levé ? » s'écrie Albert en l'apercevant.

Pour toute réponse M. Vermoncey va embrasser son fils ; celui-ci examine son père, et répond :

« — Je gage que vous ne vous êtes pas couché...

« oui, je vois cela à vos yeux fatigués... vous n'a-
« vez pas dormi... et cela peut-être parce que je
« n'étais pas rentré... vous êtes capable de m'avoir
« attendu toute la nuit!... Permettez-moi de vous
« dire que c'est fort ridicule. Est-ce que je suis
« encore un enfant?... Est-ce que je ne puis pas, si
« l'occasion se présente, rester dans une maison où
« l'on s'amuse... ou à jouer avec des amis?... Enfin,
« mon père, est-ce que je n'oserai pas passer une
« nuit dehors, sans que vous m'attendiez encore
« comme un écolier que l'on croit perdu?... Ah! je
« vous répète que cela me contrarierait beaucoup.

« — Il me semble que je ne te fais aucun re-
« proche, » dit M. Vermoncey en reposant ses re-
gards sur Albert.

« — Non, vous ne me faites pas de reproches,
« mais c'est égal; pensez-vous que je m'amuserai
« dans une réunion qui se prolongera tard dans la
« nuit, si je songe qu'alors vous m'attendez, que
« vous êtes inquiet de moi? Tout cela n'arriverait
« pas si j'avais suivi ma première idée. Je voulais
« me loger dans une autre maison... comme cela
« vous ne sauriez pas à quelle heure je rentre... Je
« sais bien que vous ne m'empêchez pas de faire ce
« que je veux... mais on est toujours bien plus
« libre... et cela vaudrait mieux. »

M. Vermoncey répond d'un air triste, mais avec dignité :

« — Après tous les malheurs qui sont venus
« m'accabler, je croyais qu'il m'était permis de
« vous demander un peu de condescendance à mes
« désirs. Après avoir perdu votre mère, vos frères,
« votre sœur, n'ayant plus que votre présence pour
« m'aider à supporter mes chagrins, je pensais que
« vous ne voudriez pas m'en priver, que vous sen-
« tiriez combien il m'était nécessaire de pouvoir
« encore reposer mes yeux sur un de mes enfants...
« le seul que le ciel ait voulu me conserver. Je
« vous laissais malgré cela liberté entière, et ne
« prétendais en rien me mêler de vos actions...
« quoiqu'un père ait peut-être le droit de surveiller
« celles de son fils. Mais puisque j'en demandais
« trop, puisqu'en vous priant d'habiter dans la
« même maison que moi j'exige de vous un trop
« grand sacrifice, partez, mon fils, quittez ce loge-
« ment, je ne vous y retiens plus, et je ne cesserai
« pas pour cela d'avoir la même affection pour
« vous. »

Pendant que son père lui parle, la figure d'Albert a changé ; il est facile de lire dans ses yeux que les reproches qu'on lui adresse arrivent jusqu'à son cœur. Aussi, à peine M. Vermoncey a-t-il cessé de

parler qu'il court se jeter dans ses bras, en lui disant :

« — J'ai tort, mon père, j'ai tort !... je suis un
« fou, un étourdi !... je ne sais ce que je dis !...
« je vous cause du chagrin... à vous, si bon, si in-
« dulgent... si généreux pour moi !... de grâce, par-
« donnez-moi !... Oubliez tout cela et qu'il ne soit
« plus jamais question de nous séparer. Ah ! je sais
« que nulle part je ne serais aussi bien qu'avec
« vous... Tous ces amis ! tous ces compagnons de
« plaisir... je vais avec eux parce que cela m'amuse,
« mais je vous jure que je les apprécie bien ce qu'ils
« valent... Allons, embrassez-moi... Vous n'êtes
« plus fâché, n'est-ce pas ? »

Pour toute réponse M. Vermoncey presse son fils dans ses bras. Il suffit d'un mot de tendresse de la personne que nous aimons, pour nous faire oublier de nombreux sujets de plainte longtemps amassés contre elle. D'ailleurs l'indulgence vaut toujours mieux que la sévérité, tant que les fautes ne sont point de celles qui peuvent forcer à rougir.

« — Non, mon ami, je ne suis plus fâché, » dit enfin le père d'Albert. « Je sais très-bien qu'à ton
« âge on doit s'amuser et je ne t'en fais pas un
« crime... Ma tendresse s'alarme trop facilement,
« j'en conviens... mais que veux-tu !... j'ai eu tant de
« malheurs à supporter... mon âme a été si cruel-

« lement blessée... Ces maux-là ne se guérissent
« jamais bien, ils nous laissent une inquiétude con-
« tinuelle pour le peu de bonheur que le ciel nous
« a laissé. Ne parlons plus de tout cela. Si tu es
« heureux, c'est tout ce que je désire... et surtout
« si tu es toujours franc avec ton père... si tu le re-
« gardes comme le meilleur de tes amis... non pas
« de ceux dont tu parlais tout à l'heure... Tiens,
« il y a entre autres un M. Célestin Valnoir ou de
« Valnoir, qui est presque toujours avec toi... je
« n'aime pas ce jeune homme-là... s'il n'était qu'é-
« tourdi... que viveur... ce ne serait rien, mais je
« ne le crois pas franc...

« — Ma foi, mon père, vous pourriez bien avoir
« raison; cependant je crois plutôt Célestin égoïste...
« Oh! c'est un homme charmant en société, pourvu
« qu'on ne réclame de lui aucun service. Du reste,
« il a le secret de se rendre utile... indispensable...
« Il commande parfaitement un dîner; il joue tous
« les jeux... il parle de tout avec un aplomb qui
« éblouit, qui captive... Il trouve moyen de vous
« faire faire tout ce qu'il veut.

« — Prends garde, mon ami, tu es d'un caractère
« confiant, facile... je sais que tu es sans cesse
« dans la société de ce Célestin... Je te l'ai dit sou-
« vent : Il faut être plus difficile dans le choix de

« ses amis que dans celui de ses maîtresses. Il me
« semble que depuis quelque temps tu as mené ta
« fortune grand train... c'était ce qui te revenait de
« ta mère, tu en étais le maître... Voyons, avoue-
« moi que maintenant tu n'es pas bien en fonds. »

Albert sourit et baisse les yeux, en murmurant :

« — En effet, mon père... puisque vous devinez
« si bien, je ne chercherai plus à vous le cacher.
« J'ai fait des folies... beaucoup de folies!... Je
« me suis laissé aller sans réfléchir... J'ai été fort
« malheureux au jeu!... Oh! je sais que c'est une
« grande sottise... il vaudrait bien mieux ne pas
« jouer. Je me corrigerai... je ne jouerai plus.

« — De sorte que maintenant... tu n'as plus
« d'argent?

« — Je n'ai plus le sou... mais je ne manque pas
« de ressources... de connaissances.

« — C'est cela; tu iras t'adresser à des usuriers
« qui compléteront ta ruine, au lieu de venir fran-
« chement trouver ton père?

« — Ah!... c'est que vous avez déjà tant fait pour
« moi... j'aurais craint d'abuser de votre bonté... »

« — Va, pourvu que tu m'aimes, je ne regrette-
« rai jamais ce que je ferai pour toi. D'ailleurs, ma
« fortune ne sera-t-elle pas la tienne un jour?... car
« tu sais bien que je ne me remarierai jamais! Si je

« ne te la donne pas tout de suite, c'est qu'étant
« plus sage que toi je veux au moins te la conserver
« pour une époque où toi-même tu seras plus raison-
« nable. Maintenant, je me regarde comme ton in-
« tendant, je gère tes biens ; voilà tout...

« — Oh ! mon père ! que dites-vous là ! n'êtes-
« vous pas le maître de disposer de votre fortune !

« — Et pour qui donc veux-tu que j'en dispose,
« si ce n'est pour mon fils ! Seulement l'intendant se
« permettra de faire quelquefois de la morale, mais
« ensuite il faudra bien qu'il tâche de réparer le
« *déficit*. Tiens.. prends cela, mon ami, il y a dans
« ce portefeuille dix mille francs... cela t'évitera
« la peine de t'adresser à tes amis de plaisir, qui
« te refuseraient, ou à des usuriers qui, forcés
« d'attendre ma mort pour rentrer dans leurs fonds,
« te prendraient cent pour cent d'intérêt. »

Albert est vivement ému de la bonté de son père, et il repousse le portefeuille en disant :

« — Vous êtes trop bon, mon père. Oh ! vous
« êtes vraiment trop bon pour moi !... Mais je ne
« prendrai pas ce portefeuille... je ne dois pas accep-
« ter... Vous faites pour moi tant de sacrifices, et vrai-
« ment j'en suis indigne ! Je dépense l'argent si folle-
« ment !... Oh ! non, c'est trop... je n'accepterai pas.

« — Et moi, je veux que tu prennes cet ar-

« gent!... je le veux, entends-tu... ne suis-je pas « ton père?... refuserais-tu de m'obéir ? Oh! c'est « alors que je me fâcherais sérieusement! »

Albert prend le portefeuille et embrasse son père en lui disant :

« — Tenez, vous me gâtez... comme lorsque « j'étais enfant.

« — Que veux-tu! c'est ma méthode à moi. J'ai « toujours pensé que l'on réussissait mieux en s'y « prenant ainsi. En te donnant de l'argent pour « satisfaire tes folies, j'ai dans l'idée que cela t'amè- « nera à le dépenser moins légèrement.

« — Oh! oui, vous avez raison... je veux me « rendre digne de tant d'indulgence.

« — Amuse-toi, sois heureux, et aime-moi; « voilà tout ce que je te demande... puis encore de « ne pas trop te fier à ton ami Célestin, qui ne m'in- « spire aucune confiance.

« — Je suivrai vos conseils, mon père, je vous « le promets.

« — Moi, de mon côté, je te promets aussi d'être « plus raisonnable. Je ne veillerai plus pour t'atten- « dre... je me coucherai, entends-tu, je me cou- « cherai. Cependant, ménage ta santé et ne t'aven- « ture pas dans des intrigues dangereuses... qui « amènent quelquefois de fâcheux résultats...

« Allons, je te laisse, et je vais me reposer. C'est
« bien entendu : rentre à l'heure que tu voudras, à
« l'avenir je me coucherai. »

M. Vermoncey s'est éloigné, et Albert se jette sur un lit de repos, en se disant :

« — Mon père est le meilleur des hommes ! Mais
« au reste ce qu'il fait est peut-être le seul moyen
« de me rendre sage. Oui, cette bonté que rien ne
« lasse, et qui au lieu de m'adresser des reproches
« daigne encore payer mes folies, cette touchante
« bonté me fait sentir tous les torts de ma conduite
« bien mieux que des sermons et de la sévérité.
« J'ai dissipé en si peu de temps tout le bien de
« ma mère !... il faudra absolument que je me
« range, car je ne veux pas que mon père se gêne
« pour moi, et c'est ce qui arriverait si je conti-
« nuais à vivre comme je l'ai fait. Car je le connais,
« il ne voudrait jamais me voir dans l'embarras...
« il s'y mettrait plutôt pour m'en tirer ; voilà ce
« que je ne dois pas souffrir. C'est donc bien décidé,
« je vais devenir sage... D'abord je ne jouerai
« plus... ensuite j'irai un peu moins avec Célestin ;
« plus j'y réfléchis, et plus je crois que mon père
« ne se trompe pas trop dans ce qu'il pense de lui.
« J'ai remarqué certaines choses... enfin je serai
« sur mes gardes. Maintenant ne nous occupons plus

« que de ma bonne fortune d'aujourd'hui. Mme Bal-
« dimer m'accorde un rendez-vous... Singulière
« femme... J'en suis très-amoureux... Est-ce
« bien de l'amour que j'ai pour elle?... Voyons...
« Si au lieu de me résister comme elle l'a fait de-
« puis que je lui fais la cour, elle m'avait cédé
« après une faible défense... est-ce que mon amour
« ne serait pas éteint depuis longtemps?... Je ne
« sais que me répondre... il me semble que non...
« Cependant... en réfléchissant bien... mais à quoi
« bon?... Tâchons d'abord de triompher de ma
« conquête. Oh! par exemple, dans cette liaison ma
« fortune ne court aucun risque. Mme Baldimer est
« riche... du moins elle en a l'apparence... Elle est
« veuve... par conséquent maîtresse d'elle-même,
« point de mari à tromper, à redouter. Je suis sûr que
« mon père lui-même approuverait cette liaison. »

Après avoir passé quelque temps à se livrer à ces réflexions, Albert s'endort sur sa causeuse. Quand il s'éveille, sa pendule marque près de midi, et son rendez-vous est pour une heure. Il se hâte de faire sa toilette, dans laquelle il apporte beaucoup de soin, parce qu'il veut soutenir sa réputation d'un des premiers dandys de la capitale; puis, lorsque rien ne manque à sa parure, il sort, prend un cabriolet, et se fait conduire rue Neuve-Vivienne, chez Mme Baldimer.

VI

MADAME BALDIMER. — UN ÉVENTAIL.

Maintenant faisons connaissance avec cette femme dont le jeune Albert se sent si éperdument amoureux, et avec laquelle son ami Célestin entretient des relations à son insu.

Mme Baldimer a vingt-huit ans ; quoique fort belle, elle paraît son âge, parce que ses traits purs et réguliers sont cependant prononcés et sévères ; parce qu'il y a dans l'expression de sa physionomie quelque chose de mâle, de sérieux, qui annonce une âme fortement trempée, un esprit au-dessus des faiblesses du vulgaire, et un caractère ferme et décidé.

Une taille élevée, des formes ravissantes, de la grâce et de la souplesse dans la tournure, ce qui est rare chez les femmes grandes, des yeux noirs pleins de feu, des cheveux de jais, une bouche parfaitement garnie, et qui est parfois ironique, parfois dédaigneuse et quelquefois remplie de séduction ; un teint d'un blanc un peu mat, un beau bras, une main charmante, mais un pied fort long, fort large, fort plat, telle est Mme Baldimer, qui porte toujours des robes extrêmement longues, afin de cacher cette partie de sa personne qui ne répond pas à la beauté de son corps et de son visage.

Cette dame habite dans la rue Neuve-Vivienne un appartement digne d'une petite-maîtresse à laquelle la fortune a prodigué ses faveurs. Chez elle est réuni ce qui peut flatter les goûts de la femme la plus exigeante, la plus difficile à satisfaire : meubles en bois précieux, bronzes, tableaux, porcelaines, statuettes, chinoiseries, curiosités, rien n'a été oublié ; l'appartement de Mme Baldimer renferme ce que la mode offre de plus joli, de plus riche, de plus gracieux. C'est un séjour délicieux où les pieds ne se posent que sur des tapis moelleux, où l'on ne respire qu'un air embaumé par les parfums et les fleurs, où il semble enfin que l'on ait voulu réunir tout ce qui peut séduire l'esprit, les yeux et les sens.

Ce n'est pas la première fois que le jeune Vermoncey va chez Mme Baldimer ; après avoir rencontré cette dame dans le monde, séduit par sa beauté, il avait sollicité avec instance la faveur d'aller lui faire sa cour, et cette faveur lui avait été accordée avec une facilité qui lui avait fait espérer une prompte réussite dans son amour. Mais il n'en avait pas été ainsi ; la belle veuve, qui avait d'abord paru flattée de l'effet que ses charmes produisaient sur Albert, avait ensuite reçu avec assez de froideur la brûlante déclaration que le jeune homme n'avait pas tardé à lui faire ; sans le repousser tout à fait, elle ne lui avait donné que peu d'espérance. Tantôt sévère, tantôt rieuse, dédaigneuse ou mélancolique, Mme Baldimer se conduisait avec Albert comme une coquette qui veut s'amuser de l'homme qu'elle a subjugué, ou qui ne se croit pas encore assez sûre de sa conquête, et, avant de se rendre, veut d'abord par tous les moyens possibles augmenter, affermir le sentiment qu'elle a fait naître.

Découragé, rebuté quelquefois par le peu de succès de ses soupirs, Albert se promettait de ne plus songer à la belle Américaine, car c'était encore sous ce nom que l'on désignait dans le monde Mme Baldimer. Pour tâcher de l'oublier, il cessait d'aller dans les sociétés où il pouvait la rencontrer, dans

les promenades qu'elle affectionnait. Mais au moment où sa résolution commençait à porter des fruits, où sa raison allait triompher de son amour, Mme Baldimer s'offrait tout à coup à sa vue, soit au spectacle, soit au concert ; enfin il était certain de la rencontrer n'importe en quel endroit il allait se promener. Il semblait qu'un malin génie fît alors deviner à cette dame ses moindres actions, et l'envoyât aussitôt sur ses pas pour lui faire oublier sa résolution. La jolie femme employait toutes les séductions qui étaient en son pouvoir pour ramener à ses pieds celui qui voulait se soustraire à son empire ; en revoyant Mme Baldimer, Albert oubliait bien vite sa coquetterie et revenait près d'elle plus amoureux que jamais, et se flattant toujours d'être plus heureux.

Cependant depuis quelque temps, au dépit qu'il éprouvait de ne point triompher de la belle Américaine, Albert sentait se joindre les tourments de la jalousie, car il n'était pas le seul que la beauté de Mme Baldimer eût séduit, et comme cette dame était coquette, elle accueillait les hommages de plusieurs jeunes gens avec autant de faveur que les siens ; enfin un riche étranger, un Suédois, venait depuis peu de se mettre aussi au nombre de ses adorateurs ; ce monsieur, que l'on appelait le comte

Dahlborne, était extrêmement laid ; sa taille longue et roide, ses grands yeux ternes, sa barbe et ses moustaches rousses qui donnaient à sa personne quelque chose de rébarbatif, ne devaient avoir rien de séduisant pour une petite-maîtresse, et pourtant, soit bizarrerie, soit caprice, c'était le comte suédois que depuis quelque temps Mme Baldimer semblait voir avec le plus de plaisir.

Albert, outré de dépit, s'était de nouveau promis de ne plus s'occuper de cette dame qui se faisait un jeu de son amour, et les choses en étaient là, lorsque la veille sur le boulevard une petite citadine, en passant devant les jeunes gens, avait encore offert la belle Américaine aux regards de ces messieurs. Nous avons vu ce qui s'en est suivi. Ne pouvant maîtriser le sentiment qui le domine, Albert a écrit à Mme Baldimer, en la suppliant de lui accorder un rendez-vous, un tête-à-tête, jurant de ne plus reparaître à ses yeux si elle le lui refuse. La réponse avait été laconique, mais favorable.

« *Venez demain à une heure*, » tel était le billet que le jeune Vermoncey avait reçu de la belle veuve, et qui l'avait rendu si joyeux.

Suivons-le maintenant chez cette dame où il arrive à l'heure indiquée sur le billet.

Une suivante a introduit le jeune homme dans un

petit salon qui a toute la coquetterie d'un boudoir. Mme Baldimer, enveloppée dans une immense blouse de mousseline blanche, nouée seulement autour de sa taille par une torsade d'or, est assise ou plutôt à demi couchée sur un divan. Ses beaux cheveux noirs sont sa seule coiffure, mais la façon originale et nouvelle dont ils sont arrangés, la simplicité élégante de sa mise qui rehausse encore ses charmes, tout se réunit pour donner à cette belle personne quelque chose qui subjuguerait l'être le plus insensible, et Albert n'était rien moins que cela.

A l'aspect de celui qu'elle attendait et dont elle connaît la passion pour sa beauté, un éclair brille dans les yeux de Mme Baldimer, son visage s'illumine d'une expression étrange... Est-ce du bonheur, de l'amour, ou simplement de la coquetterie?... Il aurait fallu être fort bon physionomiste pour deviner ce qui se passait alors dans le cœur de la belle dame.

Albert salue avec grâce, puis, sur un signe de la dame, va prendre place près d'elle.

« — J'espère que vous ne vous plaindrez plus de « moi, » dit madame Baldimer en souriant au jeune homme, « je vous ai accordé ce rendez-vous... ce « tête-à-tête que vous me demandiez... savez-vous « bien que c'est une grande faveur?

« — Pensez vous, madame, que je n'en sente

« pas tout le prix... et vous repentiriez-vous déjà « de m'avoir procuré un si grand plaisir ?

« — Je ne me repens jamais de ce que j'ai fait, « car avant d'agir je réfléchis toujours... et je com- « prends toutes les conséquences de ce que j'ac- « corde... de ce que je promets.

« — Ainsi vous me permettez de vous aimer, de « vous le dire, d'espérer que vous partagerez mes « sentiments... car tout cela est la conséquence de « ce charmant tête-à-tête que vous m'avez ac- « cordé.

« — Oh! doucement, M. Albert... vous allez « bien vite... M'aimer... je ne vous le défends « pas... au contraire... mais il faut que je sois bien « certaine de cet amour... il faut que je le croie « capable de ne reculer devant aucun obstacle... « aucun sacrifice, avant que je me décide à lui « céder.

« — Oh ! madame, n'êtes-vous donc pas cer- « taine du pouvoir de vos charmes, de l'empire que « vous exercez sur moi ?... Quelle preuve vous « faut-il pour croire à mon amour ?... Parlez, or- « donnez, je suis prêt à obéir. »

Madame Baldimer regarde Albert bien fixement, mais ce regard profond n'avait rien de tendre et qui annonçât qu'il partît du cœur. Le jeune

homme est presque intimidé par la persévérance de ces deux grands yeux noirs attachés sur lui ; il aimerait mieux un peu de trouble et d'embarras, une légère émotion, un soupir, enfin ce qui chez les femmes annonce le moment d'un aveu, d'une défaite ; et le regard de madame Baldimer n'annonçait rien de tout cela.

« — Vous avez déjà aimé bien souvent, n'est-ce « pas ? » murmure enfin la belle veuve.

« — Je l'avais cru avant de vous connaître, mais « je sens à présent que j'aime seulement depuis « que je vous ai vue.

« — Ah ! oui, on dit toujours cela à la dernière « femme à laquelle on fait la cour... On m'a assuré « cependant que vous aviez fait beaucoup de folies « pour vos maîtresses.

« — Des folies ne prouvent point de l'amour.

« — Quelquefois... Et si je voulais que vous en « fissiez pour moi ?

« — Mais je serais trop heureux, si c'était un « moyen de vous plaire.

« — Ah ! c'est que vous ne me connaissez pas... « Je suis fort singulière... Je veux que l'homme qui « m'aime satisfasse tous mes goûts... tous mes ca- « prices... qu'il les devine même... je ne com- « prends pas l'amour qui hésite devant un désir de

« l'objet aimé... Ah! si j'avais été homme, moi,
« pour prouver mon amour à une femme, je me
« serais jeté dans l'eau, dans le feu! j'aurais bravé
« tous les périls, défié tous mes rivaux... enfin
« j'aurais bouleversé le monde... et commis des
« crimes même si elle me les avait demandés. »

Albert, qui ne comprend pas très-bien où cette dame veut en venir, la regarde en souriant, et dit :

« — Est-ce que vous auriez un petit crime à me
« commander?... ou bien serait-ce que vous vou-
« driez me voir me jeter dans l'eau? »

Mme Baldimer pince ses lèvres avec un mouvement de dépit, en répondant :

« — Moi, monsieur!... ô mon Dieu!... à quoi
« allez-vous penser?... Je serais bien désolée qu'il
« vous arrivât le moindre malheur à cause de moi...
« Je ne sais vraiment pas pourquoi je vous ai dit
« cela... Je ne pense pas toujours à ce que je dis...

« — Mais du moins pensez-vous à ce qu'on vous
« dit? » répond Albert en prenant la main de la belle veuve.

Celle-ci sourit, semble réfléchir, puis s'écrie :

« — Où demeurez-vous maintenant? Est-il vrai
« que vous ayez changé de logement?

« — Non, madame, je suis toujours dans la
« même maison...

« — Et vous habitez avec votre père, je crois...
« — Sur le même carré que lui.
« — Pour un jeune homme qui aime à faire des « folies, cela doit être gênant quelquefois d'avoir « un tel voisinage.
« — Mais, non, madame, je suis mon maître, « je fais ce que je veux, mon père ne me gêne en « rien ; il est si bon !...
« — Ah ! il vous aime beaucoup ?
« — Oh ! oui, je n'en saurais douter... Et c'est « bien naturel... d'une nombreuse famille il ne lui « reste que moi.
« — Ah ! il n'a pas d'autre enfant que vous ?...
« — J'avais deux frères et une sœur... je suis « resté seul. »

Mme Baldimer laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et semble ensevelie dans ses pensées. Albert reprend bientôt :

« — Mais nous parlons de choses bien sérieuses... « tandis que je ne voulais vous parler que de mon « amour... Voyons, m'aimez-vous un peu ? »

Mme Baldimer ne répond rien, mais elle se laisse presser la main, elle pousse un soupir, elle détourne les yeux. Le jeune homme est enchanté, il pense que son amour commence à toucher le cœur qu'il brûle de soumettre, il va porter à ses

lèvres la main qu'il presse dans les siennes, lorsque Mme Baldimer se lève brusquement et fait quelques tours dans la chambre, en s'écriant d'un ton fort gai :

« — Avez-vous vu Mme Plays à la dernière soi-
« rée du comte Dalhborne ?... Elle avait un cache-
« mire adorable... un cachemire qui m'a tourné la
« tête... c'est au point que j'en ai rêvé... que j'y
« pense sans cesse... Le pareil est chez *Delille*...
« Ce sont les plus beaux qui soient maintenant à
« Paris... J'ai eu un moment envie de l'acheter...
« mais il est fort cher... et s'il fallait céder à toutes
« ses fantaisies, cela serait peu raisonnable. »

Albert est resté tout déconcerté. Au moment où il croyait que l'on allait répondre à ses tendres serments, il entend parler de cachemires ; cette sortie le désoriente tellement qu'il regarde Mme Baldimer d'un air étonné, et ne sait que lui répondre.

Celle-ci revient s'asseoir sur le divan en lui disant d'un air très-aimable :

« — Ah ! pardon... je vous parle toilette à présent... je suis bien étourdie, n'est-ce pas ?

« — Vous êtes toujours charmante... seulement
« si vous vouliez être un peu plus sensible... quand
« je vous parle de mon amour vous changez de con-
« versation.

« — Mais non... Car cette Mme Plays... elle a « été votre maîtresse, n'est-ce pas ?

« — Non... je vous jure...

« — Allons, ne mentez pas... Est-ce que ces « choses-là ne se voient pas tout de suite, pour « peu que l'on ait d'habitude du monde ! D'ailleurs « Mme Plays ne s'en cachait pas... au contraire !... « elle a un mari qui est si complaisant !

« — De grâce ! laissons là Mme Plays !... ce « n'est pas pour vous parler d'elle que je vous ai « demandé un rendez-vous !...

« — Je le crois... Mais son cachemire est si « joli... et j'avais cru comprendre que c'était vous « qui le lui aviez donné...

« — Oh ! par exemple !... cela n'est pas !...

« — Vous n'en conviendrez pas... un si beau « présent !... Vous en étiez donc bien amoureux « de cette dame ?

« — Encore une fois, madame, je vous certifie « que vous êtes dans l'erreur.

« — Allons... c'est possible... je veux bien vous « croire !... Ah ! c'est qu'il est admirable ce châle ! »

Albert ne dit plus rien. Mille idées lui passent par la tête et son front semble s'obscurcir. Mme Baldimer, qui s'en aperçoit, devient plus gaie, plus tendre, plus rieuse ; on dirait qu'elle craint de voir

s'évanouir la passion qu'elle a inspirée, et qu'elle fait tous ses efforts pour que l'amour d'Albert ne puisse lui échapper. Celui-ci est tout étourdi par les séductions dont on l'accable, il renaît à l'espoir de voir enfin sa flamme partagée, et la conduite de Mme Baldimer doit en effet donner cette espérance.

Mais en ce moment la suivante entre dans le salon en disant :

« — M. le comte Dalhborne demande s'il peut « présenter ses hommages à madame.

« — Mais sans doute... faites entrer le comte ! » répond Mme Baldimer d'un air satisfait, tandis qu'Albert, dont les traits se sont contractés en entendant prononcer le nom du comte, s'écrie avec humeur :

« — Eh quoi !... vous allez recevoir cet étran- « ger... Moi qui espérais jouir d'un tête-à-tête avec « vous !

« — N'avons-nous pas toujours le loisir de nous « revoir ?... on a dit que j'y étais... refuser la visite « du comte serait une impolitesse.

« — Ah ! madame, si vous aviez du plaisir à « m'entendre vous parler de mon amour...

« — Oui... mais le monde impose des conve- « nances qu'on ne saurait braver.... D'ailleurs cet « étranger est si galant...

« — Trop galant avec vous, il me semble, et
« ses visites fréquentes...

« — Taisez-vous, le voilà! »

Le comte Dalhborne se présente avec cet air roide, prétentieux et cérémonieux qu'il conserve toujours. Ce monsieur a plusieurs décorations à sa boutonnière et toutes les manières d'un homme comme il faut; mais sa figure longue et revêche, même quand il veut faire l'aimable, semble devoir faire fuir le plaisir et les amours. Cependant Mme Baldimer accueille avec un charmant sourire le noble étranger, qui va lui baiser la main, fait un grave salut à Albert, et se place dans un fauteuil comme un homme de bois que des ressorts feraient mouvoir.

« — Vous êtes bien aimable, M. le comte, d'avoir
« pensé à venir me voir, » dit la jolie femme en minaudant.

Le Suédois s'incline en répondant d'un air bien sérieux :

« — Oh! je pense toujours!...

« — Vous autres messieurs qui êtes dans la di-
« plomatie... dans la politique, vous avez bien peu
« de temps à donner aux dames... aussi elles doi-
« vent être très-flattées quand vous songez à leur
« faire la cour.

« — Oh! j'y songe beaucoup! »

Albert retient avec peine un sourire provoqué par le flegme et le laconisme du Suédois, et il ne souffle pas mot, curieux de voir si la conversation de ce monsieur continuera sur le même ton. Mais Mme Baldimer est trop adroite pour ne point essayer de rendre le comte plus causeur. Elle lui adresse de nouveau la parole :

« — Comment avez-vous trouvé le dernier opéra « comique?... Vous savez que nous nous y sommes « rencontrés avant-hier ! »

M. Dalhborne semble chercher dans sa tête, et répond enfin :

« — Ah ! je ne me souviens plus du tout.

« — Il me paraît alors que vous ne vous y êtes « pas beaucoup amusé ? »

Le Suédois ne répond rien, mais il fouille dans la poche de son habit, et en tire un magnifique éventail d'un bois précieux et dans lequel on a sculpté des sujets, des figures, avec une rare perfection ; ce travail est enrichi d'incrustations ; il le présente à Mme Baldimer en lui disant :

« — J'ai cassé le vôtre au spectacle... Voulez- « vous permettre que je le remplace?... »

La belle Américaine prend l'éventail qu'elle regarde d'un air enchanté, en s'écriant :

« — Oh ! mais en vérité, M. Dalhborne...

« ceci est trop beau... je ne sais si je dois accep-
« ter... non... c'est vraiment magnifique!... quel
« travail!... quel fini!... c'est admirable... je ne puis
« recevoir ceci en échange de celui que j'avais!

« — Alors je vais le casser encore si vous me le
« rendez...

« — Vraiment vous êtes d'une galanterie... qui
« fait honte à messieurs les Parisiens... Tenez,
« M. Vermoncey, n'est-il pas vrai que cet éven-
« tail est admirable? »

Albert, qui a fait une moue très-prononcée depuis que le comte a présenté l'éventail, y jette à peine les yeux en répondant :

« — Je me connais peu en ces sortes d'objets...

« — Il est impossible de trouver rien de meilleur
« goût!... Eh bien! M. Dalhborne, je le garde, car
« il serait vraiment dommage que vous le brisiez
« encore!... »

Le Suédois s'incline en murmurant :

« — Alors, je suis bien content d'avoir brisé
« l'autre. »

Albert éprouve des mouvements d'impatience, de colère, qu'il a peine à réprimer ; il ne peut tenir ses pieds en place, il a l'air de bouillir sur sa chaise. La jolie dame, que la jalousie et le dépit du jeune homme semblent rendre très-heureuse, et qui a l'air

de vouloir augmenter son tourment, lui présente de nouveau l'éventail, en lui disant :

« — Mais regardez-le donc, monsieur, et con-
« venez que vous n'en avez jamais vu d'aussi distin-
« gué, d'aussi joli... »

Cette fois le jeune homme prend l'éventail qu'on lui présente, il l'élève un peu en l'air, l'ouvre comme pour mieux le regarder, puis il le laisse tomber sur l'angle de sa chaise d'où il roule à terre. Le charmant éventail était trop frêle, trop délicat pour résister à cette double chute, il se brise en plusieurs morceaux.

Mme Baldimer pousse un petit cri, mais qui n'annonce pas un grand désespoir; on pourrait même croire qu'elle s'attendait à cet événement et qu'elle l'avait prévu. Le comte Dalhborne se contente de ramasser les morceaux de l'éventail qu'il remet très-froidement dans sa poche, en disant :

« — Il y en a d'autres... et peut-être de plus
« jolis que celui-ci, cela me procurera le plaisir de
« vous en apporter. »

Albert est de plus en plus contrarié, il se flattait qu'en brisant l'éventail cela provoquerait la colère du Suédois, le dépit de Mme Baldimer; enfin il espérait une scène, une querelle; mais le calme imperturbable de l'étranger détruit tout son espoir; il

voit qu'il en sera pour sa maladresse ou sa méchanceté, selon que l'on voudra prendre la chose.

Mme Baldimer n'adresse aucun reproche à Albert, elle se contente de dire :

« Il y a des jours où l'on n'est pas heureux. »

Puis elle renoue l'entretien avec le comte, qui continue de répondre aussi laconiquement ; enfin adressant de temps à autre à son jeune adorateur un sourire qui semble mêlé d'ironie, elle fait presque à elle seule tous les frais de la conversation.

Albert n'était pas du tout à ce qu'on disait, il répondait tout de travers, mais il était résolu à ne pas céder la place au Suédois et à ne point s'en aller tant que ce monsieur serait là. De son côté, le noble étranger ne semblait pas disposé à s'éloigner, quoiqu'il n'eût pas l'air de s'amuser beaucoup.

Mme Baldimer devine probablement les secrets sentiments de ses deux adorateurs, et, après les avoir gardés ainsi assez longtemps, c'est elle qui se lève, en leur disant :

« — Messieurs, excusez-moi de vous quitter...
« mais je pars pour la campagne où je vais passer
« quelques jours, et voilà l'heure de ma toilette...
« vous concevez que pour une femme c'est une
« affaire trop importante pour que cela ne demande
« pas du temps. »

Ces messieurs comprennent qu'ils doivent s'éloigner. Tous deux se lèvent, tous deux prennent congé de la jeune femme. Le Suédois lui baise la main avec beaucoup de gravité ; Albert se contente de la lui presser avec force, en lui disant bien bas :

« — J'espère vous revoir aussitôt votre retour à « Paris.

« — J'y compte aussi, » répond Mme Baldimer à haute voix. « Je vous écrirai dès que je serai re-« venue. »

Les deux rivaux sont descendus ensemble. Arrivés dans la rue, ils se saluent sans se dire un mot.

Albert regarde le comte s'éloigner et il a envie de remonter chez Mme Baldimer, mais il change d'avis et retourne chez lui en se disant :

« — Me présenter maintenant... serait une mal-« adresse. Que dirais-je?... J'ai brisé cet éventail... « elle a bien vu que c'était par colère et elle ne m'a « fait aucun reproche. Il faut cependant que je « répare cela... Je l'ai privée d'un présent... je lui « en dois un autre... Ce cachemire dont elle a tant « envie... c'est bien cher... mais qu'importe ! Il « ne sera pas dit qu'un Suédois sera plus galant « que moi. Et pourtant... je ne sais... mais il me « semble que cette femme-là ne m'aime pas... et « moi qui croyais que sa connaissance ne me coû-

« terait rien!... Ah! c'est que j'espérais qu
« serait plus aimable et moins coquette. Je f
« bien mieux d'oublier Mme Baldimer... Je le s
« Pourquoi tant tenir à sa conquête?... Oh! l
« nité! la vanité! »

VII

LE MARAIS. — DU MYSTÈRE.

Sanscravate avait doublé le pas pour gagner la rue du Temple dans laquelle il croyait avoir vu entrer Bastringuette. Lorsqu'il marchait son pas ordinaire, le commissionnaire allait presque aussi vite qu'un fiacre ; d'après cela on doit penser que son pas redoublé devait beaucoup fatiguer les personnes qui voulaient le suivre.

Jean Ficelle ne marchait plus, mais il courait pour ne pas perdre de vue son camarade. De temps à autre il lui criait :

« — Arrête donc un peu... Il n'y a pas moyen

« de te suivre ; tu veux donc que ma rate enfle « comme un ballon ?... Sacrédié ! tu aurais dû te « mettre coureur, tu pourrais même jouter avec les « chevaux au Champ-de-Mars, je crois que tu les « enfoncerais ! »

Sanscravate est arrivé jusqu'à la rue de la Corderie, et il n'a pas revu cette femme qu'il croit être Bastringuette. Là, il s'arrête enfin en regardant autour de lui, et Jean Ficelle s'écrie :

« — C'est bien heureux... J'allais débonder ! « parole d'honneur, je crevais comme une rosse de « coucou !

« — Je ne revois plus cette femme... C'est bien « singulier ! » dit Sanscravate. « Par où diable est-« elle passée ?...

« — Et puis était-ce vraiment Bastringuette que « tu avais aperçue entrer dans cette rue ? Tu n'en « es pas sûr ?

« — Non.

« — Que faisons-nous maintenant ?

« — Puisque nous voilà dans le Marais, allons « jusqu'à la rue Barbette où demeure la cousine de « ma perfide !

« — Soit, allons visiter le Marais, je le veux « bien ; peut-être même y ferons-nous d'autres « rencontres...Mais, par exemple, nous n'avons plus

« besoin de courir, ça ne nous avance à rien. Main-
« tenant nous allons marcher tranquillement bras
« dessus bras dessous.

« — Est-ce que je courais tout à l'heure?

« — Non, tu n'osais pas ! comme le chemin de
« fer seulement... Je veux bien t'accompagner, t'ai-
« der dans tes recherches; car je suis ton ami...
« et les injures qu'on te fait, vois-tu, ça me vexe
« peut-être plus que si c'était à moi... Ah ! dame !
« c'est que les amis sont des amis, je ne connais
« que ça!... Mais c'est pas une raison pour que tu
« me rendes poussif. D'ailleurs, vois-tu, on découvre
« bien mieux les choses en allant doucement qu'en
« courant comme une bombe... Tiens, je vais te
« faire une comparaison. Par exemple : t'as été
« en chemin de fer?

« — Oui, j'ai été à Saint-Germain une fois avec
« Bastringuette.

« — Eh ben, qu'est-ce que t'as vu?... qu'est-ce
« que t'as remarqué sur la route?

« — Comment veux-tu qu'on remarque quelque
« chose en allant comme le vent?

« — Justement ! voilà mon affaire... C'est comme
« toi tout à l'heure... Qu'est-ce que tu veux aper-
« cevoir, découvrir dans la rue en courant comme
« un cheval qui a pris le mors aux dents?

« — Je crois que tu as raison... donne-moi le « bras, nous irons doucement pour faire nos re- « cherches dans le Marais. »

Le Marais est, après la Cité, le plus vieux quartier de Paris ; c'est celui qui, malgré les nombreux changements, agrandissements et embellissements qui ont eu lieu dans cette capitale, a le plus conservé de son aspect primitif. C'est celui où l'on retrouve encore un assez grand nombre de ces vieux hôtels, de ces vieilles maisons habitées par nos pères. Il n'est donc pas étonnant qu'en parcourant ce quartier notre imagination nous reporte à plusieurs siècles en arrière, et que notre mémoire nous rappelle aussitôt tous ces faits du vieil âge avec lesquels on berça notre jeunesse.

Et, en effet, pour peu que vous ayez lu, étudié notre histoire, vous ne pourrez traverser la rue des *Tournelles* sans vous souvenir qu'il y avait jadis en cet endroit un palais habité par des rois ; que Henri II, pour le tournoi dans lequel il fut blessé, fit faire des lices qui allaient depuis la Bastille jusqu'au palais des Tournelles ; que c'est vis-à-vis de la Bastille qu'eut lieu en mil cinq cent soixante et dix-huit, ce duel si fameux entre *Quélus, Livarot* et *Maugiron,* contre *Riberac, Schomberg* et *d'Entragues*. Les adversaires se battirent à cinq heures du matin ; Maugiron et

Schomberg, qui n'avaient pas vingt ans, furent tués sur la place ; Riberac et Quélus moururent de leurs blessures peu de temps après. Alors la fureur des duels était portée à un tel point qu'il n'était pas rare de voir un père servir de second à son fils !... C'était pourtant l'époque que nous sommes convenus de nommer *le bon vieux temps.*

Passez-vous dans la rue *Sainte-Avoye*, vous y cherchez l'hôtel de *Mesmes*, habité par Anne de Montmorency, connétable de France, illustre vieillard qui fut blessé mortellement, à l'âge de soixante et quatorze ans, à la bataille de Saint-Denis, après avoir d'un coup du pommeau de son épée, brisée en combattant, renversé de cheval celui qui lui criait de se rendre.

La rue *Barbette* vous rappelle *Isabeau de Bavière*, cette reine dont la France ne garde pas un bien doux souvenir. Elle y avait un hôtel, qu'elle appelait son *petit séjour*. C'est là qu'elle se retirait ordinairement pendant les accès de la maladie de Charles VI, son époux ; ce qui ne fait pas l'éloge de sa tendresse conjugale : une bonne bourgeoise serait restée près de son mari pour lui prodiguer ses soins... Mais c'était une reine... et cela se passait dans le bon vieux temps.

Traversez-vous la rue *Culture Sainte-Catherine*,

vous éprouverez comme un sentiment d'effroi en songeant à l'assassinat du connétable de *Clisson* par *Pierre de Craon*. Car c'est au coin de cette rue que ce dernier s'était embusqué, dans la nuit du 13 juin 1391. Il était à la tête de quelques misérables et attendait celui dont il avait juré la mort.

Bien que n'ayant qu'un petit couteau pour toute arme, le connétable s'en servit si merveilleusement pour se défendre qu'il ne mourut point de ses blessures.

Si vous allez rue des *Lions*, vos regards chercheront encore ces bâtiments où étaient renfermés les lions du roi, et votre mémoire vous rappellera aussitôt l'aventure arrivée au chevalier de Lorges. Pendant que François Ier s'amusait à voir jouer ses lions, une dame laissa tomber son gant dans l'arène; elle dit à de Lorges :

« — Si vous voulez que je croie à votre amour, « allez ramasser mon gant. »

Le jeune chevalier descendit, ramassa le gant au milieu des lions, puis remonta le jeter au nez de la dame, à laquelle il ne reparla jamais. C'était encore le bon vieux temps. Aujourd'hui nos dames n'exigent point de pareilles preuves de tendresse ; chez nous la galanterie est moins féroce, et on pourrait même lui appliquer ce que l'on a dit de

la musique : *Emollit mores nec sinit esse feros.*

Voici, tout près de là, la rue des *Nonandières,* nommée autrefois *Nonnains d'Hière,* parce que l'abbaye du village d'Hière y possédait plusieurs propriétés. C'est dans cette austère abbaye que l'usage des œufs ne fut permis que vers le quatorzième siècle; jusque-là c'était une friandise que l'on regardait comme trop délicate pour des nonnes.

Puis voilà la rue *Saint-Paul,* qui doit vous rappeler cet hôtel fameux que Charles V fit bâtir ; cet hôtel avec ses jardins occupait tout le terrain entre la rue Saint-Antoine et la rivière , depuis les fossés de la ville jusqu'à l'église de la paroisse Saint-Paul. Dans ce temps-là, les hôtels où logeaient les rois étaient toujours flanqués de grosses tours et les jardins plantés d'arbres fruitiers et de vignes. Les rues *Beautreillis* et *de la Cerisaie* ont pris leur nom d'une superbe treille et d'un terrain planté de cerisiers enclavés alors dans les jardins de l'hôtel Saint-Paul. Nous sommes devenus plus fastueux que nos anciens rois, car maintenant, dans son parc, le plus petit banquier ne veut avoir que des arbres d'agrément, il rougirait si l'on y trouvait un prunier ou un abricotier.

En passant dans la rue des *Trois Pavillons* on doit songer à cette belle *Diane de Poitiers* que

Henri II fit duchesse de Valentinois. Jadis cette rue portait son nom parce qu'elle l'habitait ; je ne saurais vous dire pourquoi on l'a débaptisée, mais j'aimais mieux le nom d'une jolie femme que celui de *Trois Pavillons*.

Enfin voilà la *Vieille rue du Temple*... Votre cœur se serre en vous rappelant l'assassinat du duc d'Orléans, qui eut lieu dans cette rue, un soir du mois de novembre 1407, tout près d'une petite maison que l'on appelait l'Image de Notre-Dame.

Mais c'est assez nous laisser aller aux souvenirs que ce quartier réveille dans notre mémoire. Si le Marais d'aujourd'hui a encore conservé, dans quelques-unes de ses rues, une partie de sa couleur primitive, il a subi aussi de nombreux changements : de nouvelles rues, hautes, aérées, des maisons élégantes, coquettes même se sont élevées là où étaient les constructions gothiques et sombres de nos aïeux... Quant aux habitants de ce quartier, ils n'ont plus rien de ces Parisiens qui logeaient dans le Marais à l'époque dont nous évoquons les souvenirs. Mœurs, coutumes, manières, usages, tout est changé, et nous devons en féliciter nos contemporains ; car on a pu voir qu'aux souvenirs d'autrefois se rattachent presque toujours des duels, des assassinats, des guet-apens. Nous sommes moins chevaleresques

peut-être, mais, tout en étant aussi braves, nous sommes plus gais, plus aimables et beaucoup moins traîtres que dans le bon vieux temps.

Aujourd'hui les habitants du Marais se mettent presque aussi bien que ceux de la Chaussée-d'Antin ; à Paris il n'y a plus de quartiers arriérés pour les modes, seulement tout le monde ne peut pas ou ne veut pas les suivre. Un petit-maître de la rue Saint-Louis a quelquefois aussi bonne tournure que celui du boulevard des Italiens, d'autant plus que rien ne l'empêche d'avoir le même tailleur.

Cependant, nous devons dire que dans le Marais les mœurs ont conservé quelque chose de plus sévère ou de plus patriarcal que dans les autres quartiers de la capitale. On y veille un peu moins tard, les boutiques s'y ferment un peu plus tôt que dans le centre de la ville ; les demoiselles y ont un air plus soumis devant leurs parents, les jeunes gens n'osent pas encore s'y présenter dans un salon quand ils répandent au loin une odeur de pipe et de cigare. Mais ces nuances sont bien légères et ne tarderont pas, sans doute, à se fondre avec la couleur générale.

Les deux commissionnaires marchaient en se tenant bras dessus, bras dessous ; Sanscravate avait l'air soucieux ; il ne parlait pas, mais se contentait

de regarder avec soin autour de lui, d'examiner toutes les personnes qui passaient; son œil cherchait même à pénétrer jusque dans l'intérieur des boutiques : dans chaque femme qu'il apercevait il espérait reconnaître Bastringuette, qu'il n'aimait plus, à ce qu'il croyait, mais à laquelle il pensait toujours. C'est une bien mauvaise manière de cesser d'aimer les gens.

Jean Ficelle sifflait, chantait, fumait; il tâchait d'égayer son camarade. Mais celui-ci lui répondait à peine, et souvent tout de travers, ce qui prouvait qu'il ne l'écoutait guère. Souvent Jean Ficelle voulait s'arrêter. Lorsqu'on passait devant un cabaret, il s'écriait :

« — Est-ce que nous ne prenons pas un petit « canon?... Le canon de l'amitié! ça ne se refuse « jamais. »

Sanscravate refusait cependant; il continuait de marcher, en disant :

« — Plus tard... tout à l'heure... je ne veux pas « boire à présent.

« — Tu deviens un drôle d'ami, » murmurait Jean Ficelle en se remettant en marche, « tu me « fais arpenter tout Paris à sec... tu veux donc que « j'attrape la pépie comme les dindons? »

Les commissionnaires sont arrivés rue Barbette,

et Sanscravate indique de loin à son camarade une petite boutique de fruitière, en lui disant :

« — C'est là où reste la cousine de Bastringuette.

« — Cette fruitière borgne ?

« — Sans doute, puisque c'est elle qui est la « fruitière.

« — Eh bien, entrons-nous voir si ta particulière « y est ?

« — Je ne voudrais pas qu'elle pût deviner que « je la guette. Passe tout seul... tu regarderas avec « attention, la boutique n'est pas grande, il ne te « sera pas difficile d'apercevoir toutes les personnes « qui seront dedans; moi, je vais t'attendre ici.

« — Convenu. Je vas en éclaireur. »

Jean Ficelle laisse Sanscravate contre une allée, et s'avance en se dandinant du côté de la fruitière : Il passe, repasse en regardant chaque fois dans la boutique, puis revient trouver Sanscravate, auquel il dit :

« — Pas plus de Bastringuette que d'écrevisses « chez la fruitière. Ta poupée n'y est pas.

« — Tu auras mal regardé, peut-être.

« — Oh que si ! c'est pas difficile. Il n'y avait avec « la marchande qu'une vieille femme qui cherchait, « je crois, une carotte, car elle les passait toutes « en revue. »

« — Ah! je veux voir moi-même. »

Et Sanscravate marche à son tour du côté de la fruitière. Jean Ficelle le suit en sifflant toujours. Lorsqu'ils ont dépassé la fruitière, Sanscravate s'arrête, en murmurant d'un air consterné :

« — Elle n'y est pas !

« — Pardieu !... j'en étais sûr... J'ai des yeux « de faucon, moi. Mais je ne vois pas ce qui pou- « vait te faire espérer que Bastringuette était là. « C'est pas pour aller dans une mauvaise boutique « où l'on vend des oignons brûlés et du vieux fro- « mage de Brie, que ta belle se serait requinquée « et habillée de ses plus jolies *z'hardes.* Quand une « femme soigne sa parure, c'est qu'elle va retrou- « ver un homme dont elle veut faire la conquête; « il n'y a pas besoin d'être chimiste pour voir ça.

« — Oui... oui... tu as raison.

« — Oh! je connais le monde, va... Je ne dis « rien *quèque* fois... mais j'en pense beaucoup plus. « Au reste, qui t'empêche d'entrer chez cette frui- « tière demander si on a vu Bastringuette aujour- « d'hui ?

« — Non... elle saurait que j'ai été la chercher... « elle croirait que je m'occupe d'elle... je ne veux pas.

« — Il me semble qu'elle ne se tromperait pas « trop en supposant ça?

« — Je te dis que je ne l'aime plus... que je
« la déteste... j'aurais voulu seulement la surpren-
« dre avec l'autre pour leur dire : Vous êtes des
« canailles que je méprise... et voilà tout. Vois-tu,
« Jean Ficelle, désormais les femmes ne me seront
« plus de rien, c'est trop traître... je n'aurai plus
« de maîtresses, je le jure !...

« — Ne fais pas de serment... c'est des bêtises...
« Tiens, je vas encore te faire une comparaison :
« quand une femme a un chat gentil et qui la ca-
« resse, qui est bien joueur, bien espiègle, bien
« futé, elle ne manque jamais de dire, en embras-
« sant son chat : Si je perdais celui-là, je jure bien
« que je n'en aurais jamais d'autre... Qu'est-ce qui
« arrive ? son chat meurt ou se perd, et au bout de
« quelque temps elle ne manque pas de prendre un
« autre chat, dont elle dit ce qu'elle a dit pour le
« premier. Or, vois-tu, les femmes disent pour
« leurs amants absolument la même chose que pour
« leurs chats : Si celui-là me quittait je n'en aurais
« jamais d'autre. Et quand leur amant les quitte,
« elles en prennent toujours un autre, comme
« quand il s'agit d'un chat. Eh ben ! un homme qui
« dirait : Je ne veux plus avoir de maîtresse parce
« que la mienne m'a fait des traits, ce serait encore
« la même histoire.

« — Mais, moi, j'ai du caractère, de la fermeté ! » s'écrie Sanscravate, « et pour te prouver que je « ne veux plus penser à Bastringuette, c'est que je « vais boire, jouer, m'amuser... riboter avec les « amis !

« — Eh ! allons donc ! à la bonne heure ! voilà « qui est parler !... Viens, alors, je vas te conduire « au rendez-vous des *Francs-Lapins !* Tu trouveras « là des amis solides au poste... As-tu des noyaux, « toi ?

« — Oui... j'ai encore six ou sept francs de « reste de ce que M. Albert m'a donné hier.

« — Faut les manger ! D'abord, nous ne pou« vons plus travailler aujourd'hui, la journée est « trop avancée, et tu as besoin de distraction, et « moi aussi. En marche... et je vas t'apprendre en « route une chanson sur la ribote qui se chante sur « l'air de : *Partant pour la Syrie*, et s'accompagne « avec des coups de pincette sur un chaudron ; « c'est d'un effet superbe au dessert. »

Sanscravate prend le bras de son camarade. On voit qu'il fait son possible pour surmonter son chagrin, et qu'il veut tâcher de paraître gai. Déjà Jean Ficelle, qui se croit chanteur agréable, a commencé la chanson dont il veut régaler son ami, lorsqu'en sortant de la rue Barbette pour entrer dans la

Vieille rue du Temple, un jeune homme coiffé d'un chapeau rond, et dont la mise, sans être élégante, est cependant celle d'un bourgeois, passe rapidement près d'eux.

Le jeune homme, qui semble très-préoccupé, a passé sans faire attention aux deux commissionnaires. Mais ceux-ci l'ont regardé, reconnu, et Jean Ficelle s'écrie d'un air triomphant :

« — Eh ben... que t'avais-je dit?... M'étais-je
« trompé?... Tu viens de le voir... C'est Paul...
« habillé comme un monsieur du beau monde.

« — Oui, c'est lui!... c'est bien lui!... Je n'en
« reviens pas!...

« — Et vois-tu comme il fait son fier quand il a
« cette tenue flambante? il a passé près de nous
« sans avoir l'air de nous connaître... Qu'est-ce que
« cela signifie? est-ce là la mise d'un commission-
« naire?... on jurerait d'un commis voyageur...
« Tu vois ben qu'il y a du louche, du mystère... »

Sanscravate n'écoute plus son camarade, il court sur les traces de Paul; quoique celui-ci marche très-vite, il ne tarde pas à le rejoindre; alors, se plaçant devant lui, il lui barre le passage, en lui disant d'un air où la colère se cache mal sous le ton de la raillerie :

« — Où donc cours-tu ainsi?... Ah! bigre!...

« te voilà fièrement paré, pour un homme qui se « plante au coin de la borne pour faire des com- « missions ! »

Paul demeure stupéfait en reconnaissant Sanscravate; cependant, s'efforçant de surmonter sa contrariété, il répond :

« — Je ne fais pas de commissions aujourd'hui, « et, lorsqu'on ne travaille pas, on est bien libre de « s'habiller comme on veut.

« — C'est possible !... mais quoique ça, ce n'est « pas dans cette tenue qu'on nous rencontre ja- « mais, nous autres, pas même le dimanche, ni le « lundi...

« — Non! » dit Jean Ficelle, qui vient de rejoindre ses deux camarades, et qui se mêle d'un air goguenard à la conversation, « non !... nous n'a- « vons pas ce chique-là !... Oh! c'est fichu ! faut « que Paul fasse un autre état qui soit plus lucratif « que le nôtre, pour se pomponner ainsi... Lui, « qui avec nous est toujours si avare, et ne veut « jamais payer une chopine aux amis !

« — Je fais ce que je veux ! Je ne dois compte « de mes actions à personne, » répond Paul en jetant sur Jean Ficelle un regard courroucé, « je « n'espionne pas ce que font les autres, et je m'in- « quiète fort peu de ce que peuvent dire de moi

« des gens qui devraient, avant tout, savoir se con-
« duire eux-mêmes ! »

Après avoir dit ces mots, Paul s'éloigne brusquement, laissant là les deux commissionnaires, qui se regardent d'un air désappointé.

« — Est-il insolent, ce petit *trouvé!* » s'écrie Jean Ficelle, « est-ce que ça ne mériterait pas une
« correction, de voir un... père et mère inconnus,
« se donner un genre comme ça? Enfin, il vient
« encore de t'insulter...

« — Moi? » dit Sanscravate en regardant son camarade avec surprise, « et en quoi m'a-t-il in-
« sulté?

« — Tu n'as donc pas entendu qu'il a dit : Il y
« a des gens qui, avant d'espionner les autres, de-
« vraient savoir se conduire eux-mêmes... Il te
« regardait en disant cela.

« — Il m'a semblé que c'était toi qu'il regar-
« dait...

« — Du tout !... Oh ! il te *fisquait.*

« — Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que
« Paul n'est pas avec Bastringuette, et que j'avais
« tort de les croire ensemble. »

Sanscravate semble plus heureux ; on voit que sa jalousie est en partie dissipée. Jean Ficelle reprend, en faisant un mouvement d'épaules :

« — Ils ne sont pas ensemble à présent... c'est « vrai... Mais qui est-ce qui prouve qu'ils ne vien- « nent pas de se quitter?... Bastringuette n'est « peut-être pas loin!... Moi, j'ai mes idées!... « Tiens, je vas te faire une comparaison : c'est « comme quand un chat s'obstine à rester dans un « grenier parce qu'il sent qu'il y a des souris... « Alors, on a beau vouloir le chasser...

« — Ah! sacrédié, Jean Ficelle! tu m'ennuies « avec tes comparaisons!... Voyons, allons voir les « Francs-Lapins; tu sais ben que nous voulons « nocer un brin. Je suis prêt, moi. »

Jean Ficelle, au lieu de se mettre en marche, montre à son camarade une maison à allée qui est sur la gauche, en disant :

« — C'est de là qu'il est sorti, ce beau mon- « sieur... et peut-être ben qu'on pourrait savoir « d'où il venait!

« — Tu crois que Paul sortait de cette maison? » dit Sanscravate en faisant quelques pas vers l'allée qu'on lui indique.

« — Oui, oui, j'en suis sûr... Puisque je regar- « dais devant moi, et il ne venait personne... Et « tout à coup on est sorti de cette allée... C'est « lui. »

Sanscravate arrive devant la maison, puis il se

décide à entrer dans l'allée, qui est assez sombre, et ne laisse apercevoir aucun logement de portier. Jean Ficelle a suivi son camarade, tous deux examinent un moment l'allée, et arrivent enfin jusqu'à un escalier sombre et tortueux qui se trouve au fond.

« — Si nous montions ? » dit Jean Ficelle.

« — Et où irons-nous? Qui demanderons-nous?

« — Dame! je ne sais pas... mais on peut avoir « l'air de se tromper... Nous demanderons une « sage-femme pour une dame qui est pressée... En « v'la un truc!... Ou ben nous demanderons si « M. Paul, commissionnaire retiré, loge par là.

« — Non! non! » s'écrie Sanscravate en sortant de l'allée... « Après tout, Paul a raison en disant « qu'on ne doit pas espionner ses actions... qu'il en « est le maître. Je sens que ce n'est pas bien de « chercher à surprendre les secrets des gens!... « Décidément, ce métier-là ne me va pas... Allons-« nous... »

Jean Ficelle ne dit plus rien, il suit son camarade, mais avec un air d'humeur, et à chaque instant il se retourne pour jeter encore un regard vers la maison d'où il venait de sortir. Tout à coup il saisit le bras de Sanscravate qui marchait un peu devant lui et l'arrête, en lui criant d'une voix aigre :

« — Tiens! le v'là le secret de Paul... le v'là

« qui sort de l'allée. Ah ! je l'aurais gagé ! »

Sanscravate se retourne, et il voit Bastringuette qui sort de la maison qu'ils viennent de quitter, et s'en retourne dans la rue Barbette. La grande fille marche assez doucement, elle s'arrête même pour tirer un mouchoir de sa poche et s'essuyer les yeux comme si elle avait pleuré, puis elle continue son chemin.

Sanscravate a eu tout le temps de la considérer, il n'y a pas à douter que ce ne soit elle. Il a même reconnu le foulard qu'elle tire de sa poche, car c'est un présent qu'il lui a fait. Il ne peut détacher ses yeux de dessus sa maîtresse; son teint s'anime, un frémissement nerveux agite toute sa personne, sa bouche murmure :

« — C'est elle... dans la même maison avec lui...
« Oh ! il n'y a plus de mystère à présent... ils
« étaient ensemble... c'est assez clair... les traîtres!
« et ce n'est pas que d'aujourd'hui sans doute qu'ils
« se rejoignent là ! »

Puis déjà il fait quelques pas pour courir après Bastringuette qui s'éloigne sans l'avoir aperçu, et Jean Ficelle qui espère une scène se frotte les mains en souriant en dessous. Mais son espoir est encore déçu ; Sanscravate s'arrête, et faisant un effort sur lui-même, revient sur ses pas, en disant :

« — Non... je n'irai pas à elle... car je pourrais
« m'oublier... dans la colère je ne me connais plus...
« et je ferais quelque malheur peut-être... non...
« éloignons-nous d'un autre côté !

« — Eh pardieu !... quand tu donnerais une ra-
« clée à une catin qui te trompait !.. je ne vois pas
« où serait le grand malheur.. et pourquoi tu ne
« te donnes pas cette petite satisfaction-là ? »

Mais Sanscravate n'écoute plus son camarade. Il marche toujours ; il est déjà loin, et Jean Ficelle se décide à le suivre, tout en se disant :

« — C'est égal ! le v'là brouillé à mort avec sa
« belle, et je suis bien sûr que le jeune camarade
« recevra son affaire à la première occasion. Après
« ça Sanscravate se laissera aller à venir jouer avec
« les amis, et je l'enfoncerai à la *Table-basse* ou
« au *Biribi*. »

VIII

LES COUTURIÈRES.

Figurez-vous huit jeunes filles rassemblées dans une grande pièce, que l'on nomme un atelier, probablement parce qu'il n'y a pour tout meuble qu'une immense table longue et des chaises.

Sur la grande table, qui pourrait aussi passer pour un comptoir, il y a différentes étoffes, en soie, en laine, en toile, en mousseline ; il y a une immense quantité de petits morceaux taillés, les uns en long, les autres en losange, en pointe ou en fichu; enfin il y a des robes que l'on commence, d'autres qui sont presque achevées, d'autres qui sont encore en pièce;

puis des rubans, des ganses, des dentelles, et une foule de chiffons à l'usage des couturières qui savent donner à tout cela une forme, de la grâce, de la valeur, et dont nous aurions bien tort de nous moquer, nous autres hommes, car enfin on ne prend tant de soin que pour nous plaire, et si les femmes n'étaient pas coquettes, c'est nous qui serions le plus attrapés.

Les huit jeunes filles sont assises autour du *travail*, c'est ainsi que l'on nomme maintenant la grande table sur laquelle on coupe; jadis on disait l'établi, mais aujourd'hui ce mot-là ne s'emploie plus que chez les ouvriers, et rappelez-vous qu'une couturière n'est pas une ouvrière, c'est une artiste en robes.

Ces demoiselles peuvent avoir de quinze à vingt-huit ans. L'âge moyen est vingt-deux; quelques-unes sont fort gentilles, deux sont fort laides, les autres ont de ces physiques dont on ne dit rien, mais qui plaisent souvent parce qu'ils ont ce qu'on est convenu de nommer la *beauté du diable;* ce qui veut dire de la jeunesse. Si le diable conserve toujours cette beauté-là, c'est un gaillard fort heureux! et je connais une grande quantité de femmes, jadis superbes, qui se contenteraient aujourd'hui de la beauté du diable.

Toutes ces demoiselles cousent avec plus ou moins d'application, ce qui ne les empêche guère de causer. Les unes ont le nez baissé sur leur aiguille, et ne prennent que peu de part à la conversation, mais il en est plusieurs qui parlent continuellement, ne voulant jamais se taire, même lorsqu'une autre veut raconter quelque chose, et trouvent moyen, en criant bien fort, d'être entendues par-dessus les autres. Cela produit quelquefois un bruit de voix fort peu agréable à l'oreille ; cela pourrait même passer pour un charivari.

La jeune Élina est au nombre des ouvrières, c'est incontestablement une des plus gentilles ; c'est aussi une de celles qui parlent le moins ; cette jeune fille l'emporte en tout sur ses compagnes.

Une des demoiselles dont la laideur est la plus désagréable, et qui semble avoir mission de surveiller le travail, parce que sans doute elle n'a pas d'amourette qui puisse lui donner de distraction, est aussi une de celles dont la bouche ne clôt presque pas.

Cependant une grande jeune fille de vingt-quatre ans, dont les traits ont du charme, et surtout de la finesse, mais à laquelle on peut reprocher quelque chose d'un peu trop libre dans le ton, les manières et le regard, lutte avec assez d'avantage avec

la première ouvrière. Un sténographe serait fort en peine pour suivre ces demoiselles quand elles sont ce qui s'appelle en train de parler, et elles y sont presque toujours.

Maintenant écoutons la conversation de l'atelier, et tâchons de comprendre quelque chose au milieu de ce chaos.

« — Mademoiselle Laura, qu'est-ce que vous « avez fait de la soie grise?

« — Elle est sous ton nez, grosse serine, tu l'as « pourtant assez long, tu devrais la toucher avec. »

Mademoiselle Laura est la grande demoiselle qui, en parlant et en travaillant, se donne des petits mouvements de hanche comme si elle dansait toujours la *cachucha;* la première ouvrière se nomme mademoiselle Frotard, celle qui vient de demander de la soie est une grosse fille dont l'intelligence semble entièrement absorbée par l'embonpoint; elle se nomme Julienne, mais ses compagnes se permettent de l'appeler Julie, Jules, et quelquefois même Potage. La grosse fille a un très-bon caractère, elle ne se fâche jamais.

« — Qui est-ce qui a le satin rose?...

« — En voilà une robe qui sera élégante, du sa- « tin et du velours?... Est-ce que c'est pour une « duchesse?

« — Eh non, c'est pour une actrice de l'Opéra-
« Comique ; elles se mettent bien mieux que les
« grandes dames, celles-là.

« — A propos de l'Opéra-Comique, on dit qu'il
« y a des loges avec des salons... est-ce vrai ça,
« mamzelle Laura ?

« — Un peu, mon neveu.

« — Allons, mesdemoiselles, travaillons donc,
« ne flânons pas... voilà une robe pour une noce,
« il faut qu'elle soit faite pour demain ; madame
« Dumanchon l'a promise.

« — Il me semble, mademoiselle, que nous
« travaillons assez ; nous ne levons pas les yeux
« de dessus notre ouvrage... Qu'est-ce que vous
« voulez qu'on fasse de plus ? on n'a pas vingt doigts.

« — C'est bien, mademoiselle Augustine... vous
« croyez que je ne vous vois pas rire en-dessous en
« regardant Euphémie qui ne sait pas faire autre
« chose !... Hom !... que c'est stupide ces gens qui
« rient toujours et pour la moindre chose... et sou-
« vent même sans savoir pourquoi !

« — Moi, mademoiselle, je ris sans savoir pour-
« quoi !... vous vous trompez, je sais très-bien
« pourquoi je ris...

« — Alors qu'est-ce que c'était tout à l'heure qui
« vous faisait vous pâmer ?

« — Tout à l'heure... c'est qu'en relevant la tête
« j'ai vu Jujules qui bâillait et qui voulait éternuer
« en même temps, et elle a fait une grimace si
« drôle... ah! ah! ah! ah!... elle ressemblait comme
« deux gouttes d'eau à l'âne de la laitière qui se met
« au coin de la rue.

« — Moi, je ressemble à un âne!...

« — Tais-toi, Potage, tu n'as pas la parole... je
« te la rôte..., comme disait un orateur de l'antiquité.

« — Ah ! mademoiselle Laura ! de grâce, un peu
« plus de décence dans vos propos; vous dites
« souvent des choses que l'on ne devrait pas enten-
« dre dans un atelier de demoiselles... cela déplaît
« à madame Dumanchon, qui m'en a rendue respon-
« sable.

« — Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que vous
« nous chantez? je dis des indécences, parce que
« je viens de dire je te *la rôte* en parlant de la
« parole?... Ah bien! en voilà une sévère!... si
« vous aviez lu le moins du monde dans les *ana*,
« vous sauriez cette anecdote qui n'effarouche en
« rien les mœurs, et vous qui faites tant la suscep-
« tible aujourd'hui, mademoiselle Frotard, je vous
« ai entendue parfois nous lâcher des termes... je
« ne sais pas où vous les avez appris, mais ils
« étaient *dariuscules*.

« — Moi, je lâche des termes... Oh! si j'allais « comme vous au bal Saint-Georges, à la bonne « heure, je pourrais savoir de jolies choses... mais « je défie qu'on m'ait jamais vue dans de tels « endroits.

« — Ah! vous faites aussi bien de n'y pas aller... « qu'est-ce que vous y feriez?... il est probable qu'on « ne vous inviterait pas à danser!... et ça vous em- « bêterait. Au reste, apprenez que le bal Saint- « Georges est un fort joli endroit... la société y a « très-bon genre... et je m'honore d'être un des « membres les plus assidus de ces Bal-Clubs! « comme disent les *gentlemen* ridés qui viennent y « danser l'anglaise et autres gigues nationales.

« — Où donc est la pointe de velours que j'avais « mise là?... Mesdemoiselles, est-ce que vous m'avez « pris ma pointe?...

« — Vous l'avez dans votre fichu...

« — Tiens! c'est vrai... à quoi donc que je « pense? ô grand Dieu!

« — Ah! ah! ah! elle cherche les objets qu'elle « fourre dans son sein... elle finira par chercher « son nez...

« — Et elle ne le trouvera pas... elle est ca- « marde...

« — Ah! ah! ah!

« — Bon ! voilà encore Euphémie partie.

« — Dame !... est-ce que je peux m'empêcher de « rire quand on dit des bêtises ?

« — Voyez Élina, elle ne rit pas, elle, et elle ne « bavarde pas... aussi sa jupe avance.

« — Oh ! Élina est très-préoccupée... elle est « fort pensive depuis quelque temps, voilà pour- « quoi elle ne cause pas... »

La petite Élina répond d'un air sérieux et sans lever les yeux :

« — Il me semble qu'il n'est pas défendu de « penser.

« — Oh ! certainement... les idées sont libres... « et elles en usent !... elles sont très-heureuses « nos idées... elles peuvent voyager, courir les « champs... se transporter dans la compagnie qui « leur plaît... tandis que nous, il faut rester là... « le derrière sur sa chaise et coudre toute la jour- « née ! Dieu, que c'est amusant ! Quand donc que « j'aurai un million de rente pour me dorloter, « dormir et manger des meringues toute la jour- « née... Oh ! des meringues... voilà une friandise « distinguée.

« — Avec quoi que c'est fait? » demande la grosse Julienne en regardant Laura. Celle-ci lui répond avec un grand sérieux :

« — Avec des escargots confits... Quand vous « entrerez chez un confiseur, demandez-lui une « meringue aux escargots, vous verrez comme c'est « bon...

« —Allons, mesdemoiselles, ne causons pas tant. « madame va rentrer... cette robe de bal n'avance « pas... et vous savez que nous avons encore deux « robes de mariées à livrer cette semaine. »

« — Deux robes de mariées !... Tout le monde « se marie !.. Je ne sais pas pourquoi on ne m'é- « pouse pas moi... et toi, Julienne, serais-tu bien « aise de te marier ?

— Moi, oh ! non, mademoiselle, au contraire, « ça me contrarierait beaucoup.

« — Tiens ! et pourquoi donc ?

« — Parce que ma cousine m'a dit que quand « on était mariée, on ne couchait plus toute seule, « et moi qui aime à faire aller mes jambes dans mon « lit, je suis sûre que cela me gênerait si j'avais « quelqu'un avec moi.

« — Oh ! que tu es godiche, grosse Julienne !... « on couche avec son mari, et ça n'empêche « pas du tout de faire aller ses jambes... au con- « traire !

« — Tiens ! vous savez ça, mamzelle Laura?... « Est-ce que vous êtes mariée, vous ? »

Mlle Laura se contente de faire un mouvement, en murmurant :

« — Laisse-moi donc finir ma manche… tu me « troubles dans mes points turcs… Oh ! quel sou- « pir Élina vient de pousser !… Est-ce que votre dé- « ménagement n'est pas fait… jeune rêveuse?

« — Si, mademoiselle, tout est fini de ce matin.

« — Ah ! c'est pour cela que vous êtes venue « plus tard qu'à l'ordinaire.

« — J'avais prévenu mademoiselle Frotard.

« — Et qui est-ce qui vous a déménagée ? Est-ce « Sanscravate… le Lovelace des cuisinières du « quartier ?

« — Non, mademoiselle ce n'est pas lui.

« — Alors, c'est donc Jean Ficelle, son cama- « rade?…c'est un garçon fort adroit… Je l'ai envoyé « une fois porter une lettre… à quelqu'un, pour « affaire sérieuse !… j'ai vu qu'il était rempli d'in- « telligence… Passe-moi le fil d'Écosse, Sophie !

« — Oh ! mesdemoiselles, vous savez bien « qu'Élina a un commissionnaire qu'elle protége… « un qu'on appelle Paul, et qui se donne des airs » de nous regarder quand nous passons, ce que je « trouve par trop hardi; je me promets de lui dire « un jour ma façon de penser à cet égard, à ce « jeune individu du peuple !

« — Est-ce qu'un commissionnaire n'est pas un « homme comme un autre? murmure la petite « Élina avec dépit. Et pourquoi donc n'aurait-il pas « le droit de nous remarquer?

« — Un homme comme un autre!... un com- « missionnaire!... » s'écrie une jeune fille qui a l'air pincé, le sourire moqueur et la voix aigre, « des gens qui vivent au coin de la borne ou dans « les cabarets!... Ah! grand Dieu!... si l'un d'eux « se permettait de me regarder trop longtemps, je « le remettrais bien vite à sa place...

« — Cette bêtise... » dit la grosse Julienne, « ils « y sont toujours à leur place.

« — Oh! moi, d'abord, je n'ai pas les goûts ca- « naille... Je ne sortirais pas avec un homme qui « n'aurait pas des gants et des sous-pieds!...

« — Ah! elle me rappelle la grande Hélène qui a « travaillé ici et qui avait le genre de nous dire : « Moi, je ne vais qu'avec les hommes qui ont des « tiges de bottes en maroquin... ceux qui portent « des tiges en cuir noir, je ne les fréquente pas, « parce que cela n'annonce jamais une botte vernie.

« — Je croyais que les honnêtes gens n'étaient « point de la canaille, » répond Élina en rougissant de colère, « et que l'on ne devait donner ce « nom-là qu'aux mauvais sujets et aux fripons?...

« — Tiens ! Élina qui se rebiffe !... » s'écrie la grande Laura, « ah ! dame ! on l'attaque dans son « endroit sensible... Bon, j'ai cassé mon aiguille ; « c'est la cinquième d'aujourd'hui... Ah ! ça fait rire « Euphémie... C'est donc drôle, ça ?...

« — Ah ! ah ! ah !... cinq aiguilles ! j'avais en- « tenducinqanguilles ! »

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

